VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 192/1

Ed or.

«Les oeuvres écrites lors de son séjour à Neuchâtel sont d'une meilleure veine, surtout "Mon bonnet de nuit", 1784, qui fait suite au "Tableau de Paris"." (R. Barroux, in: Dictionnaire des Lettres françaises, 18e siècle, t. II, p. 231, 233

Library
of the
University of Toronto

XXI e v

Fürstlich - Starhemberg'sche
Familien Bibliothek
Schloß Eferding *

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monbonnetdenuit01merc

MON
BONNET
DE NUIT.

MON
BONNET
DE NUIT.

Par M. Mercier.

Nullus dies ſine lineæ.

TOME PREMIER.

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIV.

Il a plu à l'auteur de raſſembler ſous ce titre fantaſque pluſieurs de ſes opuſcules. Il a donné à cet ouvrage le format du *Tableau de Paris* en huit volumes, & des *Portraits des rois de France* en quatre volumes. C'eſt ſous ces mêmes format & caractere qu'il fera imprimer la collection de ſes œuvres. On peut les acquérir ſucceſſivement, ſans craindre qu'il y ait aucune différence dans l'exécution; & l'on recevra à certaines époques les titres généraux.

L'An deux mille quatre cent quarante, nouvelle édition très-augmentée & en trois volumes, ſera imprimé grand *in*-8°.

Si le public ne veut pas être trompé de toute maniere par tant de contrefacteurs ineptes, il doit s'adreſſer à la Société Typographique de Neuchatel en Suiſſe, dont les éditions ſont les ſeules avouées par l'auteur.

MON BONNET

DE NUIT.

AVANT-PROPOS.

J'AI contracté l'habitude de mettre par écrit tous les ſoirs, avant de me coucher, ce qui me reſte de l'impreſſion de la journée. Ma plume eſt prête ; & ce que j'ai vu, ſenti, ce que j'ai penſé, entendu, enfin le réſultat de mes lectures & de mes converſations, tout ſe couche ſur le papier.

Qu'il eſt doux de converſer ſeul avec le bout de ſa plume, ſon bonnet de nuit ſur la tête ! On eſt maître de ſes idées, de ſes

expreſſions ; on frappe ſa penſée à ſa maniere ; on n'apperçoit plus le critique ni le puriſte ; on écrit abondamment, & non ſans volupté.

Quoi de plus utile que de ſe rappeller tout ce qu'on a éprouvé, de dicter un arrêt quelconque ſur les événemens, &, ce qui touche le plus l'amour - propre d'un auteur, ſur les raiſonnemens qui circulent ? Graves ariſtarques, ah, laiſſez-moi ma plume tous les ſoirs une heure avant que je m'endorme !

Quelquefois les rapports les plus plaiſans s'offrent à mon eſprit. Alors je ris, comme Démocrite, de la folie humaine, & je prononce pour moi ſeul, diſtribuant le blâme & la renommée, diſant en moi - même : Tel qui a parlé bien haut & en beau langage, ne ſavoit ce qu'il diſoit, & tel de l'aſſemblée qu'on n'a point écouté, a dit le mot vrai.

Enfin, dans le ſilence de la nuit ma plume m'a préparé à mon réveil une nouvelle jouiſſance du jour écoulé : il n'eſt pas tout-à-fait anéanti pour moi, ce jour perdu pour tant d'autres.

Comme j'aime ce genre d'écrire, je me plais à le continuer. Il faut qu'un auteur ſe paie d'avance de ſes mains, s'il ne veut pas ſe réduire au rôle d'un créancier abuſé ; car on ne reçoit quelquefois rien de ce public dédaigneux & frivole, qui nous juge ſi arbitrairement, & qui, ſoit qu'il nous loue ou qu'il nous déprécie, n'eſt jamais à notre meſure. Il eſt bon de ſe ſatisfaire dans la forme, dans le ton, dans le ſtyle, & juſques dans le titre que l'on donne à ſon livre.

Avec ces principes, on ne crie point après l'ingratitude & l'injuſtice du ſiecle qui ne vous entend point ; on ne ſe voit plus d'ennemis ni d'envieux ; on dédaigne les injures des connoiſſeurs à gages ; on a écrit ce qu'on a voulu ſans gêne & ſans réſerve. Après cela, le public prononce comme il l'entend. Chacun a été libre ; chacun peut compter ſa jouiſſance.

Or je maintiens que celle de l'auteur eſt de faire à ſa guiſe. Il ſeroit dupe, s'il n'uſoit pas du droit de ſervir le public ainſi qu'il l'entend, & non comme celui-ci l'exige impérieuſement.

Qu'il eſt doux, la tête ſur l'oreiller, de ſe dire : J'ai rempli ma vocation; & quand je donne au public beaucoup plus que je n'en reçois, il m'eſt redevable : il eſt en maſſe mon débiteur, & je ne ſuis pas le ſien. Je lui ai procuré des ſenſations agréables, & que peut-il ajouter à celles que j'ai reſſenties en écrivant ?

OCÉAN.

AUJOURD'HUI pour la premiere fois de ma vie j'ai vu l'Océan, ou le vieux Neptune des anciens, qui l'ont peint armé du trident dont il perce le flanc de la terre. L'image eſt vraiment juſte : l'Océan paroît le deſpote du globe. Malgré cette force inconnue qui briſe la fureur de ſes vagues contre le ſable des rivages, il paroît qu'il a franchi impétueuſement ſes limites à certains intervalles, dont l'empreinte eſt encore reconnoiſſable. Elles ſont gravées ſur les fibres des cerveaux humains, ces terreurs des anciens bouleverſe-

mens, trop bien juſtifiées par une tradition non interrompue & par la trace viſible & profonde des ruines & des dévaſtations qui hériſſent la ſurface de la terre. Elle paroît, à la premiere inſpection, horriblement déchirée de tous côtés par l'élément terrible qui la ronge, la mine, en ſouleve diverſes parties, & abyme dans ſes gouffres, à différentes époques plus ou moins reculées, des portions de terrein qui ſoutenoient des villes, & quelquefois des royaumes. Ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'une foible croûte qui couvre les gros oſſemens & la charpente du globe. Elle eſt briſée par les volcans comme une voûte fragile; & dans ces crevaſſes que le feu a ouvertes, les torrens viennent porter leurs inondations & opérer ces énormes & larges ſciſſures qui creuſent des golfes & des lacs, où repoſoit le fondement majeſtueux des montagnes. Leurs pointes affaiſſées ne forment plus alors qu'une isle qui ſe couvre lentement d'un peu de verdure à la place des neiges entaſſées qui les ſurchargeoient.

Mais il n'y a que l'œil qui voit les ſiecles comme les inſtans, qui peut compter les révolutions ſubites que le globe a eſſuyées. L'équilibre des eaux n'a pu ſe maintenir ſur un théatre mobile, emporté perpétuellement d'occident en orient, & ſoumis encore au mouvement des cieux. Auſſi lent que les ſiecles, ce mouvement n'a point échappé à la ſagacité moderne de l'homme. La terre a une tendance viſible à redreſſer ſon axe, dérangé ſans doute par quelqu'antique révolution. L'activité de tous ces grands corps environnans & peſant ſans ceſſe ſur elle, doit déplacer l'Océan & promener ſucceſſivement ſes flots ſur tous les points qu'ils peuvent couvrir.

Faut-il donc s'étonner ſi le ſuperbe éléphant, qui vit ſous les magnifiques ombrages de l'Aſie, a laiſſé ſes dépouilles dans les flancs aujourd'hui glacés de la Sibérie? Le ſein des montagnes offre des poiſſons pétrifiés; les abymes rendent des coquillages qui n'ont perdu ni leur nuance, ni leur couleur; les

déſerts de ſable préſentent des veſtiges de villes maritimes; des forêts entieres enfin ſont enſevelies ſous des couches de pierres qui ſe ſont formées avec le tems ſur leurs cimes. Tout dit que l'Océan a diſpoſé en ſouverain de cette terre, ſon domaine, ſur lequel il reprend à ſon gré ſes inévitables droits. La main du brave Hollandois, qui a repouſſé la tyrannie & l'Océan, ne pourra pas toujours, hélas! enchaîner ce furieux deſpote. O jour déſaſtreux, où ſes digues ſeront briſées; où cette magnifique république, vigilante, laborieuſe, ſage, économe, diſparoîtra de deſſus le globe; où les flots effaceront le plus beau monument du courage & de l'induſtrie! Eloigne ce moment, divine Providence! & ſi les loix éternelles que tu as établies ne peuvent paſſer ſans effet, ſuſpends-les du moins, & recule cette irruption dévorante!

Les loix phyſiques ont dans leur cours une force inſurmontable: comment cet amas immenſe d'eaux, qui, joint à la maſſe de la peſanteur la force diſſolvante, force non

moins active, n'auroit-il pas les effets les plus extraordinaires & les plus rapides ?

L'Océan, toujours balancé, peut-il reposer dans une inertie stagnante ? Il faut qu'il délaie incessamment notre argille, & son sein avide paroît appeller toutes les richesses de la terre. Aussi le contour des montagnes semble nous dire : Ici a coulé ce fluide qui nous ceignoit d'une pression égale. Tout offre aux yeux les traces du combat éternel de deux élémens rivaux, faits cependant pour être unis.

Vous avez apperçu les ravages de l'Océan, voyez ses bienfaits. Lien des peuples, il rend tous les climats mutuellement tributaires de leurs dons respectifs. Deux mondes éloignés sont fondus en un ; les flots ne semblent baigner indifféremment toutes les côtes & ne rouler sur toutes les plages, que pour inviter l'homme à se confier à leur fluctuation, qui va le porter en un clin-d'œil sur des rives opposées. Contemplez ensuite le plus hardi, le plus étonnant ouvrage du génie audacieux de l'homme, ce pont mobile, ce vaisseau

que la hache retentiſſante conſtruit dans un port. A la vue de cette frêle machine, vous vous étonnez comment elle oſera affronter tous les dangers qui l'attendent ſur le perfide élément : mais elle le domtera ; elle aſſujettira & l'onde qui menace de l'engloutir, & le vent qui menace de la briſer contre les écueils ; elle fera obéir ces élémens deſtructeurs, en empriſonnant l'un dans la direction de ſes voiles, & en fendant l'autre ſous la courbure d'une coupe ingénieuſe ; le poiſſon monſtrueux, organiſé par la nature pour vivre dans les flots, ne paroît pas plus maître de l'Océan que cette machine inanimée que guide la foible main de l'homme. Victorieux, il va voler ſur le ſein des eaux avec une ſécurité comparable à celle du char qui roule ſur un terrein uni & ſolide.

Mais que de combinaiſons il a fallu faire avant qu'elle ait reçu ſes mâts, ſes voiles, ſes cordages ! Le pavillon eſt arboré ; que de connoiſſances nouvelles pour la diriger ! Eſt-il ſous le ciel un ſpectacle plus intéreſſant, &

qui mette dans un plus beau jour la dignité de l'homme ?

Si le philoſophe regrette de voir un ſi ſuperbe édifice ne ſervir le plus ſouvent qu'à la cupidité, & tranſmettre les fers de l'eſclavage aux régions les plus lointaines, qu'il ſache que la baſſeſſe de l'homme eſt à côté de ſa grandeur. Pour ſe conſoler, qu'il ſe figure ce vaiſſeau portant une foule d'hommes généreux, guidés par l'amour des découvertes, qui ne vont toucher un nouveau monde & chercher des terres inconnues que pour agrandir le domaine de nos connoiſſances; qu'il voie des philoſophes viſitant des peuples nouveaux, émerveillés de ſon étonnante ſtructure, & portant ſur des rives à peine ſoupçonnées les arts conſolateurs; rapportant en échange des idées neuves & ſingulieres qui étonneront nos ſyſtêmes moraux & décompoſeront les idées qui nous ſont le plus familieres.

Si à l'aſpect des déſaſtres occaſionnés par la maſſe active de l'Océan, on demandoit

comment tant de fléaux ſont réunis contre l'habitation de l'homme, où il ne ſéjourne qu'un inſtant; comment la nature eſt ſoumiſe à ces criſes violentes qui tendent à détruire l'antique génération de ſes enfans; comment le genre humain ſubſiſte après ces ravages ſuſpendus ſur ſa tête, & combien de fois on l'a vu renaître de ſes débris; comment enfin un globe entier, couvert de douze cents millions d'êtres ſenſibles & penſans, dépend de l'action brutale des élémens dont il eſt le jouet? *Une bulle d'eau qui s'éclate*, répondra Pope, *un monde qui périt*, ſont égaux à l'œil qui voit tout. Où tombe ce globe? Dans la main qui l'a créé.

JUGEMENT DERNIER.

Le tableau du jugement dernier eſt le plus ſublime qui ait jamais été tracé de la main des hommes. Il eſt ſi grand, ſi magnifique, ſi impoſant, qu'il doit entrer dans le plan de l'univers. Tous les cœurs nus devant l'aſſemblée univerſelle des hommes, les penſées coupables, les crimes dévoilés au grand jour, & celui qui a uſurpé les hommages dus à la vertu, écraſé ſous le poids de la honte. Le Juge de l'univers laiſſant à chacune de ſes créatures pour châtiment ou pour récompenſe le tableau de ſa vie paſſée, tableau fidele, tableau vivant & que la main menſongere de l'artifice ou de l'erreur ne colore plus; la vérité armée de ſes rayons, éclairant le cœur humain dans ſes derniers replis; l'innocent condamné, qui triomphe à la face de l'univers, tandis que le coupable abſous par le faux jugement des hommes, entend ſa ſen-

tence prononcée par le Juge qui voit tout ; le menſonge qui a diſparu de deſſus la terre ; toutes les ténebres diſſipées, plus d'ombre ; un jour pur qui s'étend ſur l'utilité des décrets éternels ; une réparation authentique des calamités paſſageres qu'a éprouvé l'homme de bien ; une publication éclatante de ce que la ſourde trahiſon croyoit pouvoir enſevelir dans la nuit du tombeau ; tous les crimes revenans du fond de l'abyme ſur la ſurface du miroir où préſide la juſtice divine ; l'éclair de ſon regard qui punit ou récompenſe ; le monarque égal au dernier de ſes ſujets ; le glaive de l'ambition & le ſceptre de l'orgueil également briſés ; la main qui tient le verre d'eau offert par la charité, effaçant la main ſuperbe qui a tracé le plus auguſte monument du génie : quelles idées plus grandes, plus magnifiques, plus conſolantes, plus propres à enhardir la vertu, à épouvanter le crime, à rapprocher l'homme de l'éternité qu'il oublie ! Où trouver dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, dans aucun poëte ancien

& moderne, une image qui approche de la majeſtueuſe grandeur de celle-ci ?

F E U.

QUEL eſt cet élément qui, par l'activité prodigieuſe dont il eſt doué, échappe à l'examen & à l'eſprit d'obſervation, qui, ame de la nature, eſt en même tems le plus violent, le plus rapide deſtructeur de ſes formes ? Tant qu'il eſt enchaîné, il fait croître les végétaux, il pare la terre de verdure & de fruits, il transforme le ſable en diamans, il entretient la force & la vie de l'univers. Déchaîné, il décompoſe toutes les parties de la nature, il brouille les élémens, les rend abſolument méconnoiſſables ; & le chymiſte lui-même, en implorant ſon ſecours au fond de ſes creuſets, eſt étonné de ſes ravages. Ses effets ſont terribles ſur le globe. Il déplace le fondement des montagnes, il change le lit des fleuves ; à conſidérer la bouche des volcans,

il menace d'allumer un jour la planete que nous habitons.

C'eſt la portion de cet élément plus ou moins répandue dans les corps, qui embraſe l'œil du lion & lui fait pouſſer des rugiſſemens; c'eſt elle qui fait bondir le courſier & remplit ſes muſcles & ſes nerfs d'une flamme ſubtile ; elle agite inceſſamment le vif écureuil. Le cœur d'un jeune homme eſt bouillant ſous les impreſſions de cette matiere ignée, qui, s'affoibliſſant dans les veines de la vieilleſſe, la rend froide & peſante. L'énergie & le brillant de la nature ſont dus enfin à ce feu qui conſerve & dévore.

SOMMEIL.

NEWTON s'endort; à l'inſtant cette faculté active & pénétrante, qui donnoit un corps aux ſciences les plus abſtraites, qui débrouilloit le ſyſtême de l'univers avec tant de juſteſſe & de clarté, tombe dans la confuſion

& dans les ténebres. Elle ne forme plus qu'un mêlange d'images erronées. Au lieu de ces principes fermes & fertiles, elle ſuit des fantômes vagues, elle s'abandonne à des perceptions ridicules. Le cerveau de l'homme de génie, qui pourſuivoit la vérité avec une ſagacité ſi admirable, eſt livré à l'irrégularité la plus déſordonnée. Des figures groteſques remplacent les lignes de la plus ſublime géométrie. Il n'y a plus d'harmonie dans cette tête qui étonnoit ſes ſemblables. Le tems même a perdu pour elle ſon mouvement & ſa durée. Mais un rayon du ſoleil ouvre la paupiere de Newton; il s'éveille, & reprend tout-à-coup la vigueur de ſes facultés; elles ſe rallient comme des ſoldats diſperſés, qui au premier ſon du tambour ceſſent d'être épars & ne font plus qu'un corps. Par quelle puiſſance l'ordre le plus lumineux dans les idées ſuccede-t-il aux plus folles viſions? Comment la raiſon luit-elle ſubitement après une éclipſe ſi longue, & qui ſembloit devoir être durable? Quel eſt

cet

cet état qui ôte à l'homme tout ce qui le diſtingue, ſans changer ſa nature, & qui lui rend ſon ame & ſa penſée avec une rapidité égale au moment qui les lui a enlevées?

ÉCONOMIE.

L'ÉCONOMIE domeſtique n'eſt pas une vertu brillante, mais elle compoſe une vertu ſolide & une des plus belles que je connoiſſe. Elle eſt le fondement des maiſons, ainſi que des grands établiſſemens & des entrepriſes faites pour le bien public. Ce ſont les racines obſcures qui nourriſſent le pompeux feuillage de ces arbres qui portent leur front dans la nue. La miſere eſt une ſource continuelle de ſoucis rongeans, d'inquiétudes, de peines d'eſprit, d'inſomnies cruelles. Elle eſt conſeillere de pluſieurs actions baſſes & iniques. L'économie, qui chaſſe tous ces tourmens, qui nous met à couvert de ces épines renaiſſantes, eſt tout-à-la-fois & le ſoutien con-

ſolant de notre vie, & la ſauve-garde de notre vertu. C'eſt un doux oreiller où nous ſommeillons ſans crainte de l'avenir, toujours obſcur & partant redoutable. L'économie enfin eſt la vertu la plus utile à la génération qui doit ſuccéder. Elle embraſſe donc deux âges à la fois : privilege qui n'appartient guere qu'à elle.

HORACE.

QU'Y a-t-il de plus vil au monde ? C'eſt le poëte courtiſan, qui plie ſon génie au ton de la ſervitude, qui par des vers tout-à-la-fois ſublimes & lâches, empreint immortellement ſa baſſeſſe, oublie la véritable gloire pour mendier le paiement honteux d'un chant vénal, qui flatte un empereur qu'il craint ou qu'il mépriſe, & qui tente de tromper la poſtérité, ne pouvant ſe tromper lui-même. Eh bien, cet homme, ce poëte vil, c'eſt Horace. Artificieux, avide & ſouple, employant la morale pour la corrompre, dégui-

ſant ſa lâcheté ſous une inſouciance épicurienne, il avoit la vigueur de la penſée d'un homme libre, & l'expreſſion d'un eſclave. Je ſais qu'il eſt fin, ingénieux, délicat; & voilà pourquoi je ſouffre en le liſant : il ſouille à mes yeux ſon eſprit. Viens à moi, Juvenal, viens à moi, pour me ſauver des traits de la corruption! Je pourrois, ſéduit par ſon eſprit, chérir ſa maniere. Je ne veux point l'aimer; non. Le vrai ſatirique, qui s'attache aux mœurs, qui humilie le vice en nommant le vicieux, c'eſt lui qui eſt utile à ſon ſiecle qu'il châtie, qui ſe rend reſpectable à la poſtérité en tranſmettant la morale dans toute ſa pureté, qui s'altéreroit ſans les vengeurs de l'honnêteté publique.

CONSCIENCE.

QUEL tréſor plus doux que celui d'une bonne conſcience, qui comme un miroir fidele, ne nous répete rien dont nous puiſ-

sions souffrir ! Quelle délectation intime & victorieuse d'appercevoir toute sa vie en un seul & même point, & de n'avoir pas à se reprocher le malheur ou les larmes d'autrui ! Il est sans doute des foiblesses inséparables de l'humanité ; mais le souvenir de ces fautes ne détruit pas la paix intérieure, lorsqu'on peut se dire n'avoir offensé ni les autres ni soi. L'homme de bien s'absout & forme le dessein de se perfectionner. Comparez cet état heureux à la tempête des remords, à la crainte, à l'effroi qu'ils traînent après eux, & l'on verra se réaliser l'image vraie & terrible des furies qui poursuivent le scélérat, & qui jettent le désespoir de l'enfer dans son cœur.

HYMNE AU PRINTEMS.

REÇOIS mon hommage, saison des amours & des espérances ! Ton retour se manifeste aux muets habitans des ondes, ainsi qu'aux

hôtes bruyans des forêts, des campagnes & des cités. L'air frais, odorant, harmonieux, qui m'environne, électrise mon être ; une flamme subtile entr'ouvre mes sens, & ta présence éveille dans mon ame attendrie ce desir céleste, ce desir créateur, qu'un fanatisme impie a trop long-tems outragé.

Qu'il est vivant, cet horizon dont je suis le centre, & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair sur divers objets de l'enceinte ; elle les respire, elle les savoure, elle les palpe, elle les considere en tous sens, jusqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifiée toute entiere.

Tendres fleurs ! est-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomene de la reproduction ? Douées des deux sexes, vous n'avez à craindre ni les séducteurs ni les infideles : sans impatience & sans alarmes, vous attendez l'impulsion de la nature, & jamais vous ne résistâtes à l'impulsion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence, ni mes doigts ni mon souffle n'approcheront

de ta robe nuptiale : il n'eſt donné qu'aux purs rayons du ſoleil d'y toucher ſans en ternir la céleſte blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice, un double ſexe eſt épanoui. Déjà tous les organes dépoſitaires d'une roſée fécondante éprouvent une commotion inteſtine ; un tourbillon de vivans atômes deſcend, comme un nuage, ſur ce ſanctuaire ; le ſignal du myſtere eſt annoncé par une flamme électrique, & ſoudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organiſé qui rampe ſur ces feuillages & les dévore ? Hériſſé d'épines ſoyeuſes & de pieds encore informes, quelle eſt ſa nature ? quelle eſt ſa deſtinée ? Eſt-il hermaphrodiite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ? Mais il s'enveloppe d'un tiſſu qui le dérobe à mes regards : caché ſous ce rideau, il y jouit ſans doute. Etonnante métamorphoſe ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiſeau de Junon, ſes ailes ondoyantes & ſes antennes

délicates ſont la vive image du Zéphir : c'eſt Zéphir lui - même. Il va careſſant toutes les fleurs ; & les fleurs, jalouſes de ſon hommage, lui découvrent leur ſein, abandonnant leur nectar à ſes deſirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Eſt - ce la guerre qui nous menace ? Raſſurons-nous. En ce moment tout eſt amitié, tout eſt volupté : c'eſt le lion qui rugit d'amour à l'aſpect de ſa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athletes également fortunés, ils bondiſſent, ſe compriment, s'embraſent, & leurs muſcles vigoureux s'affaiſſent ſous le poids du plaiſir.

Maſſes coloſſales qui ſoutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a tranſportées au milieu des continens, tandis que ſur vos cimes le chêne orgueilleux étend au loin ſon feuillage pour favoriſer les jeux & la nichée du timide oiſeau ? A vos pieds, la vigne modeſte pompe la liqueur ſpiritueuſe

que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les dieux attendent.

Dieu du printems ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel ſilence, où la mort ſemble avoir établi ſon empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout ſe cherche, s'attire & ſe combine ; alors naît une prodigieuſe variété de minéraux qui ſe décorent des plus riches parures : l'argent s'éleve en arbuſte ; le ſpath, en pyramides tranſparentes ; le plomb & l'émeraude, en colonnes légeres ; le cryſtal étincelant & la brillante pyrite, ſemblables au Prothée de la fable, ſe traveſtiſſent ſous mille formes, ſe colorent de toutes les nuances dont Iris eſt la peinture.

Adorons-la, cette campagne autrefois vierge, à préſent fécondée par le génie de l'homme & par le pere des ſaiſons. Quels torrens de vie circulent dans ſes entrailles ! Je vois ſortir de tous ſes pores la jeuneſſe

& la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour? Eſt-ce à la verdure où mon œil repoſe ſi mollement? Eſt-ce au végétal qui me nourrit? au roſſignol qui m'égaye? au lilas qui m'enivre? au tilleul qui m'offre ſon ombrage? Eſt-ce au gazon qui m'invite au ſommeil? O ſonge de la vie! ne me fuis pas encore!

Je vais m'égarer à travers ces moiſſons avec la jeune perdrix. Quelle richeſſe! quelle profuſion magnifique! Jamais, non, jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels ſous des traits plus ſéduiſans. Emules des forêts, comme ces épis s'élevent! comme ils ſe preſſent!... Plus j'avance... leur tige élaſtique & ſvelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je? où ſuis-je?... Endormie dans ces lieux ſolitaires!... Oui, c'eſt Delphine... Amour! Hymen! couvrez-nous de vos ailes.

BALEINE.

POURREZ-VOUS prendre la baleine avec un hameçon ? dit le livre de Job. En ferez-vous votre esclave & votre victime ? Qui pourra la voir sans être épouvanté ? Qui ! Le matelot Hollandois. Il la harponne, la dépece & l'emporte.

La majestueuse baleine convertit chaque jour en sa substance un million de harengs. La nature attentive fournit à cette étonnante consommation. Elle ouvre toutes les sources de sa fécondité pour multiplier les germes de cette espece qui se régénere sur les côtes & la surface des mers, comme l'herbe croît dans nos champs. Cette prodigalité magnifique, après avoir nourri les monstres pesans de la mer, va enrichir une république. N'est-il pas curieux de voir le Hollandois, sur les côtes du Groënland, pêcher le hareng que mangera le tranquille habitant de Paris ?

La faim des Esquimaux attaque, combat & subjugue aussi la pesante baleine, le féroce chien de mer & les autres monstres de l'océan. Malgré leur force, leur souplesse & l'abyme orageux où ils plongent, ils viennent expirer sous la dent de celui qui asservit l'univers à ses besoins. Son industrie victorieuse a saisi, domté sa proie sur des gouffres mouvans. Il boit alors l'huile de baleine; il dévore le poisson dont la tête brisoit les dômes de glace; il fait voir qu'il est non-seulement le destructeur, mais encore le maître des animaux qui peuplent l'air, la terre & les mers.

Les mers du nord contiennent des richesses refusées à la terre. Quelle est la chaîne qui lie le ciron à la baleine, & la baleine à l'incroyable production du *kraven*, isle animée, monstre que ne peut adopter la raison, & dont l'existence est confirmée?

MATELOT.

POURQUOI les matelots s'ennuient-ils ſur terre ? C'eſt qu'accoutumés aux plus violens effets de la crainte, de l'eſpérance & de la joie, environnés de périls, & par conſéquent émus de ſenſations vives & fortes, ils éprouvent dans ces agitations diverſes une variété qu'ils ne trouvent plus dans la vie uniforme de terre. Ils ont ſur mer le plaiſir de ſe ſentir plus vivans qu'ailleurs, parce qu'ils touchent perpétuellement aux portes de la mort. Leur ame eſt dans une action continuelle, & livrée aux plus grands intérêts poſſibles. Auſſi a-t-on remarqué que les guerriers & les gens de mer ſont les plus intrépides joueurs du monde : ils ne peuvent ſouffrir de petites & ſtériles combinaiſons ; ils veulent voir ſortir du cornet des chances égales à ces haſards où ils jouent leur exiſtence. Point de ſentiment mitigé pour ces hommes qui parcourent preſ-

que dans le même inſtant les extrêmes de la joie & de la crainte.

OISEAU.

S'IL étoit permis de ne pas être content de la condition d'homme, & qu'il fût licite alors de choiſir ſon rang dans le regne animal, ſavez-vous, mes amis, ce que je voudrois être ? Je voudrois être oiſeau, non pas oiſeau de proie, mais hirondelle, ou oiſeau de paradis. Je voudrois être oiſeau, je le répete, à cauſe de la force & de l'étendue de la viſion. Que j'aimerois à planer ſur les villes & ſur leurs clochers ! à voir les forêts comme des tapis de verdure ! à ſaiſir la vaſte rondeur du firmament ! à ne pas perdre l'image des nuées brillantes & dorées ! à pouvoir enlever mon corps avec une rapidité étonnante, le ſoutenant, le balançant ſur l'air dans un vol flexible & combiné ! à tourner en tous ſens en faiſant ſortir de mon goſier

des vibrations douces & ſonores ! Ah, quel plaiſir de m'élancer vers l'aſtre pompeux du jour, de me plonger, de me jouer dans ſes rayons ! Mon œil, par ſa ſtructure, n'en ſeroit pas fatigué, mais réjoui : je contemplerois toutes les couleurs radieuſes, qui feroient pour moi de la ſurface de la terre un tableau enchanteur. Dans un eſpace libre je ferois de longs voyages, parcourant les républiques & les royaumes, paſſant les mers & viſitant les isles. Je me choiſirois le ſoir des aſyles bien élevés, ombrageux ; je partirois le matin au lever de l'aurore, & toujours dans l'ivreſſe des jouiſſances de la vue, je n'aurois devant moi que les riches perſpectives d'une nature vivement coloriée.

GLOBE.

LES empires tombent, les générations s'effacent, les mers changent leur lit ; des continens plus grands que l'Europe ſont ſub-

mergés ; des montagnes ſont ouvertes par des feux ſouterreins : mais la maſſe du globe ne paroît pas s'en reſſentir ; c'eſt une piquure ſur une orange ; la forme, la grandeur ſont inaltérables, & ce n'eſt que la ſuperficie qui eſt légérement entamée.

Les hommes font beaucoup de bruit ſur cette ſuperficie ; ils rompent inceſſamment la pente de la nature, qui tend au repos, au ſilence, à l'uniformité ; elle couvriroit bientôt le globe de ronces, d'une bourre épaiſſe & de forêts mal-faiſantes, où tous les germes entaſſés, confondus, ne s'ouvriroient que pour tomber dans la putréfaction, ſi l'homme avec ſa beche, ſa cognée, le ſoc de ſa charrue, ne lui imprimoit une forme nouvelle, qui fait ſa parure & ſa beauté. Alors, de ſes combinaiſons variées qui influent ſur l'athmoſphere, naît un air plus pur qui circule librement & qui entretient la fraîcheur & la vie.

La marche de l'univers, du grand tout, étourdit la penſée quand on y réfléchit. Ce grand tout, dans ſon cours immenſe & rapide,

en effaçant les empires, ravage les opinions, les ſyſtêmes, détruit les faits, change les apparences; & tandis que le cours de la nature nous paroît égal, ſa marche, qui ſe meſure ſur l'éternité, ne permet plus de diſtinguer les tems ni les lieux.

Les ſiecles ſont des inſtans, les peuples des individus, les œuvres du génie des parchemins qui périſſent : tout rentre dans l'abyme des infiniment petits, & la maſſe auguſte de l'univers ſemble vraiment indépendante de ces frêles acceſſoires qui la décorent.

Newton croyoit que la nature étant ſoumiſe à des loix méchaniques, il viendroit un tems où elle vieilliroit, où cette machine immenſe ſe décompoſeroit par les frottemens de ſa propre activité. Alors ſes loix affoiblies ne lieroient plus auſſi étroitement les ſoleils & les mondes. L'attraction perdant de ſa force, n'enchaîneroit plus le vaſte ſyſtême planétaire. Les mouvemens plus lents feroient naître les phénomenes les plus terribles. Le ſoleil, ſorti de ſon orbite, pâle & ſans rayons,

s'enfonceroit

s'enfonceroit dans la profondeur des cieux ; & la terre le ſuivant d'un cours incertain, verroit la nuit & le froid envelopper bientôt ſes deux hémiſpheres.

La lune errante ne fouleroit plus la maſſe des mers, & la contagion s'exhaleroit de ces eaux immenſes & corrompues ; la mort anéantiroit le regne animal, & la terre ne préſenteroit plus, en s'égarant dans le vuide, qu'un ſol aride & dépeuplé.

Ces images, quoique lugubres, ont un air de grandeur & de majeſté. La mort d'un ſouverain qui a fait de grandes actions, a quelque choſe d'auguſte. Son cercueil attache nos regards & imprime le reſpect. Le trépas de l'univers en impoſe à l'imagination ; & la tombe du genre humain nous fait moins friſſonner que la tombe d'un ami ou celle d'une mere.

Mais l'homme pourroit-il demeurer inſenſible & inactif au milieu de l'univers, tandis que tant de merveilles curieuſes interrogent ſes ſens, & ouvrent devant lui un vaſte

champ d'occupations ? Peut - il n'être pas éveillé au milieu de tant de miracles ? Que l'animal borné à végéter, à chercher sa nourriture, s'endorme ; mais l'homme peut-il dire, je m'ennuie, je ne sais à quoi m'occuper ; plainte bien singuliere dans la bouche d'un être raisonnable ?

Il ne faut point regarder la masse de la terre comme un morceau de boue inanimé, un entassement grossier de parties stagnantes ; il y regne une véritable circulation ; tout est animé dans ce grand corps. La nature travaille dans le fond des abymes ténébreux & souterreins, comme elle rit & verdoie sur sa surface. Les minéraux s'engendrent, les pierres croissent, les eaux circulent ; une chaleur douce, une vertu générative s'insinue dans les rochers les plus durs : une mine a son organisation, comme le chêne qui se balance au sommet des montagnes. Cette masse n'est point un chaos indigeste, où les matieres sont appesanties l'une sur l'autre ; c'est un véritable corps animé, où les mers, par leur mouve-

ment, repréſentent aſſez bien le ſang qui circule dans le corps humain.

Cette ame de l'univers entretient tout-à-la-fois ſa beauté, ſon harmonie, ſa durée; & l'homme a au-dedans de lui un principe céleſte, ſupérieur à cette ame du monde. Voilà pourquoi il ſait voir, admirer ce grand tout; voilà pourquoi il cherche à le comprendre : de là dérive auſſi cet amour pour l'ordre, & pour ces loix qui, toutes bizarres qu'elles ſont quelquefois, annoncent qu'il cherche à établir les droits de chaque être. Sans la tyrannie des paſſions, tout homme feroit peut-être un Platon ou un Marc-Aurele.

On ſe plait trop à rabaiſſer l'homme qui a élevé ſur la terre de ſi beaux & de ſi durables monumens : on lui fait un reproche éternel de ſa foibleſſe, tandis qu'il tente perpétuellement à en ſortir. Les erreurs de l'homme portent l'empreinte de ſon génie; il ne s'égare ſouvent que parce qu'il aſſortit trop d'idées, & que leur fréquence, leur multiplicité leur dérobent la clarté néceſ-

ſaire. La ſphere d'activité qui animoit le génie erroné des Cardan, des Paracelſe, des Albert, étoit peut-être plus grande que celle des Bacon, des Deſcartes, des Newton. Il eſt des erreurs ſublimes : plus on embraſſe d'idées, plus il eſt difficile de les lier. Hélas ! l'activité de la raiſon humaine en découvre plus promptement la foibleſſe que ſon inertie.

La nature, en ſuivant les loix éternelles qui lui furent aſſignées, n'a égard ni aux travaux, ni aux établiſſemens humains, ni à l'homme même, dont l'exiſtence paroît moins eſſentielle à l'ordre & au mouvement que le cours du moindre ruiſſeau, ou la ſituation du plus petit monticule. Un rocher eſt cent fois plus ſtable qu'une génération d'hommes.

FIRMAMENT.

Où eſt la grande révélation ? Dans l'ordre & le ſpectacle des cieux. C'eſt là que l'Être ſuprême ſe manifeſte comme s'il tomboit ſous les ſens.

Où eſt le livre de l'Eternel ? Il eſt écrit en caracteres de feu ; les aſtres ſont les points magnifiques de ce livre auguſte : la vérité eſt empreinte dans les cieux. Comment l'impie oſe-t-il nier ce que l'univers reconnoît & adore ?

Au-deſſus de nous eſt un Pouvoir inviſible qui nous preſſe, nous environne, & laiſſe par-tout à nos yeux l'empreinte d'une intelligence profonde & d'une variété de deſſeins qui va juſqu'à l'infini. Nous ne pouvons nous dérober à cette grande idée, que quelque choſe eſt hors de nous, qui nous tient ſous ſa dépendance. Notre naiſſance, notre organiſation, nos ſens, notre penſée, tout nous crie qu'une puiſſance ſans ceſſe agiſſante

& parfaitement éclairée a créé, diſpoſé, arrangé, ſoutient, anime & conſerve.

Socrate, Marc-Aurele, Newton, dans des pays & des rangs oppoſés, ont reconnu & adoré le même Dieu. Newton inclinoit la tête chaque fois qu'il prononçoit le nom de l'Être ſuprême! Il faut qu'il y ait quelqu'aveuglement dans l'eſprit, ou quelque perverſité dans le cœur de celui qui ne l'imite pas.

Socrate ou Anaxagore fut le premier qui reconnut dans l'ordre & le mouvement de l'univers, l'empreinte viſible d'une pure & unique Intelligence. Il bannit ces mots de haſard & de néceſſité, qui ne renfermoient que des idées abſurdes. Socrate eut l'honneur d'être martyr de la Divinité. Jamais homme n'eſt mort pour une plus belle cauſe & avec plus de dignité.

Socrate ſera dans tous les tems révéré des philoſophes & des ſages : ils adopteront ſes maximes & ſouhaiteront de mourir comme lui. On a fait boire la ciguë à l'homme qui

ſoutenoit qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu incréé, tout-puiſſant, juſte & bon; & l'idolâtre étoit le juge & le bourreau.

Voici l'inſcription qu'on a trouvée ſur une ſtatue dans la Haute-Egypte; elle ne peut s'appliquer qu'à l'Être ſuprême. « Je » ſuis tout ce qui a été, ce qui eſt & ce qui » ſera : il n'y a pas d'hommes mortels qui » aient levé le voile qui me cache. »

L'OPTIMISME.

SONGE.

J'AVOIS réfléchi un jour entier ſur le bonheur qui eſt le partage du méchant, & ſur l'infortune qui pourſuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ſes voiles; mais qui peut dormir ſur le duvet, tandis que le malheureux ſouffre, & que ſes gémiſſemens plaintifs accuſent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible ſentiment de la pitié ? Ce n'eſt point le philoſophe, ou pour mieux

le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes : son ame sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuse, ou veut l'être avec l'univers.

Mes sens affoiblis avoient cédé aux pavots du sommeil ; mais ma pensée libre & puissante n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéressoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offroit cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie, persécutée. J'éprouvois ces tourmens, dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé, je traversois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui régnoit sur la face riante de la nature, ne pénétroit point jusqu'à mon cœur. Toutes les scenes d'injustice, de forfaits, de tyran-

nie, s'offrirent vivement à ma pensée. D'un côté, j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui se perdoient dans les airs ; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes insensibles & barbares, regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, se retracerent en foule à ma mémoire ; je soupirai, & la pointe douce & amere de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselerent sur mes joues : j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la sagesse, jusqu'à murmurer contre la main puissante qui arrangea les événemens du monde. Dieu ! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misere & les gémissemens du désespoir ; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgeant son semblable ; que je ne sois plus témoin du glaive étincelant du despotisme & des chaînes honteuses de l'esclavage ; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne souffre plus avec un monde de malheureux. Hélas,

tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas ! Etoit-ce seulement pour les voir naître, souffrir & mourir ? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue : la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché ; je criai : *grace, ô mon Dieu, grace à une foible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité !* Tout-à-coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu ; je me trouvai dans une obscurité profonde, j'y restai plongé quelque tems, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de six ailes brillantes se présenta devant

moi : à la flamme céleſte qui luiſoit ſur ſa tête, aux caracteres de la divinité empreints ſur ſon viſage lumineux, je le reconnus pour un des anges de l'Eternel. *Ecoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne cenſure pas plus long-tems la Providence, faute de la mieux connoître : ſuis-moi.* Je le ſuivis au pied d'une montagne dont le ſommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, ſuſpendus les uns ſur les autres, qui à chaque inſtant menacent de tomber & d'écraſer les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée ; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je ſuivois en tremblant mon conducteur ; & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille : à chaque pas j'avois beſoin du bras de cet ange ſecourable pour me ſoutenir, & je voyois à mes côtés, ô ſpectacle terrible ! des compagnons malheureux, qui, voulant

eſcalader ces rochers élevés, ſe tenoient ſuſpendus à leurs pointes, mais qui bientôt laſſés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur ſecours, rouloient, tomboient écraſés, & devenoient la proie des tigres qui ſe diſputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil ſort m'attendoit, lorſque l'ange me dit : *Ainſi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui eſt impénétrable ? Son premier devoir eſt de reconnoître ſa foibleſſe. Tout roule inviſiblement ſous la main d'un Dieu ; ce Dieu veut te pardonner ; il veut plus, il veut t'éclairer.* A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au ſommet de la montagne. Quelle douce ſurpriſe ! Le penchant oppoſé où nous deſcendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiſeaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les ſens ; un charme ſupérieur y paſſionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin

conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante structure ; la route qui y conduisoit étoit si mystérieuse, que sans guide il étoit impossible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & soudain elles se refermerent avec un bruit de tonnerre sous une main invisible. *Personne ne peut les ouvrir, personne ne peut les fermer, si ce n'est la voix puissante de Dieu*, me dit mon protecteur auguste. Saisi de respect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu est juste, sa voix est cachée ; qui osera vouloir approfondir ses décrets ?* Je jetai un coup-d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposoit sur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité, montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur remplissoit le temple. A droite de l'autel étoit suspendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir composé du plus pur crystal. L'ange me dit : *C'est ici que tu vas ap-*

prendre que ſi la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux , c'eſt pour le conduire plus ſûrement au bonheur. Il dit, & diſparut. Ce n'eſt plus la froide terreur qui glace mes ſens; c'eſt une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je verſai des pleurs d'attendriſſement ; mes genoux fléchirent, mes bras ſe leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en ſilence la Bonté ſuprême. Une voix majeſtueuſe, qui n'avoit rien de terrible, me dit : *Leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux ſur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak ; Sadak, dont la vertu conſtante & courageuſe m'avoient ſouvent étonné, qui ſavoit braver l'indigence & même la faire reſpecter. Je le vis aſſis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit ſa tête languiſſante ſur le dernier meuble qui lui reſtoit, le cœur conſumé par la faim, & par le déſeſpoir plus cruel encore. Une ſeule larme s'échappoit de ſa paupiere, larme de ſang ! Malheureux, il n'oſoit pleurer.

Quatre enfans crioient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune, foible & languiſſant, couché ſur un reſte de paille, n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers ſoupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné, aigrie par le malheur, oublioit ſa tendreſſe & ſa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur miſere. Ces plaintes cruelles déchiroient ſon cœur, & ajoutoient à ſon ſupplice. Sadak ſe leve, détourne la vue de ſes enfans, &, tout malade qu'il eſt, ſe traîne pour leur chercher quelque ſecours. Il rencontre un homme, auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands ſervices ; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouiſſoit. Sadak lui expoſe l'état déplorable où il ſe trouve ; il lui peint ſes enfans prêts à expirer dans ſes bras faute d'un peu d'alimens.... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet ſi on ne l'obſerve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence ; il ſe débarraſſe du pauvre ſup-

pliant par de vagues promesses, des politesses froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixieme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, désespéré, porte ses pas au hasard, lorsqu'un de ses créanciers l'arrête, le charge d'injures, rassemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & est prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main suppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte, le partage à ses enfans, pleure de joie en appaisant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre sur lui.

Je jetai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, se tournerent sur le tableau de marbre noir, & une main invisible y traça ces mots : *Acheve de contempler Sadak, & condamne, si tu l'oses, la Providence qui regle tout.* Je reportai

tai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé ! que la ſcene étoit différente ! Ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre, il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité ; c'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu ; c'eſt Sadak qui, dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en oubli les vertus qui lui étoient cheres. Aſſoupi dans le luxe, il eſt dur, il commande avec aigreur, & ne ſouffrant plus, il ne ſe ſouvient point qu'il eſt des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lus auſſi-tôt avec une admiration reſpectueuſe ce que le tableau myſtérieux m'enſeignoit. *Souvent la vertu ſouffre, parce qu'elle ceſſeroit d'être vertu ſi elle ne combattoit pas. Lorſque l'auguſte Providence fait deſcendre la miſere ſur la tête d'un mortel, la patience ſa ſœur l'accompagne, le courage la ſoutient, & c'eſt par ce don que la vertu ſe ſuffit à elle-même, & qu'elle devient heureuſe lors même que l'infortune ſemble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à ſe reporter ſur le miroir. Quel objet plus intéreſſant pour mon cœur ! C'eſt ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuſe où j'ai pris naiſſance ! Mais ciel, que vois-je ! Tout-à-coup une armée formidable a inondé ſes campagnes, a environné ſes fortes murailles, a préparé pour ſa ruine les machines infernales de la deſtruction. Le fer eſt prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O ſuperbe ville ! tu trembles, malgré tes fiers défenſeurs. Tes tréſors enflamment dans le cœur de l'ennemi la ſoif du pillage. Tu veux lui oppoſer une courageuſe réſiſtance. Vains efforts ! il monte, il eſcalade tes orgueilleuſes tours ; le ſang coule, la mort vole, la flamme ravage ; tu n'es plus qu'un triſte monceau de pierres que couvre une épaiſſe fumée. Mes malheureux concitoyens, échappés à l'embraſement, errent dans les bois : mais l'horrible famine les attend dans ces déſerts ; elle les dévore lentement, & prolonge leur ſupplice & leur mort. Dieu

juste ! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux, les enfans seront égorgés sur le sein de leurs meres, les cheveux blanchis des vieillards seront traînés dans le sang & la poussiere, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere, une ville entiere disparoîtra, parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses ! *Un pays rempli de prévaricateurs*, répondit le tableau, *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-tems méprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir ; & si la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagere : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du ministre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence, pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit saisi mon cœur à l'aspect de

ce monſtre heureux qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie deſpotique, avoit comme enchaîné la fortune à ſon char ! Son élévation étoit le fruit de ſes baſſeſſes, ſes tréſors le prix de ſa trahiſon. Il avoit vendu ſa patrie pour de l'or. Une province entiere gémiſſoit ſous ſon oppreſſion. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'eſclavage; tantôt il traitoit de cris de révolte ſes gémiſſemens étouffés. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le ſuccès couronnoit ſon audace.

Cependant l'intérieur de ſon palais n'offroit, tant ſur la ſoie que ſur la toile, que des traits de généroſité & des exemples de vertus. Les buſtes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maiſon du plus lâche ſcélérat; & ces marbres muets, loin de parler à ſon cœur, ne le faiſoient pas même frémir lorſqu'il les regardoit. Je conſidérai ce méchant, revêtu de puiſſance, entouré de flatteurs, redouté de ſes ennemis, encenſé publiquement, & mau-

dit, mais feulement tout bas. Mille raretés précieufes décoroient fon cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injuftice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui verfoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être confidéré comme un extrait des pleurs qu'il faifoit répandre.

Il fort d'une table faftueufe, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il fe tient avec elle à la fenêtre, & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen fenfible & courageux, qui a ofé lui repréfenter l'abus de fon pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courier vient une heure après annoncer au miniftre que le Sultan, pour reconnoître fes fervices fignalés, lui fait préfent d'une terre confidérable. Le monftre fourit, & devenu plus puiffant, il fonge à fe rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint

si forte, qu'impatient je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroissoit encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le crystal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre sont vengés. Cet homme puissant, qui sembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe son front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de sa dignité, les foule aux pieds, & dans sa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le sujet de sa fureur, lorsqu'un de ses favoris, plus vil que son maître, perce jusqu'à son cabinet; & j'apprends la cause de son désespoir. Un de ses confidens, espion à la cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit

formé ; qu'il alloit perdre son rang & son crédit, s'il ne possédoit pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussi-tôt cet honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément. Ce conseil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu ! avec quelle horreur elle entendit que son pere vouloit la livrer aux desirs du Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition ! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son pere ; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence... Un regard sévere lui commande d'obeir ; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux ? Je le vis dans l'asyle du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché sur des épines. Il craint pour sa vie, il se leve, il parcourt à pas tremblans son palais ; il trouve ses esclaves endormis,

& envie leur paiſible ſommeil. Le jour luit : toujours inquiet, toujours ſoupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorſqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans ſon ſein. Il redoute juſqu'aux careſſes des femmes qu'il tyranniſe, & dont il eſt l'eſclave. Si quelqu'un s'éleve, mille ſerpens rongent ſon ſein ; c'eſt l'adverſaire qui doit un jour le renverſer ; c'eſt l'homme redoutable qui doit s'aſſeoir à ſa place.

Plein d'une attente reſpectueuſe, je conſultai la table des auguſtes jugemens de l'Eternel, & je lus : *La vérité eſt terrible au méchant ; elle eſt ſans ceſſe préſente à ſes yeux ; c'eſt elle qui fait ſon ſupplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit ſon injuſtice & la difformité de ſon ame.*

Tout-à-coup un bruit ſourd comme celui d'un tonnerre lointain ſe fait entendre ; je tourne la vue ſur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ſes pyramides, ſes ſtatues, lui-même, tout étoit diſparu. A la place de ce ſéjour, où toutes les voluptés étoient raſſemblées,

on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel eſt le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots ſuivans, gravés ſur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de deſſus la terre comme la vile pouſſiere, & les races futures douteront s'il a exiſté.*

Cet effrayant tableau ne ſortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puiſſant. On contemple ſes richeſſes, moi je le vois expoſé au bras de la Juſtice divine. Mon œil plus attentif revola ſur le miroir, & j'apperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthouſiaſme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendreſſe mutuelle leur promettoit une longue ſuite de jours auſſi fortunés. La douce ivreſſe du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs ſoupirs ſe confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une

vierge, sa pudeur, ses graces, & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un ravissement inexprimable, Mirza embrassoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interpretes des mouvemens de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire; son front rougissoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, sans être ému de plaisir & sans applaudir à leur bonheur!

Ces deux amans se félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils vou-

lurent que des cœurs auſſi ſenſibles que les leurs goûtaſſent la même félicité : ils marierent de jeunes filles à leurs jeunes amans, lorſque l'infortune étoit le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs ſoient à l'uniſſon du ſien ; ſon ame ſublime voudroit ſouffler ſur la nature entiere une volupté univerſelle & inaltérable. « Chere » Fatmé, diſoit-il, dans le ſein du bonheur, » nous pourrons dire : Nous ne ſommes pas » les ſeuls heureux ; nous jouiſſons, & dans » ce moment quelqu'un nous bénit ; nous » avons fait deſcendre l'hymen dans de triſtes » chaumieres ; des cœurs innocens ſe ſont » ouverts à la joie ; l'amour conſolateur a » effacé l'image de leur miſere ; & nous, » nous verrons leurs enfans ſourire à notre » approche. Fatmé, leurs careſſes ſeront » notre plus douce récompenſe ! »

Ces ames tendres & vertueuſes formoient le plan d'une vie utile & bienfaiſante : leurs enfans devoient être élevés dans les ſaintes maximes de la ſageſſe ; on devoit leur enſei-

gner, avant tout, à être simples & bons; parce que la simplicité & la bonté sont le principe de toutes les vertus; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impressions d'humanité & de commisération, parce qu'il faut être sensible, afin d'être homme. Ce couple charmant & respectable s'enflammant aux transports de leurs cœurs, voyoit déjà leur postérité hériter du sang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être suprême. « Grand Dieu! s'écrioient-» ils, donne-nous des enfans dignes de toi! » Qu'ils soient humains; qu'ils marchent dans » les voies de ta justice: ou s'ils doivent s'é-» carter des loix saintes que nous chérissons, » frappe-nous plutôt de stérilité, & qu'ils » ne reçoivent pas une existence qu'ils avi-» liroient à nos yeux comme aux tiens! » Leurs bras supplians étoient entrelacés, lorsque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur. Mirza pouvoit encore se sauver; mais comment abandonner

ſa chere Fatmé ? Il veut l'enlever dans ſes bras ; le mur chancele, tombe, écraſe & enſevelit ces deux amans. Le monde perd ſon plus digne ornement, & le genre humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement. Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruïnes avec Mirza & Fatmé. Long-tems immobile, je n'oſai haſarder mes regards ſur le tableau ; je levai enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle eſprit de l'homme ne voit rien que dans le préſent ; la Providence ſeule connoît l'avenir : la mort la plus ſoudaine a été la récompenſe des vertus de Mirza & de Fatmé ; elle les a fait paſſer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en même tems qu'elle les a ſauvés de l'horreur de mettre au jour des deſcendans indignes d'eux.*

Je conclus que je ne devois rien décider déſormais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embraſſer ma propre exiſtence. En regardant encore l'incompré-

henſible miroir, j'eus un nouveau ſujet d'étonnement : j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes ſortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville diſſolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité ; il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, portant en fureur la main à ſon front, & prononçant à voix baſſe quelques imprécations. Il reſte un moment comme irréſolu. Bientôt toute ſa rage éclate : il court à une armoire ſecrete, en tire un papier, verſe dans une taſſe d'une certaine poudre.... Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poiſon ſera l'unique reſſource que j'embraſſerai : il me ſauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me ſacrifie à l'indigne Dabour ; mon pere ne veut plus payer mes plaiſirs ; mes créanciers me menacent chaque jour de la priſon : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la taſſe à ſa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorſque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'é-

crie-t-il d'un ton ſourd & étouffé, je mourrois, & ſans être vengé ! Perfide rival ! ah ! je veux rougir la terre de ton ſang : tu tomberas ſous ma main, & ta mort doit ſatisfaire à ma fureur ! Il dit, poſe la taſſe, prend ſon cimeterre & ſort. A peine eſt-il dans la rue, que ſon pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de ſon fils. Hélas ! il eût été heureux ſans ce fils. On liſoit ſur ſon front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit repréſenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il eſpéroit de toucher ſon cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ſes nobles rides & ſes cheveux blancs, les larmes qui baignoient ſon viſage, tout inſpiroit le reſpect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure ſe ſeroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la taſſe fatale : il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulſions. J'oſai confier ma ſurpriſe à la Juſtice ſuprême, & elle traça de

son doigt invisible les mots suivans sur le tableau redoutable : *Le pere d'Agenor s'étoit rendu, par sa coupable négligence, la cause de la perte de son fils : il étoit juste qu'Agenor devînt à son tour l'instrument de son supplice. O peres ! connoissez toute l'étendue de vos devoirs, & frémissez ! Tolérer le vice, c'est le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils disparurent, & ceux-ci prirent leur place : *Considere le tout, afin de ne point errer.* Aussi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande isle, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques : elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentoit un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissoient voir les indigens qui y menoient une vie obscure & pénible. Cette isle pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heu-

reux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles sembloient leur unique occupation : la volupté sourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient ; elles se laissoient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides, ils paroissoient d'une joie extrême ; mais moi, qui découvrois leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils sembloient à la table des dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur sein. Quoiqu'au sein de l'abondance, leurs desirs étoient loin d'être satisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour savourer les alimens, & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaisirs pour courir

après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout ſanglans, quelquefois mutilés, & alors ils ſe faiſoient appeller *héros*. D'autres faiſoient les plus grands efforts pour monter au ſommet d'un gradin qui étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils ſe tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on ſe moquoit d'eux, & le plus ſouvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réuſſiſſoient, ſoit par adreſſe, ſoit par importunité, alors ils n'avoient pas ſeulement le tems de s'aſſeoir, aſſez embarraſſés, aſſez occupés à repouſſer l'ambitieux qui à ſon tour vouloit uſurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, ſans occupation comme ſans affaires, ſemant des pieces d'or ſans plaiſir, & finiſſant par mettre le feu à leur palais pour réjouir un inſtant les yeux d'une concubine capricieuſe. Enſuite ils regagnoient à force de bras le pays déſert, dit

le pays des Malheureux. Dans ce misérable séjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris ; tous les habitans marchoient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un regard triste & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient - ils par ces vains desirs ? La bosse qu'ils portoient devenoit beaucoup plus pesante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de l'autre contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas absolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverser le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches ; mais après avoir essayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient presque tous volontairement, aimant mieux encore porter une bosse pesante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignoit de ce que sa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle

de ſon confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger ; mais il ſe repentoit ordinairement du troc, & reprenoit ſon premier fardeau. Ces maſſes de chair ne me parurent point auſſi inſupportables que le porteur l'aſſuroit. En général il me ſembla que, ſi dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le ſentiment du plaiſir, dans le pays de miſere on exagéroit par foibleſſe le ſentiment de la douleur : car c'eſt une ancienne manie, & toujours ſubſiſtante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la mal-adreſſe de ces derniers rendoit le fardeau beaucoup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter alégrement, paroiſſoient contens & diſpos : l'habitude leur rendoit à peine le poids ſenſible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de miſere, c'eſt que les habitans ſe confioient en aſſurance aux vagues irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des

flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes ſecouſſes de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur ſituation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient ſouvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleverſées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courans, ne pouvoient ſurnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'obſervai auſſi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins induſtrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaiſon, lorſque le ciel de l'isle ſe couvrit de ſombres nuages : le tonnerre ſe fit entendre ; des éclairs furieux déchirerent la nue ; une grêle effroyable fondit ſur la terre.

Tous les cœurs furent conſternés : mais ſoudain la mer ſouleva ſes abymes ; ſes vagues impétueuſes s'éleverent juſqu'au ciel,

aſſiégerent la double isle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obſcurité, qui couvroit un amas immenſe d'eaux, d'où perçoient quelques gémiſſemens confus. A l'inſtant même, une lumiere ſurnaturelle remplit le temple; le nuage odoriférant qui fumoit ſur l'autel ſe transforma en une colonne de flamme; & la voûte de l'édifice ſubitement enlevée, m'offrit le ſpectacle d'un trône lumineux qui deſcendoit lentement au bruit majeſtueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit ſervi de guide. Sa voix me rendit le courage; je lus ces mots écrits en traits de flamme ſur le marbre myſtérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'eſt l'éternité qui aſſigne à l'homme ſon véritable partage. La juſtice eſt tardive; mais elle eſt immuable : l'homme juſte, l'homme bon ſe trouve à ſa place, & le méchant à la ſienne. Mortels!*

la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité. Alors le miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majesté céleste, assise sur une demi-colonne : elle tenoit d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient rassemblés autour d'elle. Elle pesoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts enfans de la foiblesse; la patience & la résignation étoient récompensées, & les murmures indiscrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux se séchoient sous sa main bienfaisante. Ces infortunés bénissoient leurs maux passés, source de leur bonheur présent. Plus ils avoient souffert, plus grande étoit leur récompense. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté se plait à exercer sa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ses attributs. Tous ceux que l'Eternel avoit daigné animer

de son souffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorboit ces ombres passageres. Le Créateur de ce vaste univers étoit un pere tendre qui recueille ses enfans après un long & triste pélerinage, & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice, à la douce pitié, qui avoient secouru l'innocent, soulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entiere des hommes, annonçoit la réparation des choses.

Les tems de la douleur, de la crainte, du désespoir, étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient; la figure de ce monde étoit évanouie; aucun gémissement ne devoit troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature, qui a embelli jusqu'au lieu de notre

exil, embrassoit dans son sein toutes ses créatures : le pere & les enfans ne faisoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre. *Va, foible mortel, esprit audacieux & borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuste. Dieu a prononcé un seul & même décret : il est éternel, il est irévocable ; il a tout vu avant de le porter. Êtres finis ! vos systêmes, vos vœux, vos pensées entroient dans son plan : soumettez-vous, espérez, & n'accusez point son ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai, incertain si ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la prospérité du méchant ? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juste ? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu sur l'univers soit tiré à nos yeux par la main de la mort ? C'est elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événemens pour sa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

CRAINTE DE DIEU.

La crainte de Dieu eſt une ſuite néceſſaire de l'examen de ſon pouvoir. On ne peut contempler en idée la grandeur de cet Être que tout annonce, ſans éprouver un frémiſſement qui eſt un mêlange de reſpect & de terreur. On ne peut ſe ſentir entouré de la préſence de ce Dieu tout puiſſant ſans une profonde émotion, c'eſt-à-dire, ſans être frappé à-la-fois de l'immenſité de ſes attributs & de la petiteſſe de notre être. Nous demeurons comme anéantis devant ce Dieu terrible & fort, malgré les témoignages viſibles de ſa bonté & de ſa clémence. Cette force, à laquelle rien ne peut réſiſter, nous fait frémir ; & c'eſt peut-être pour ſe débarraſſer de cette crainte intime, que l'athée ſecoue orgueilleuſement le joug : à l'exemple des enfans, il ferme les yeux devant cet œil ouvert ſur la nature, & croit n'en être pas apperçu.

Mais à l'aſpect de cette main qui ſoutient les mondes, de cette oreille qui entend les ſoupirs de tous les malheureux, une terreur ſecrete deſcend dans notre ame, & alors il faut nier la divinité, pour ne point trembler devant elle.

Tout adorateur s'écriera donc avec David : En admirant vos ouvrages, je ſuis fait pour vous craindre, ô mon Dieu ! Ce n'eſt point ici une crainte d'eſclave ou de coupable, c'eſt l'impoſſibilité de contempler ſans terreur, ſans étonnement, ſans effroi, l'immenſité, la gloire & la puiſſance de celui qui a fait l'univers.

Les écrits anciens ont l'empreinte de ce mêlange précieux & ſalutaire de reſpect & de crainte que l'homme manifeſte, non-ſeulement lorſque le Dieu du tonnerre fait éclater ſes vengeances, mais même lorſqu'il ſignale ſes bienfaits. Le coloris de l'écrivain reſpire le ſentiment de cette majeſté, qu'il ne peut enviſager à l'inſtant même où elle ſourit.

C'eſt donc dans le cœur de l'homme une union inſéparable de la crainte & du reſpect dus à la Divinité, qui ſur toute la ſurface de la terre a bâti les temples & a ordonné les expiations. Voilà le dogme de l'univers.

Mais Dieu eſt-il vraiment caché ? C'eſt l'œil aveugle ou ſtupide, qui le premier a proféré ce mot vuide de ſens. La Divinité eſt préſente autour de nous ; par-tout nous ſentons ſes traces. Quelle marque plus viſible que l'étendue & la beauté de la création, que l'étincelle de la vie qui jaillit à chaque inſtant, que la lumiere de la penſée qui brille ſur le front de l'homme ? Il ne faut qu'un cœur, & l'on eſt éclairé ; s'il eſt ſenſible, il s'éleve vers cet Être majeſtueux & bon qui l'a formé. Il s'enflamme, il s'attendrit, il adore, & rien n'eſt comparable au raviſſement qu'excite cette douce & ſublime contemplation de l'Auteur de la nature.

Sous le rapport de conſervateur des êtres, & prodiguant à chacun d'eux une meſure de plaiſirs, l'Être ſuprême eſt encore plus ado-

rable que ſous celui de créateur. La bienfaiſance a plus de droit à nos hommages que la grandeur.

Homme ! ſonge que ta tête eſt cent fois plus admirable encore que le globe du ſoleil ; il ne ſe connoît pas, & tu le connois ; il ne ſait pas ce qu'il eſt, & tu l'as peſé. Il éclaire l'univers d'un feu matériel, & toi tu peux prétendre à un rang plus élevé. Les aſtres ſont des inſtrumens abſolument aveugles ; au lieu qu'il t'eſt permis de connoître les reſſorts que la nature emploie. Tu ſais te ranger à ta place, ſentir l'indépendance de ta penſée & la ſervitude de ton corps. Tu ſens ta force & ta foibleſſe : tu connois le rang que tu occupes dans le ſyſtême univerſel.

Eh, ne ſerois-tu pas frappé du ſyſtême de Newton, lorſqu'il voit dans chaque étoile un ſoleil balançant les planetes, lorſqu'il apperçoit l'ordre qui proportionne leurs mouvemens à leur diſtance des centres, lorſque l'univers, ainſi agrandi, leur a découvert que la penſée qui a démêlé ſes ſublimes rapports

eſt plus auguſte & moins périſſable que ces ſoleils même qui, malgré leur pompe & leur éclat, ne ſont que matériels, & n'ont pas une idée du lieu où ils ſont placés?

RUINES.

DES ruines nous frappent.... Pourquoi? D'où naît ce ſentiment qui nous porte à contempler ces débris où la main du tems a imprimé ſes ravages? Seroit-ce l'idée de pluſieurs ſiecles écoulés & anéantis, ſur leſquels nous marchons, pour ainſi dire, en foulant ces magnifiques reſtes? Eſt-ce le tableau des étranges révolutions que le cours inſurmontable des années amene ſur la terre? Eſt-ce le plaiſir de ſurvivre à la génération de tous ces potentats que la mort a chaſſés ſucceſſivement de leurs palais? Maintenant démolis & entr'ouverts, on voit, nôn ſans intérêt, un pâtre avec ſes bœufs ſous ce portique briſé, près de cette colonne majeſtueuſe

& renverſée. Elle exiſte encore, & prête un point d'appui à la chaumiere d'un pauvre bûcheron, qui jadis n'eût oſé toucher l'avant-cour de ce même palais. Ce contraſte nous émeut, nous touche, & de grandes réflexions fermentent dans notre ſein.

En nous promenant dans les jardins des Anglois, on découvre les ruines qu'ils ont édifiées à l'aide du jeu d'une mine, afin que le jet hardi & capricieux d'une maſſe qui ſe décompoſe ſous l'activité de la poudre, ſoit plus fidélement empreint. Cependant on eſt moins touché en rencontrant ces ruines; & pourquoi? Parce qu'on apprend bientôt que c'eſt l'art qui les a faites, & qu'elles n'exiſtent que d'hier. On a tout imité cependant, juſqu'à la teinte auguſte & vénérable que le tems imprime aux monumens renverſés; mais la réflexion vient toujours nous dire que c'eſt là une couleur factice & menſongere, ouvrage de l'homme. Alors la moitié de notre plaiſir eſt détruite: on paſſe, & l'on n'admire plus.

Au milieu de tant de monumens ruinés, défigurés, à moitié effacés, qu'il eſt curieux de contempler dans Rome ces prodigieux obéliſques conſtruits en Egypte il y a trois mille ans !

PAPE.

Un pape philoſophe comme Benoît XIV devoit ſe dire quelquefois à lui-même : Me voici ſucceſſeur des Céſars, aſſis dans la même ville où ils ont régné, chef d'une religion qu'ils ne ſoupçonnoient pas devoir s'étendre ſur le globe. Ils dominoient par les armes, & je tiens comme eux le monde enchaîné. Ils envoyoient des édits à toute la terre, & moi j'envoie des bulles. Je tiens en main le faiſceau de ces opinions qui ſe ſont accumulées à l'aide de dix-ſept ſiecles. Quel eſt mon pouvoir ! il m'étonne moi-même. Les rois regnent par la force, par le canon, par différens corps militaires ; & moi, qui oſes me dire *infaillible*, je fais ce qui en eſt.

L'un

L'un me baise les pieds, l'autre me prie de délier ses péchés; celui-ci m'invite à canoniser un mort, pour l'invoquer ensuite. Je suis comme environné de fantômes, & ma place elle-même ressemble à un rêve.

Si un pape au Capitole doit étonner, on ne doit pas moins être surpris de voir un Capucin prêcher au Mexique, un Negre apprendre le cathéchisme, un monarque d'Europe envoyer des ordres à deux mille cinq cents lieues, exécutés aussi ponctuellement qu'un ordre émané de Versailles l'est à Paris.

Mais une marchande de la rue S. Honoré ne coëffe-t-elle pas une dame de la Martinique? Les paroles & la musique d'un opéra bouffon s'embarquent pour aller réjouir les désœuvrés de S. Domingue.

Et pendant ce tems, le Sauvage attaque & combat le requin; le plus terrible des animaux: il en triomphe à l'aide de foibles armes; tandis qu'avec nos fusils, nos épées, nos lances, nous avons peine à nous défendre d'un loup qui ravage nos contrées.

AMITIÉ.

BESOIN d'aimer, ſource précieuſe des vertus humaines; néceſſité douce, impoſée par cette premiere cauſe qui en a fait un conſolateur de l'univers. Un ſeul homme a écrit contre l'amitié; *a*) il a voulu la repréſenter comme une illuſion; ſa conduite a démenti ſes écrits.

L'amitié eſt réelle; & s'il ſe trouve un ſeul homme qui affirme qu'il a ſenti ſeulement pendant un moment de ſa vie le plaiſir d'aimer ſans intérêt, ſon opinion eſt faite pour détruire tous les ſophiſmes contraires. Le même ſentiment ſans doute eſt plus ou moins pur, plus ou moins durable; il habite avec des nuances differentes dans les ames ſupérieures, & ſon activité ſuit leurs degrés de nobleſſe.

L'oſerai-je dire? l'amitié regne encore

(*a*) Helvetius.

parmi les ſcélérats. Ces mains teintes de ſang ſe ſerrent dans une union étroite & monſtrueuſe. Raſſemblés par le crime, ils ſe jurent d'être fideles l'un à l'autre ; des larmes ſinceres coulent de leurs yeux féroces ; leur affreuſe concorde offre les premiers traits d'un ſentiment pur, quoique défiguré. Ils ſe ſoutiennent, ſe ſoulagent, & la généroſité éclate dans les ſombres cavernes où ces hommes durs aiguiſent les poignards.

Et voyez ! Si l'un d'eux eſt pris & condamné au ſupplice qu'il mérite, il ne trahit pas le nœud de la confiance mutuelle. Un courage tendre ſubſiſte encore dans cette ame dégradée & coupable ; il refuſe de nommer ſes complices, il veut leur ſauver les tortures qu'il brave avec intrépidité. Il les aime donc, il ſe croit lié par les ſervices qu'il en a reçus. Au pied de l'échafaud, il ne dément point ſa fermeté ; & luttant contre la douleur & la crainte, il ne montre point la foibleſſe d'une ame lâche & perfide ; un reſte de vertu brille dans ce malheu-

reux écrasé sous le fer des bourreaux ; il expire avec la gloire dont il a l'idée ; il descend au tombeau, satisfait de n'avoir pas violé, malgré les tourmens, le pacte de la confiance & de l'amitié.

Que j'aime à croire aux nœuds indissolubles de la sympathie ! Eh, pourquoi n'y auroit-il pas une liaison intime entre les hommes sensibles ? Que la matiere inactive & muette n'ait aucun rapport ; mais que les cœurs faits pour se répondre ne volent pas les uns au-devant des autres, qu'ils ne se devinent point, qu'ils ne se reconnoissent point, c'est ce qui ne peut être adopté par quiconque a senti la force attirante & repoussante que produisent l'amitié & l'aversion.

Voltaire a défini l'amitié, le mariage de deux ames. Cela est bien exprimé. Qui ne regarde que soi ne peut vivre heureux. Qui rapporte tout à soi sera seul. Qui vit seul est privé des délices du sentiment ; car le sentiment n'est que la réaction de deux cœurs qui sont unis.

L'amitié, comme l'amour, doit toute ſon énergie à la force de l'ame : tel ſacrifice que tel homme ne conçoit pas, s'exécute librement & avec tranſport par tel autre.

On vouloit conſoler Pyrrhus, affligé de la mort d'un de ſes amis ; on lui repréſentoit que la douleur étoit déſormais inutile. Je le ſais, reprit-il ; mais il eſt mort avant que je lui aie rendu les plaiſirs qu'il m'a faits. . . Sentiment noble & bien exprimé !

Ajax, chez Philoſtrate, parle ainſi à Achilles. Laquelle de tes actions héroïques t'a fait le plus oublier le danger ? — Celle, dit-il, que j'ai entrepriſe pour un ami. — Et laquelle, dit Ajax, t'a été la plus facile ? — La même, replique Achilles. — Et de tes bleſſures, laquelle te fut la plus douloureuſe ? — Celle qu'Hector m'a faite. — Hector ? Je ne ſache pas qu'il t'ait bleſſé. — Il m'a bleſſé mortellement : il a tué Patrocle.

L'amitié peut demander, dit-on, mais point exiger. Cette propoſition eſt fauſſe. L'amitié doit exiger ; elle doit même être impé-

rieuſe, parce que ce droit-là eſt réciproque. Sortie de là, l'amitié n'eſt qu'une ſimple liaiſon.

Je ne connois que le crime qui puiſſe mettre une barriere à l'amitié. Mais nous devons pour notre ami braver le ridicule & les brocards.

Dans une comédie angloiſe, un perſonnage dit à un autre : Tu te prétends mon ami ? — Oui. — Eh, comment le prouveras-tu ? — Ma bourſe eſt à toi. — Bon ! Et ſi j'aimois ta maîtreſſe ? — Je te la céderois. — Et ſi l'on me donnoit un démenti ? — Je me battrois pour toi. — Et ſi l'on me railloit ? — Je dirois du bien de toi à la face de ceux qui te donneroient des ridicules. — Oh ! ſi cela eſt, tu m'aimes.

DE LA GUERRE.

SONGE.

J'ÉTOIS ſur les frontieres d'une province inondée du paſſage de cent mille hommes : l'ordre qui les raſſembloit, leur marche impérieuſe réglée au ſon éclatant de pluſieurs inſtrumens guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étendards. Ah ! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos reſpects & notre amour : ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de ſoldats fit halte & ſe diſperſa de côté & d'autre. La tête échauffée des penſées qu'avoit fait naître

cet amas prodigieux de combattans, je suivois leurs pas & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentimens qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse ! Je courus à l'un d'eux; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux ! m'écriai-je ; quoi, ton compagnon, ton frere ! Il est bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix assurée ; il est mort en brave homme. — Mais que peut-il t'avoir fait, pour le traiter aussi cruellement ? — Rien. C'est un nouvel enrôlé ; nous avons eu querelle ; & c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque : il a fait les choses comme il faut ; cette affaire lui fera honneur, & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Est-il possible ? répondis-je

émnu, étonné. Quelle étrange barbarie ! Mais vous êtes un homme perdu ; ſauvez-vous ; ſes camarades, ſes ſupérieurs ſeront forcés de venger ſon ſang. — Bon ! j'ai ſuivi leur exemple, & celui qui s'y refuſeroit ſeroit regardé comme un lâche. Notre gloire eſt de braver en tout tems la mort ; & vous penſez bien que quiconque n'a point craint un adverſaire en tête, ne redoutera point la préſence de l'ennemi : ce ſont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'eſt rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui ſe battent ; les beaux coups qui ſe portent ! — Pourquoi donc cette férocité frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'eſt la couleur des paremens & la différence des boutons qui cauſent leur inimitié. — Mais ils marchent enſemble ſous les mêmes drapeaux ; ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant, ils vuident leurs débats particuliers. Ils ſe haïſſent entr'eux certaine-

ment plus qu'ils ne déteſtent l'ennemi qu'ils vont combattre ; & chaque officier ſe trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-deſſus du ſien. Bientôt nous tournerons nos forces contre ***, & alors nous verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais, ſi vous continuez, vous vous détruirez vous-mêmes avant d'être en préſence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre ſoit tué. Voilà tout ce que je ſais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami ! Pourquoi vous entr'égorger? Pourquoi verſer le ſang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commiſération ? Vous allez de ſang-froid faire des orphelins, des meres gémiſſantes. Ah ! ſi vous écoutiez votre cœur, ſûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; voici le vrai. J'ai mené une vie aſſez incertaine juſqu'à l'âge où je

me ſuis trouvé haut de cinq pieds ſix pouces. J'étois doué d'un eſtomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiſer; & me montrant au bout d'une longue perche une ample proviſion de gibier, fit réſonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un ſac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces? Votre prétendue figure de la patrie ſeroit venue toute en pleurs ſe jeter à mes genoux en me priant de la ſecourir, qu'elle n'auroit pas fait ſur mon ame une auſſi touchante impreſſion. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais abſolument contenté mon appétit : j'eus du vin, des filles; je fis grand'chere & du tapage impunément. Les jours ſuivans ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je ſentis le poids de l'eſclavage; j'ai déſerté ſept fois en quatre ans, ne tenant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite, auſſi peu attaché à un gouvernement

qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre ſort, vous le ſavez, ne change point après vingt victoires : le ſoldat obtient rarement les diſtinctions militaires; des officiers ſupérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réſervent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : *Je t'accorde du pain, mais à condition que ton ſang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre ſignal de ma volonté.* J'ai donc vendu mon ſang le plus cher qu'il m'a été poſſible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai eſſuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver, combien de fois le froid & la faim ſe ſont unis pour m'accabler, combien de fois je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante. J'ai eu quelques bons momens; j'ai ſavouré plus d'une fois le plaiſir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville priſe d'aſſaut, forçant les portes de vingt

maîſons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui ſe cachoit, tenant un enfant dans ſes bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout eſt permis dans une ville priſe d'aſſaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir; j'égorge l'enfant dont les cris m'importunoient; je viole la mere, & je mets le feu aux quatre coins de la maiſon. — Vous me faites frémir. — Bon! L'eſpece humaine eſt comme l'herbe des champs; on la fauche, elle renaît: il ne faut qu'une nuit pour réparer le ſac d'une ville. Oh! nous ne laiſſâmes pas ſubſiſter deux pierres l'une ſur l'autre: les ordres étoient ainſi donnés. Je paſſe ſous ſilence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai paſſé deux fois intrépidement par les baguettes; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruiſſeler le ſang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche; & mes officiers, tran-

quilles ſpectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je ſuis revenu ſous mon premier drapeau, à la faveur de l'amniſtie; & quoique je n'y ſois pas mieux qu'ailleurs, j'eſpere faire plus tôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plait? — Parbleu! voilà la premiere étincelle de la guerre: nous allons ſoigneuſement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enſeignes flottantes? Dans un mois peut-être, il n'en reſtera qu'un ſur cent: vous ſentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie ſera hauſſée de trois ſols par jour. — Quoi! feroit-il poſſible que vous penſaſſiez ainſi? — Non pas ſeulement moi, mais encore mes camarades, tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter; & vous ſavez qu'on n'hérite que des défunts... Je regardai cet homme avec effroi; je lui fis un petit préſent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il ſourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faiſant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui

murmuroit hautement. Toujours trompé par les inſpirations de mon cœur, je crus qu'elle maudiſſoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cauſe des malheureux que vous allez maſſacrer? — Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un miſérable pays, nu, ſtérile, où il n'y aura rien à piller que la ſoupe du payſan; tandis que nous ſortons d'un pays gras, où nous avions de quoi ravager à notre aiſe. Mais notre chef a déplu au miniſtre, & nous en portons tous la peine.

Je me retirai, bien réſolu de ne plus faire de queſtion. De retour chez moi, je voulus me conſoler avec des livres: je cherchois un remede à ce fléau antique qui embraſe la terre. J'ouvris le fameux Traité de Grotius: je lus ce grand ouvrage; & à la froideur révoltante qui y regne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ſes triſtes, inutiles & longues définitions, le dégoût me ſurprit; je l'eſſuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau

ſujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de ſang ! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le ſcélérat obſcur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ! Quoi, cette folie injuſte & abominable, qui n'eſt le plus ſouvent funeſte qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philoſophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer ſon ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inſpire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de paſſages auſſi dégoûtans que pédanteſques ! Ce ſont bien des autorités qu'il faut ! Il faut caſſer toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raiſon & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée, il uſe de remedes palliatifs ; il couvre d'un manteau de pourpre ce monſtre de la guerre ;
il

il met un mafque fur fon front, un diadême fur fa tête; & lorfqu'il dégoutte de fang humain, il fe profterne & n'apperçoit que la pourpre royale. (1) Ah! difois-je en moi-même, quel fera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui femble l'ennoblir, pour ne laiffer voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & refpirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'efpace des empires & la vafte étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faifant des vœux pour que ce fiecle ne fe paffât point fans avoir produit un ouvrage approfondi fur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jetai fur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le fommeil fe fut-il emparé de mes fens, que je me trouvai en pleine campagne,

(1) Il eft une guerre légitime, une guerre de défenfe, qui rentre dans le droit naturel.

& ſous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formé des lits de paille ſous le couvert d'une toile légere & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus ſuperbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà, dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté ; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres ; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés : moi-même, ô ſurpriſe ! vêtu d'un juſte-au-corps rouge, un havreſac ſur le dos, je me trouvois ſoldat ; un long tube de fer qui vomiſſoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour ſe fit entendre : je jetai bas les armes en philoſophe, comme firent jadis Horace & Démoſthene. Tout-à coup on m'arrête ; on me donne les noms de parjure, de lâche ; on me rappelle les ſermens que j'avois faits la veille. Hier, me dit-on, lorſque vous étiez

ivre, vous avez promis...—J'ai promis, moi? Ah ! ſûrement, meſſieurs, j'étois bien ivre lorſque j'ai promis de tuer mes ſemblables. J'allois faire un beau diſcours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorſqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéiſſante. En cela je reſſemblois à bien d'autres, qui faiſoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des ſiecles, donna le ſignal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obſcurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal ſiffloit & voloit de toutes parts ; les chefs à grands cris pouſſoient, précipitoient la file preſſée des ſoldats : tous, dans une obéiſſance aveugle, couroient arroſer de leur ſang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fuſil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être ſenſible. L'horreur pâliſſoit mon front : ceux qui me

reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boiſſon forte qui leur égaroit l'eſprit. Quel ſpectacle ! Je doute que l'enfer puiſſe jamais en préſenter un auſſi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, aſſourdiſſant les oreilles & endurciſſant les cœurs ; des hommes étendus & mourans, mêlés avec des chevaux ; d'autres ſe traînant à demi écraſés, & pouſſant des hurlemens effroyables qui ne touchoient perſonne ; des yeux éteints, immobiles ; des viſages pâles & ſanglans, que couvrent des cheveux hériſſés ; des voix ſuppliantes invoquant le trépas ; toutes les ſcenes de douleur, de ſouffrances, de cruautés ; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir ; toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourmens raſſemblés ; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées ſans remords ; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés ; les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſemens, ſui-

vant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel ! quels objets de démence & de terreur ! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorſqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le courſier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête ; mais un boulet enflammé vint, & me coupant en deux, diſperſa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes inſenſés qui, dans leur folie héroïque, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traverſois rapidement d'humides ténebres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme univerſel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas

s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un ſquélette d'une blancheur extrême ; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi l'on a tant de frayeur de ſes propres os : la charpente d'une belle maiſon eſt peut-être auſſi admirable que la décoration extérieure qui lui ſert d'ornement.

Mon ſquélette blanc ſe trouva donc parmi une multitude d'autres ſquélettes auſſi nus que moi. Nos oſſemens, en ſe choquant dans la preſſe, formoient un cliquetis ſingulier qui réſonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriſer un ſaiſiſſement ſecret à la vue de ce triſte ſéjour. Je ne conſidérois pas de bon œil mes compagnons de miſere. Tous leurs mouvemens étoient bruſques ; & quoique réduits au plus miſérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-deſſus de nous ; ils vomiſſoient les fleches tortueuſes de la foudre : les éclairs qui partoient de ce

ciel menaçant, répandoient une lueur ſombre & effrayante.

Une voix auſſi douce que céleſte retentit à mon oreille, & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Juſtice deſcend pour juger les morts coupables ; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides.* O Dieu ! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible ? Mon cœur eſt pur, mes mains ſont innocentes. J'ai été ſurpris, entraîné dans la foule des aſſaſſins ; mais je n'ai été l'inſtrument d'aucun meurtre. Raſſure-toi, reprit la voix ; il en eſt d'innocens qui ſe trouvent mêlés, ainſi que toi, avec ces barbares : mais je ſuis ici pour les conſoler en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Juſtice, fille aînée de l'Être ſuprême, vient éclairer ce lieu tout les ſix mille ans : tu n'as plus que cinq cents années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit : Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de

jours en jours, d'heures en heures, comme ſur ce globe que tu as habité. Déſabuſe-toi; car depuis que je te parle, cinquante années déjà ſont écoulées. A ces paroles, l'eſpérance vint ranimer mon cœur: je me mis à obſerver ces ſquélettes ambulans; la dureté de leurs cœurs ſembloit s'être communiquée à leurs oſſemens; ils ſe heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je diſtinguai le bruit effrayant & ſourd du torrent rapide des ſiecles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux ceſſa de couler. La nature fit comme une pauſe; cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de ſang tombe auſſi-tôt ſur les coupables: c'étoit tout le ſang verſé depuis l'origine du monde, qui retomboit ſur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces ſquélettes couverts de gouttes enſanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la conſolation:

elles ne tombent que ſur les homicides. Chaque goutte repréſente un aſſaſſinat. Ce ſang fait leur honte & leur ſupplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le déſeſpoir. Frémis pour eux ! l'inſtant terrible eſt arrivé.

Auſſi-tôt les nuées s'écarterent au loin ; un jour lumineux deſcendit de la voûte céleſte, & devint peu à peu ſi reſplendiſſant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit, ſe couchoit ſur la terre & ſembloit vouloir ſe cacher dans ſes abymes. Moi-même, quoiqu'ayant conſervé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus réſiſter à une frayeur reſpectueuſe : je tombai proſterné. La Juſtice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu parſemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un ſceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre ſe portoit avec triſteſſe ſur ſon front, à la penſée des crimes qu'elle étoit obligée de

punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute sa majesté : les nobles traits de son visage, quoiqu'un peu séveres, inspiroient la confiance & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides, d'avoir outragé cette majestueuse déesse ! Environnée de toute sa gloire, assise sur son trône auguste, des gémissemens s'élevoient au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronne, & toute cette vaste scene étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Tems vint déposer son horloge aux pieds de la Justice; & repassant le sable des années, elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les instans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice, une voix tremblante servoit d'interprete aux coupables, & faisoit tous ses efforts pour les

justifier. Cette foible voix se nommoit Politique, Raison d'état : tout ce qu'elle disoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ses vains discours : c'étoit l'Humanité. Au son de cette voix victorieuse, les meurtriers étoient saisis de terreur : ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoissance de la vérité faisoit leur supplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Justice, cherchoit en vain quelqu'asyle. Tous ces potentats si fameux étoient nus, tremblans comme les autres ; plusieurs milliers d'hommes en accusoient un seul, & le rendoient responsable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça si fréquemment le nom d'Alexandre pour excuse, que la Justice ordonna qu'il comparût seul. Je vis alors un squélette de taille médiocre, les vertebres du col penchées, & tout rouge de sang, sortir en tremblant de la foule où il se tenoit caché. Le murmure qui se fit entendre sur

ſon paſſage augmenta ſa confuſion. Nu, petit, dépouillé, il faiſoit pitié. Quoi, dit la Juſtice, voilà donc celui qui vous a ordonné le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conſcience ! Contemplez la baſſeſſe de votre idole : elle-même reconnoît ſon néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des eſclaves ſanguinaires, tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour ſervir les fureurs orgueilleuſes de ce deſpote ?

Pour toi, qui as ſacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits ; mais ce n'eſt point aſſez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même inſtant elle fit ſigne de ſon ſceptre, & un autre ſquélette, à peu près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait ſi rouge de ſang ; mais ſes os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups

du ſer, inſtrument de ſon ſupplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Juſtice, regarde ton émule; il ne manquoit à ce brigand que la force & la puiſſance pour t'égaler, & il ſe feroit ſervi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut auſſi grand que le tien; mais gêné par les obſtacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ſes concitoyens. Ceux qui veillent à l'obſervance de mes loix furent heureuſement aſſez forts pour conduire l'homicide ſur l'échafaud; il y avoua ſes crimes, & ſe jugea digne du ſupplice le plus honteux.

Malheureux! tu ne differes point de ce brigand; &, plus à plaindre, le châtiment n'eſt point tombé ſur ta tête. La force a ſoutenu ton bras de fer qui écraſoit les humains; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes; tu forças les mortels effrayés à te dreſſer des autels; tu perças le ſein de l'amitié; le ſcandale de tes victoires a égaré des rois qui, à ton exemple, ſont devenus injuſtes. Approche, cruel Céſar, toi qui pleuras devant

la ſtatue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une ſemblable. Tu ne fus arrêté, ni par le génie de Rome, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras ſon ſein lorſqu'elle te tendoit les bras. Tu détruiſis la ſageſſe de ſix ſiecles de gloire, pour établir ſur leurs ruines les regnes affreux du deſpotiſme. Va, ton nom commence à devenir en horreur, ainſi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskan. Les ſages proſcrivent leur génie odieux & funeſte; il n'eſt que la foule aveugle qui ſoit encore ſéduite, & qui dans ſes idées baſſes ne puiſſe confondre le criminel puiſſant qui échappe au ſupplice, & le coupable obſcur qui le ſubit juſtement.

Princes, conquérans, généraux, guerriers, quelques noms ſuperbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de ſang, frémiſſez! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaiſſant; vous avez oſé attacher une gloire au meurtre; c'eſt vous

ſans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre : mais celui qui eſt venu vous offrir une main ſanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou ſe diſpenſer d'en être le complice, a ſervi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'eſt rendu auſſi puniſſable que vous. Eh ! de quel droit un mortel oſe-t-il donner la mort ? Son exiſtence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La deſtruction eſt un attentat envers l'Être ſuprême : frémiſſez, homicides, en ma préſence ! rien ne peut vous excuſer ; le ſang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'eſt couvert que d'une goutte ſanglante, ſera tourmenté pluſieurs ſiecles par le feu dévorant du repentir. Vous ſoupirerez encore de regrets, lorſque la clémence du Dieu de miſéricorde voudra bien vous abſoudre ; car, faut-il vous le dire ? cette tache eſt ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à ſouffrir juſqu'au moment

heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom ſoit en horreur ſur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont ſuivi ton exemple ſoient mis au rang des ſcélérats, avant que tu puiſſes eſpérer quelque pardon. Puiſſe ce tems n'être pas auſſi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits ! Souffre avec patience : on commence déjà à te déteſter ; on attache à tes exploits l'idée d'injuſtice & de barbarie ; des ſages ont frappé d'opprobre tes fougueux imitateurs.

Un autre ſquélette ſortit de la foule, comme pour ſe préſenter aux pieds de la Juſtice, & la voix du côté gauche devint ſon interprete. O ſuprême Juſtice ! dit-il, je ſuis tout couvert d'un ſang qui me tourmente, &, tu le ſais, je n'ai jamais tué perſonne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué ; mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les as

excités

excités au carnage : en immortalifant leur nom, tu as immortalifé le crime des conquêtes ; tu les nommois des triomphes légitimes ; & pofant hardiment les lauriers fur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embrafés. Le maffacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des dieux ? Les chants du génie devoient-ils fervir les attentats de l'ambition ? La colere des rois mérite-t-elle d'être ennoblie ? Ah ! c'étoient des larmes que tu devois verfer fur le fort de l'humanité fouffrante ; ou plutôt, tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué, à faire valoir fes droits éternels & facrés : alors tes vers auroient été plus fublimes & plus refpectés. En aviliffant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la poftérité, l'on eût vu la gloire fanglante renverfée de fon char, dépouillée de fes rayons menfongers ; l'humanité t'eût ferré dans fes bras en pleurant de joie ; l'hommage des

mortels ſenſibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompenſe. Que ta poéſie ſoit lue, admirée, à cauſe de ſon harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens !

Je l'avouerai en gémiſſant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, ſuivre les pas de cette ombre déſolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir careſſé le monſtre qui ſigna les proſcriptions, pour avoir abuſé le monde par des vers auſſi mépriſables qu'ils ſont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniſer le diadême ſur quelque front qu'il repoſe. Tous ces lâches hiſtoriens qui ont déguiſé la vérité, cette foule de flatteurs qui conſeillerent le crime qu'ils n'oſerent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils euſſent verſé le

ſang humain : car ils peuvent être rangés dans la claſſe des plus cruels ennemis de l'homme ; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit ſur le trône.

La Juſtice fit entendre ſa voix majeſtueuſe, & dit : Paroiſſez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour aſſurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'aſyle de l'innocence, vous qui avez été auſſi ſupérieurs à vos paſſions par votre ſageſſe, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, guerriers humains, auſſi braves que ſenſibles, reſpectables ſoutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme ſanguinaire qui venoit les égorger ! Vous gémiſſez vous-mêmes ſur ce ſang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un inſtant : c'eſt un tribut que vous payez à la nature ; elle vous tient quittes dès que je vous juſtifie. Alors on vit paroître les Séſoſtris, les Epaminondas, les Scipions, les Marc-Aurele, Charlemagne &

Henri IV. Ils étoient ſans tache ; les rayons lumineux du ſoleil de la vérité reſplendiſſoient autour d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes enſanglantées qui couvroient les coupables. La Juſtice fit un ſigne, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande ; car je ſouffrois autant d'être auprès de ces homicides, que ſi j'euſſe été moi-même couvert de ſang.

Parmi ces héros, j'apperçus cet homme vertueux qui, embraſſant la cauſe du genre humain dans une affection tendre & ſublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui ſera toujours la chimere des belles ames. Il étoit conſidéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les ſiecles. Un ſentiment profond de bienveillance enflamma ſon ame grande & ſenſible. Les peines de l'homme tourmenterent ſon cœur généreux : il auroit voulu abolir dans l'univers l'eſclavage, le

despotiſme, le vice & le malheur, & ſur-tout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui ſert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le ſommeil de la vie; mais ici ils portoient une empreinte lumineuſe qui leur méritoit les regards de la Juſtice.

Ce philoſophe, aſſis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ſes mains le plan univerſel de la félicité des nations. Il conſultoit ces grands hommes, dont l'humanité ſincere & profonde étoit ſans faſte, ſans vanité, ſans foibleſſe; mais hélas! la nature leur avoit refuſé de plus longs jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chériſſoit l'ordre & l'harmonie pour le ſeul bien qu'ils font au monde. O quelle joie! quels momens heureux! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui ſur des matieres également intéreſſantes & profondes. Il avoit encore cet enthouſiaſme que les ames qui ne ſentent rien condamnent, & qui eſt cependant l'unique germe de toutes les grandes choſes.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en ſurſaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégreſſe. Pour moi, fuyant le tumulte des réjouiſſances publiques, le bruit du ſalpêtre enflammé, l'ivreſſe d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet ſolitaire j'écrivis ce ſonge.

SUICIDE.

ARRÊTE, ſuicide, arrête ; tu as le deſſein de te donner la mort. Quand elle vient d'une marche naturelle, elle eſt paiſible ; les reſſorts ſe décompoſent par gradation ; on tombe dans la nuit du tombeau comme dans un ſommeil léthargique : mais quand elle eſt violente, ſais-tu les ſouffrances qui l'accompagnent ?

Tu répondras, c'eſt l'affaire d'un inſtant. Tu te trompes : cette balle, en perçant ton crâne, doit déchirer les membranes qui enveloppent ton cerveau ; le déchirement de

ces membranes te caufera des convulfions cruelles ; tu peux fouffrir, dans ce qui paroît un inftant, des tourmens dont tu ne peux mefurer la durée. Si le tems n'eft pour nous qu'une fuite d'idées ou de fenfations, la douleur qui les accumule dans un inftant épouvantable, alonge cette durée par la foule des fenfations douloureufes ; & la rapidité de la circulation des efprits animaux, qui font en fouffrance, peuvent égaler dans une minute le cours de plufieurs heures. Tu peux fouffrir dans un tems qui te paroît court, tous les tourmens qui peuvent pefer fur une vie entiere.

Eh ! pourquoi cette précipitation ? Laiffe faire la nature. Crois que tu es malade, & que lorfque tout change autour de nous, la guérifon va venir. Attends : ton courage n'eft point fenfé. Je n'apperçois pas la néceffité de te donner la mort, lorfque la patience peut effacer tes idées noires. Le motif d'un auffi grand facrifice eft vague. Pourquoi renonces-tu à l'efpérance ? Confidere-toi comme dans

une aliénation d'efprit, parce qu'il n'y a point de ra port entre la mort qui te détruit, & l'événement qui peut te fauver.

Le chapitre de l'avenir nous eft inconnu; les fuicides ont une impatience groffiere: ils fe tuent au moment où ils pourroient devenir fort heureux. Le fuicide a donc un air de folie, de précipitation, de foif avide du repos. Il y a donc une certaine foibleffe dans un fens; car le fuicide ne fait plus combattre le malheur; il manque d'héroïfme. Il paroît n'avoir pas raifonné la vie humaine, & n'avoir pas appuyé fa conduite fur une bafe fondamentale. Sa morale à coup fûr eft petite & incertaine.

L'idée de fe donner la mort eft donc une fievre de l'ame, une maladie impatiente; il faut traiter le fuicide comme un infenfé.

Le fuicide n'a que l'anéantiffement pour efpoir: car s'il croit un Dieu, il doit refter foumis fous la verge de l'infortune; il doit adorer l'ordre établi par la Majefté divine. Il oublie qu'il n'a reçu la vie que fous la con-

dition de souffrir & d'attendre. D'ailleurs, si quelquefois l'homme innocent a cherché la mort comme un moindre mal, trop souvent les coupables en ont fait un asyle contre le jour de la clarté, de la justice, & le moment de la vengeance.

IMPRIMERIE.

C'EST le plus beau don que le ciel, en sa clémence, ait fait à l'homme. Il changera bientôt la face de l'univers; l'imprimerie verra sortir de ses cases étroites les idées grandes & généreuses auxquelles il sera impossible que l'homme résiste; il les adoptera malgré lui, & l'effet en est déjà visible. L'imprimerie est à peine née, & tout a une pente générale & bien marquée vers la perfection. Les idées sont plus saines, le despotisme s'est civilisé, & l'humanité est plus respectée: de toutes parts on cherche, on scrute, on examine, on travaille au démolissement du vieux temple de l'erreur; on tourne toute son

attention vers le bien public & général ; tout reçoit l'empreinte de l'utilité. Pour bien comprendre cette vérité, il ne faut point circonſcrire ſa vue dans les murailles de Paris : il faut enviſager l'Europe, voir les établiſſemens nombreux & utiles qui s'élevent de toutes parts, paſſer les mers, regarder l'Amérique, & méditer ſur la révolution étonnante qui s'y prépare.

C'eſt peut-être en Amérique que le genre humain va ſe refondre, qu'il doit adopter une législation neuve & ſublime, qu'il va perfectionner les ſciences & les arts, & repréſenter les anciens peuples. Aſyle de la liberté, les ames de la Grece, les ames fortes & généreuſes y croîtront ou s'y rendront ; & ce grand exemple donné à l'univers prouvera ce que peut l'homme quand il met en dépôt commun ſon courage & ſes lumieres.

Les moyens pour le bonheur univerſel ſont déjà indiqués : il ne s'agit plus que du développement, & de là à la pratique il n'y a qu'un pas. Voyez ſi telle idée conçue il y a

trente ans, ne se trouve pas réalisée aujourd'hui, & jugez de la force de la raison humaine. Quand le génie lui a prêté le tonnerre de sa voix majestueuse, quel peuple, tôt ou tard, ne l'entend point, ne se réveille point de la léthargie où il sommeilloit?

Art auguste, toi seul contrebalances aujourd'hui tous les canons des souverains! Tu es le contrepoids de cette fatale poudre qui alloit nous condamner tous à l'esclavage. Imprimerie! tu es une invention visiblement émanée du ciel.

Ce despote, environné de gardes, de forteresses, défendu par deux cents mille glaives nus, insensible aux remords de sa conscience, eh bien! il ne le sera pas à un trait de plume; ce trait le percera dans le sein des grandeurs. Il voudroit sourire, & déguiser la blessure qu'il a reçue; c'est la convulsion de la rage qui agite ses levres. Il a beau être puissant, il est puni. Oui, il l'est; & ses enfans le seroient aussi en héritant de ce nom détesté, s'ils ne lui imprimoient pas une autre renommée.

Tremblez donc, tyrans de toute espece; tremblez devant l'écrivain vertueux ! Il souleve un tribunal vengeur, qui prélude à celui de la postérité.

Le travail de plusieurs siecles & la suite des âges donneront à la lumiere ce qui est encore caché dans les ténebres. Aucune découverte utile ne périra plus.

L'imprimerie immortalisera les livres dictés par le génie de l'humanité; & tous ces travaux accumulés, & toutes ces pensées différentes, élaborées par la réflexion, formeront le code des nations. Quand la nature ne produiroit plus de ces nouveaux génies dont elle est si avare, les soins assidus des esprits ordinaires éleveroient l'édifice des connoissances physiques.

L'esprit d'un seul s'épuise, & non l'esprit humain, a dit un poëte. L'esprit humain semble vouloir marcher à pas de géant, parce que les étincelles qui partiront de tous les points du globe peuvent se réunir en un foyer, à l'aide de l'imprimerie qui rassemble

ces rayons épars. La postérité sera donc toute étonnée de notre ignorance sur des objets que le tems aura éclaircis dans tous leurs rapports. Ainsi il y a à parier qu'il vaudra mieux vivre dans mille ans que de vivre aujourd'hui. Je pense trop bien de l'homme pour croire qu'il ne se rendra pas aux vérités qui l'environnent & le pressent.

La philosophie est un phare qui répand au loin la clarté. Elle n'a pas un pouvoir actif; elle fait briller seulement sa lumiere : c'est aux vents à enfler les voiles, à pousser les vaisseaux; elle ne montre que la route. Aussi la philosophie n'a-t-elle jamais causé de troubles, de séditions, de noirs attentats; elle n'est que l'expression d'une raison sublime qui parle à l'univers & qui n'a de force qu'autant qu'elle est adoptée. Mais l'homme s'éclaire involontairement : il n'est point en son pouvoir de rejeter la vérité, lorsque, taillée & façonnée comme le diamant, elle est mise en œuvre par les mains du génie.

Il y a telle opinion qui, semblable à la

peſte noire, a fait le tour du globe, a fait brûler en Europe, a fait maſſacrer en Amérique, a enſanglanté l'Aſie, a cauſé des ravages juſqu'aux poles. La peſte noire a eu du moins ſon cours; elle n'a enlevé que les deux tiers de l'eſpece humaine : mais telle extravagance barbare a régné douze cents années & a rabaiſſé l'homme au-deſſous de l'inſtinct des brutes. Les écrivains philoſophes ſont les bienfaiteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale, plus dangereuſe que les fléaux les plus redoutés.

Quand je vois un livre avec privilege, je parie, ſans l'ouvrir, que l'ouvrage contient des menſonges politiques. Le prince peut bien dire, ce morceau de papier vaudra mille francs; mais il ne peut dire, cette erreur deviendra vérité, ou bien, cette vérité ne ſera plus qu'une erreur. Il le dira; mais il ne contraindra jamais les eſprits à le croire.

Ce qui eſt admirable dans l'imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages qui ſont l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent

point, ne ſe paient point; au contraire, c'eſt la liberté naturelle de l'eſprit généreux qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité en dépit des oppreſſeurs. Voilà ce qui rend l'homme de lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

DE L'AMOUR.

SONGE.

Le triſte mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue ſuccédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruiſſeaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'aſſied ſur les orages, tout hériſſé de glaces & de frimats, chaſſoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuſe, où toutes les paſſions fermentent, & ſemblent de leur ſouffle impur cor-

rompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai sur le soir dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer, d'où jaillissoit un feu brillant, je réchauffois mes mains engourdies, lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits; elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards. Cette scene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la noblesse, la dignité de celle qui la représentoit. Respectueux admirateur de la tendresse maternelle, je la considérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins se dessinoient avec fierté dans les contours d'une physionomie douce & touchante; ses yeux étoient pleins

pleins de feu, mais la modeſtie en tempéroit la vivacité; ſa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet enſemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me haſardai à lui demander d'où elle venoit, & ſi elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'eſt point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'eſt trop cher pour peſer dans mes bras; ils ne ſe repoſeront de l'avoir porté, que lorſqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puiſſé-je toucher à cet inſtant heureux! Mais ſi le ſort l'éloigne, l'eſpérance courageuſe ſaura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots, prononcés avec quelque véhémence, m'inſpirerent le deſir d'en apprendre davantage. Je la queſtionnai avec ce ménagement, ce reſpect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, ſans aucune autre eſpece de violence. Son cœur naïf ſe trouvant d'abord un peu embarraſſé

dans le chemin de la ſincérité, héſitoit à chaque réponſe; mais enfin, ſoit que ma façon de parler lui inſpirât quelque confiance, ſoit qu'elle trouvât un ſoulagement ſecret à me faire un aveu que je paroiſſois deſirer, elle me parla ainſi : Vous reconnoîtrez aiſément à mon accent que je ne ſuis pas de cette province; je ſuis née à * * *. Je perdis ma mere de trop bonne heure; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît ſéduiſant, & où on le devient ſoi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'embraſer mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord; nous nous entendîmes; nos cœurs n'en formerent plus qu'un; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aiſés, mais d'un caractere tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, ſpirituel, ver-

tueux; mais ſa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refuſa de me le donner pour époux; un homme riche, ſans graces & ſans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaiſie: l'occaſion parut ſi avantageuſe, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la ſoumiſſion, ne peut ſe refuſer à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me ſentois point cette force; je conſultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis: Je ne vois que la mort qui puiſſe me ſouſtraire aux ordres d'un pere qui ſemble plutôt tonner que commander. Que faire? Fuyons, me dit-il, ſi vous m'aimez; la fuite eſt néceſſaire. Et il me ſerra dans ſes bras ſans parler. D'autres pays, pourſuivit-il, nous offrent des aſyles contre la tyrannie; partons; la terre nourrit dans ſa vaſte étendue tous ſes enfans laborieux. Dieu

nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre: c'eſt à ſa providence qu'il faut nous confier. Venez; c'eſt déſormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible m'entraîne : l'amour nous prête ſes ailes, mais auſſi ſon imprudence ; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois, juſqu'au bout du monde, ſi le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux ! Je l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité: ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa miſere, ſe ſouvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te réſous-

tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans. Reſte ici en otage, & ne crains rien... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes; moi, douter de ton cœur? Jamais; ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort, non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée; mon époux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chere, & qui auroit pu les diminuer; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel! dans quelle inquiétude doit-il être plongé! En quelqu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il eſt vrai; les

gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort ; ils n'ont point ſuſpecté mon honneur, ma probité : mais la naiſſance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il eſt dur de devoir de pareils ſervices à la pitié d'autrui ! Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi la religion ne ſoutenoit mon courage ! Je pleure en baiſant mon enfant, lorſque je ſonge que le premier aliment qu'il reçoit eſt à titre de grace : je tremble que l'infortune qui ſe leve à ſa premiere aurore ne l'accompagne le reſte de ſes jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui ! Mon époux, en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point ſortir, ſur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puiſſe arriver ; j'en crois ſa parole, comme ſi c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long-tems ce ſecret douloureux ſur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me ſois haſardée de le découvrir. On détourne ſi promptement les yeux de deſſus une infortunée, on eſt ſi cruellement ingénieux à lui ſuppoſer des fautes ; la pitié de certains hom-

mes eſt ſi outrageante, ſi barbare... Je remarque qu'on commence à ſe laſſer des ſecours que l'on m'accorde ; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt. Je ne ſais que répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais perſonne n'a mon cœur.

Je gardois le ſilence, eſſuyant une larme qui naiſſoit dans mes yeux. Elle pourſuivit d'un ton plus animé.... Ah ! s'il vivoit, il ſeroit à mes côtés ; mais cet enfant, dans qui je l'embraſſe & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'eſpérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baiſa tendrement, en lui jetant ces inexprimables regards où ſe peint l'énergie de la nature. Elle paſſa modeſtement la tête de cet enfant ſous ſon mouchoir, pour laiſſer librement ſa petite bouche ſucer le lait délicieux de ſon beau ſein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors ! Ah ! j'ai vu la majeſté des rois aſſis ſur leur trône ; celle d'une mere en cette fonction auguſte eſt bien plus digne de nos reſpects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en désordre ; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri ; il la tient long-tems pressée contre son cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendresse, d'étonnement, elle lui présente son fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ses bras, il ne fut plus maître de lui-même ; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruisseloient le long de ses joues ; il signaloit les sentimens dont son cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui ressembloient presqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides & qui se confondoient, il serroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre son sein ; les larmes de cette innocente créature ébranlerent son ame entiere ; il y répondit par ses baisers. Il ne pouvoit se détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chere que sa vie ; & tous les témoins se sentirent agités, à ce spectacle touchant,

de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient : l'envie de se parler plus librement, les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme soutenoit les pas de son épouse, dont les forces sembloient épuisées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un instant son fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret; ils emportoient le plaisir délicieux que je goûtois à contempler leur tendresse mutuelle.

On me conduisit dans une chambre; j'apperçus qu'elle étoit voisine de la leur. Une porte mal condamnée, simplement recouverte d'une tapisserie, me laissoit distinctement entendre leurs voix. Un sentiment involontaire me maîtrise, & me porte à prêter une oreille attentive; le jeune homme avoit un ton de voix si animé, que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres

biens. Soutiendras-tu avec courage le ſort qui nous eſt réſervé ? Te ſens-tu la force de m'entendre ? — Parle ſans crainte, répondit-elle ; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me ſens la plus heureuſe : tu vis, tu m'aimes ; mon fils dort entre nous deux, nos regards ſe croiſent ſur ſon berceau ; c'eſt une exiſtence nouvelle qui anime mon cœur ; qu'ai-je encore à deſirer ? Si des parens cruels nous refuſent la vie, nous la demanderons à toute la terre ; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie ſe bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir enſemble.

O Dieu ! reprit le jeune homme, n'eſt-on riche que pour être injuſte ? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'eſpérois trouver un pere ; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus ſacrées, d'avoir déshonoré ſon nom, de m'être rendu digne du dernier ſup-

plice. Je ne revenois pas de mon étonnement ; je crus qu'il avoit perdu le ſens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace d'enlever ne ſeroit jamais mon épouſe ; que ton pere en avoit fait le ſerment, & que lui-même avoit promis d'interpoſer ſon autorité pour te remettre en ſes mains.

Il accompagnoit ce diſcours du geſte de l'indignation & du mépris. Quoique ſenſiblement bleſſé, je déguiſai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été, pur, innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'impoſa ſilence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ſes mains ſans aucun délai, & de me ſouſtraire moi-même par une abſence éternelle aux juſtes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit ſa raiſon & déplaçoit à ſon œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aiſément ſe réparer ſans bruit & ſans violence ; que ſi j'avois commis une faute, cette faute étoit

excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme sensible, n'ayant été ni ravisseur, ni traître, ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi, on m'arrête, on me conduit dans les prisons, où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence, malgré toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée, ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ses transports, il ose me promettre ma grace & la tienne, si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel

piege. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'eſt plus à vous, monſieur ; vous l'avez tyranniſée ; vous méditez en ce moment la perte de ſa liberté ; vous dreſſez le plan de ſon malheur. Elle m'a choiſi pour époux ; je défendrai ſon choix juſqu'à la mort ; c'eſt moi qui dois répondre de ſa liberté, de ſes jours & de ſa félicité : les droits d'un pere qui ne reſpire que la vengeance cedent aux miens. Et comment oſez-vous contredire un choix qui aſſure ſon bonheur ? Comment oſez-vous prétendre un empire ſur des inclinations auxquelles le cœur même où elles ſont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête ſi chere ; oui, je mourrai avant de manquer au ſecret que je lui dois.

On me laiſſa quelque tems tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture, parut s'intéreſſer à mon état : il m'offrit ſes ſervices, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite ; mais je ne pus jamais me réſoudre à y mettre

une adreſſe. Pour vous prouver la ſincérité de mon attachement, me dit-il, ſi vous voulez, dès ce ſoir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le ſerrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit ſuivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de ſuite ſans prendre aucun repos ; & ſi la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ſes forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je repoſe auprès de toi, que tes bras ſont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine eſt ſur mon viſage. Cependant, faut-il te le dire ? mon amour n'eſt point ſans inquiétude. J'en crois trop peut-être un preſſentiment fatal ; mais je crains qu'on ne m'ait laiſſé fuir que pour mieux ſuivre la trace de mes pas, & pour mieux s'aſſurer de l'aſyle qui te recele. Si c'étoit un ſtratagême ! Dieu ! .... J'ai vu, non loin d'ici, une chaiſe de poſte fermée ; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon dé-

part, qui ſuivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choiſiſſons un aſyle où la Providence daigne nous protéger contre nos perſécuteurs. — Mais comment partir, répondit la jeune épouſe, lorſque nous ſommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter? L'honneur, la probité nous retiennent ici en eſclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la néceſſité où nous ſommes réduits? — Oui, ſans doute; mais tu n'y voudras jamais conſentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous ſerions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon déſeſpoir ſeroit ſans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puiſſes demeurer inconnue; je reſterai ici pour répondre de la ſomme; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me reſtent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatiſſant & généreux, que nos malheurs toucheront; alors je

revolerai vers toi, & nous ne nous séparerons plus. Mais le premier de nos soins est de te soustraire à la poursuite d'un pere; il t'enseveliroit pour la vie dans une maison de douleurs & de désespoir. Mon sang se trouble à cette seule pensée... Cependant, si ton cœur ne peut se résoudre à me quitter, demeure; nous mourrons ensemble. — Non, dit-elle; je causerois ta perte, il suffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux assurer notre liberté & notre bonheur... A ces mots, le jeune homme l'embrassa; ils ne se répondirent plus que par des soupirs; & une douleur voluptueuse, qui avoit son prix, abattit sur eux le doux sommeil qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me disois à moi-même : Quel est ce mouvement sympathique, dont l'impulsion, aussi rapide que victorieuse, réunit si étroite-

ment

ment deux êtres, rend courageux le ſexe le plus timide, & fait ſoupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire eſt certain, tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguiſons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée ſous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus preſſée des beſoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une ſenſibilité auſſi vive. Je cherchois à définir cette paſſion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Eſt-elle donnée à l'homme pour ſa félicité, ou pour ſon malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illuſions d'un ſonge, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me ſens tranſporté dans les nues, au milieu d'un char attelé de colombes qui ſe becquetoient dans le vague des airs, & un objet auſſi raviſſant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme

d'une taille haute & d'une beauté indéfinissable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-dessus de la terre, qui sembloit s'embellir sous ses regards, & s'abreuver délicieusement d'un lait éblouissant que son sein répandoit avec abondance. Son sein étoit enrichi de plusieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du soleil. Elle l'agitoit avec une grace majestueuse, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, se précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil invisible aux mortels; ce fil que rien ne pouvoit rompre, passoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuses étoient l'effet de ce simple ressort; c'est par lui qu'elle développoit le cours des choses avec une harmo-

nie réguliere & conſtante, qu'elle conduiſoit tout avec une magnifique aiſance; ſa robe tachetée embraſſoit le globe de l'univers, & préſentoit une admirable variété de couleurs nuancées à l'infini. Elle ſe ſuffiſoit à elle-même, & jouiſſoit de ſes propres charmes. Dans ſes regards ſe peignoient la tendreſſe & la ſollicitude maternelle; je n'eus pas de peine à la reconnoître. O Nature, lui dis-je, eſt-ce toi que j'ai tant cherchée ? eſt-ce toi que les mortels veulent méconnoître ? eſt-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque inſtant ? Elle me jeta un ſourire plein de bonté, & dit : Tous les hommes ſont mes enfans, mais ces enfans ſont volages & rebelles. Ils oublient leur mere; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les ſoutient; car leur orgueil en ſeroit bleſſé. Je leur préſente de flatteuſes amorces pour qu'ils m'obéiſſent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorſqu'ils s'écar-

tent trop de mes aimables loix : ils murmurent ſans ceſſe contre leur mere ; elle ne les en chérit pas moins. Je veille ſur tous leurs beſoins véritables ; mais je ne me prête point à leurs beſoins factices, qui enflamment & déreglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre ; je tends ſans ceſſe au mouvement, à l'exiſtence, au développement de tous les êtres ; ces feux brillans ſont autant de germes reproductifs, ſource intariſſable de joie, de plaiſir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'eſt pas donné de faire davantage.

Elle me fit ſigne, & je jetai les yeux ſur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ſes pieds. Quel fut mon raviſſement ! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleſte microſcope, toute la terre ſous un ſeul point de vue ; je pouvois en diſtinguer chaque partie juſques dans les détails le moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il

eſt en effet, une ſeule & même famille ; tous ces petits dards enflammés qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matiere, & elle croiſſoit à vue d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes ; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel ; les atomes ſe pourſuivoient ; chaque deſir voloit vers ſon aliment ; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ſes branches, & les uniſſoit en ſilence ; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faiſoit groſſir ; les oiſeaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux ; les habitans des eaux reſſentoient ce feu ſubtil dans leur humide demeure ; & parmi les ſables brûlans, le fier lion, les crins hériſſés, l'œil étincelant, ſuivoit ſa compagne en rugiſſant de plaiſir, tandis que dans le creux des antres ſourds, la

tigresse, allaitant ses petits, ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable, toujours une & toujours divisée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres; mais l'excès de cette population seroit devenu effrayant, si la main de la destruction n'eût arrêté une partie de ce cours intarissable. La Nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfans incessamment sacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorsqu'à peine ils étoient nés: mais, fille soumise du Dieu qui l'a créée, elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient, mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des instans précieux qui te sont accordés; n'égare point ta vue sans fruit sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports: arrête-toi sur l'homme, comme sur le plus parfait, mais aussi comme sur le plus singulier de mes enfans; c'est lui

qui doit préférablement t'intéresser. Ne diroit-on pas qu'il est le terme & le centre de ce monde, tant il a su tout assujettir à ses besoins ou à ses plaisirs? Saisis quelques exemples, car il ne t'est donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vastes contrées qui nous ont été jusqu'ici inconnues, un sauvage nu, mais libre, se promenant sur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-dessus de sa tête, jouissant des biens qui s'offroient à lui sans les analyser, content du présent, & ne se forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit souple & robuste, son œil vif & perçant, son oreille prompte & sûre, & sa démarche avoit une fierté dont rien ne nous présente l'image dans nos climats dégénérés; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans son sein. Embrasé de ce feu, il erre sur le sommet d'une montagne; c'est là qu'il a prévenu l'aurore : il regarde le ciel,

contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans ſon cœur. En promenant ſa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit deſtiné ; l'éclair eſt moins prompt ; il vole, s'élance en trois bonds, pourſuit à la courſe cette beauté fugitive ; il la fatigue bientôt. Laſſe, abattue, elle tombe ſur un lit de verdure : il ſe précipite dans ſes bras, & leur foible réſiſtance annonce les ſecrets deſirs dont elle-même eſt conſumée. Ce n'eſt point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'eſt point une paſſion terrible qu'on reconnoît à ſes égaremens ou à ſes excès : c'eſt plutôt l'énergique & chaſte impulſion de la nature, qui conſomme avec ſageſſe le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure ; il a dépoſé les feux bienfaiſans de l'amour dans un cœur reconnoiſſant & ſenſible. La pudeur de cette beauté mourante ne conſiſte point dans les grimaces d'une réſiſtance auſſi ridi-

cule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit ſans crainte comme ſans remords : on la verra déſormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour ſon vainqueur & ſon maître. Ce n'eſt point le lien de l'eſclavage qui la captive, c'eſt le nœud de l'amour & celui du plaiſir : ils errent librement ſur une terre féconde, qui n'eſt point vendue au démon de la propriété. Le jeune ſauvage a plus de grace & de majeſté auprès de ſa compagne ; ſon œil eſt plus doux, ſon front plus ſerein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuſe : c'eſt aux bords d'une fontaine que ſe paſſe cette ſcene attendriſſante ; elle ſurmonte toutes les peines d'une mere pour n'en goûter que les plaiſirs. Le cœur du ſauvage eſt ému d'un ſentiment nouveau & ſupérieur à tout ce qu'il a encore reſſenti ; il reçoit dans ſes bras vigoureux ſon enfant qui annonce déjà la force & la ſanté de ſon pere ; il reconnoît ſon ſang ; & il ne lui ſera pas plus poſſible

de s'en détacher, que de renoncer au ſentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre, ſans ſavoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui ſont demeurés les plus fideles à mes loix; d'autres bien moins ſenſés ont voulu réaliſer les rêves de leur eſprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur; ils ont rejeté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais, non; l'inſtinct, leur premier guide, cet inſtinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuſe folie, à la conſervation de l'eſpece.

Je reportai la vue dans le verre myſtérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils ſe reſſembloient preſque tous; on ne diſtinguoit plus leur taille, & tous leurs mouvemens ſembloient gênés. La même main qui bâtiſſoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la penſée étoit devenue moins libre que la mode. Ils ſe croyoient ſages, & n'étoient que malheureux. Les deux ſexes,

diverſement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité ſinguliere, ſe cachoient d'abord avec grand ſoin l'effet des petites étincelles, ſe parloient pendant longtems de toute autre choſe que de ce qu'ils vouloient ſe dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du menſonge. Chacun intéreſſoit de ſon côté d'autres gens pour qu'ils conſentiſſent à l'union qu'il avoit deſſein de former. On s'aſſembloit, on conſultoit, on peſoit ſcrupuleuſement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour concluſion on envoyoit à trois cents lieues de là demander à Pierre ſi Jacques pouvoit en ſûreté de conſcience s'unir à celle qu'il aimoit: Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies ſans fin, on chantoit le matin, on danſoit le ſoir, & on laiſſoit les époux ſeuls, lorſque ſouvent le deſir étoit paſſé. Vois, me dit la Nature: au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y revien-

dront tous ; ils mettent bas les habillemens dont ils ſont embarraſſés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, briſée dans ſa direction, n'a plus la même force ; elle s'eſt éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux ; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte ; leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur ; les ames ſont auſſi foibles que les corps. A peine ſont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'eſclavage. Les bandes, les entraves ſont toutes prêtes, & on les y ſoumet avec une joie triomphante, à peu près comme dans les priſons on fête le nouveau venu qui vient partager la diſgrace commune. Que d'idées chimériques ils ſe ſont forgées ! Que leur génie a été funeſte ! Que la raiſon leur a fait ſacrifier de goûts innocens & délicieux ! Les remords importuns, les ſombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes ſuperbes. Il n'y a pas longtems qu'ils avoient la folie barbare d'écraſer

à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inſpirois, s'uniſſoient de concert ſans l'avis ni la permiſſion de perſonne. Aujourd'hui ils ſe contentent de les railler ou de les mépriſer, en les enviant ſecrétement. Ils ſe plaiſent à exercer les uns ſur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix ſur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le ſecret de faire beaucoup de mal-honnêtes gens; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdiſant mille choſes légitimes & innocentes. Puis-je regarder ſans frémir ces ſerrails nombreux, peuplés d'eunuques, ſombres perſécuteurs des plus parfaites beautés qui languiſſent dans les horreurs d'un déſeſpoir qui ne finira qu'avec leur vie! Elles attendent d'un deſpote pâle, énervé, un foible ſoulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un ſerrail d'hommes convien-

droit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il eſt d'autres ſerrails, où elles ſemblent adorer leur joug, où un ſoupir vers moi eſt une impiété, où dans de longs cantiques elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante, pour oſer parler ainſi. J'ai mon tour; je les châtie cruellement; elles ont beau crier dans leurs couches ſolitaires, arroſées de larmes : O Nature ! Nature ! Je pourſuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation ſur ces débauchés qui ne ſont ſoumis qu'à leurs ſens, qui brûlent leur imagination dans une poéſie laſcive. Malheureux ! ils ignorent que le plaiſir, pour être goûté, doit être ſimple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuiſſance; la coupe de la volupté n'eſt point faite pour leurs levres enflammées d'un poiſon mortel. Je proſcris encore ceux qui ſe font un jeu de

déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus déteſté de mes bienfaits, & ces monſtres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers : je les accuſerai un jour aux yeux du Créateur, & ils ſeront punis ; car tout ce qui eſt excès ne vient pas de moi.

Il en eſt d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils ſe méfient, ils oſent craindre de mettre au monde un être qui, ſelon eux, ne trouveroit ni aſſez de place ſur la terre, ni cette terre aſſez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites ſont mauvaiſes, puiſqu'il eſt ſi difficile de vivre chez ces hommes réunis en ſociété ! Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne connoiſſent-ils combien cette ſpéculation intéreſſée eſt outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur ! Tout leur crie : Qui es-tu ? Comment exiſtes-tu ? Eſt-ce toi qui fais mûrir les préſens de la terre ? Ce pepin

que tu enſevelis dans ſon ſein, ſais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de ſon ombrage, te nourrir de ſes fruits? Eſt-ce toi qui l'as couronné de feuilles? Eſt-ce toi qui donnes la vie? Qu'as-tu donc à tant ſpéculer? Va, marche où la Nature te conduit; c'eſt elle qui répond du reſte.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre auſſi admirable parmi ce chaos de fauſſes opinions & de triſtes extravagances, ſonge que c'eſt à ma bonté vigilante que cet ordre eſt dû. Je n'abandonne point mes enfans, quoiqu'ils dreſſent des autels à la folie; ma tendreſſe ingénieuſe redouble de ſoins. Je me déguiſe ſous le maſque qui les ſéduit, j'amuſe leur foibleſſe, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache juſqu'à mon pouvoir; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indiſſoluble, mais j'agis ſans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illuſions, les ornemens de

de l'imagination ; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes heureuses ; j'ai fondu tous les sentimens du cœur humain dans ce penchant primitif, puisqu'ils ne veulent point que leurs plaisirs soient exempts d'alliage. L'estime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & jusqu'à la fortune, sont venus augmenter le domaine de cette passion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle est devenue, il est vrai, sérieuse & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter son ascendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques désastres à l'anéantissement de l'espece. Il s'agissoit de la conserver, doublement opprimée sous les fers de la superstition & de la tyrannie. Par mon adresse, son effet invisible a su braver les regards du plus fier despote ; & cette jeune fille, timide & modeste, sous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil, que si dans une entiere liberté elle sautoit à son col, & s'abandonnoit à tous les transports de son amour.

A préſent, qu'ils gravent des loix bizarres ſur l'airain & la pierre ; que dans leur enthouſiaſme pompeux ils croient me ſubjuguer ; qu'ils entaſſent préjugés ſur préjugés : je me rirai d'eux, je me gliſſerai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil ſecret de leurs cœurs. Cet endroit eſt mon ſanctuaire, j'y régnerai quoi qu'ils faſſent ; ils ne pourront m'en chaſſer ſans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, ſans moi, que cette chaîne ſolemnelle que viennent de ſe donner ces deux amans dans un appareil impoſant, ne ſeroit pas rompue auſſi-tôt que formée, ſi le plaiſir que leur préparent mes mains, n'ourdiſſoit la trame ſecrete de leur union ? C'eſt la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere, dans ſon oſtentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué ſur le verre voloit d'objets en

objets; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre sous le déluge de leurs armes, qui paroissoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaissoient la hauteur insultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres soupiroient; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit sur un monarque : la beauté vertueuse préféroit son amant à tous les trésors; & la tyrannie des despotes confus reculoit à l'aspect de la barriere invincible où expiroit leur vaste puissance.

Mais hélas! lorsque ce feu tomboit sur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer; on méditoit les noirs complots; on aiguisoit le fer; on préparoit les poisons; on portoit l'em-

brasement de la haine & de la vengeance parmi les ténebres paisibles de la nuit ; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendres, & les monumens affreux de la jalousie épouvantoient ceux même qui les avoient dressés. O Nature ! pourquoi secoues-tu ce flambeau sacré sur ces ames féroces & viles ? Elle me fit signe, & je vis dans le verre concave les serpens, les tigres, les pantheres, les insectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs semblables dans leurs horribles embrassemens. La nature détournoit son auguste visage, & gardoit un profond silence.

Et cependant toutes les actions courageuses, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant ; il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandissoit le cercle des idées, il faisoit parcourir avec une rapidité surprenante une carriere où l'on n'auroit fait que ramper pesamment sans ce noble aiguillon. Tous le sacrifices qui tiennent à l'héroïsme lui étoient familiers ;

toutes les entreprifes élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau fpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la fociété naiffoient de ce fentiment précieux, comme d'une fource épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funefte; elle étoit douce, modérée, & elle anéantiffoit les peines de la vie, pour laiffer régner à leur place cette fatisfaction intérieure, le plus fûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaifoit fur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civilifés fes droits antiques; les rois defcendoient du trône & mettoient bas le fceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute efpece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuifoit aux embraffemens de la volupté. Les tiares, les diadêmes, les mitres, les fimarres, les cafques, les mortiers giffoient épars, & étoient fouvent foulés aux

pieds dans une impatience amoureuſe; & je me diſois : Ils viennent tout nus au monde, ils rentreront tout nus dans la terre ; ils quittent tout ornement étranger pour ſe livrer aux inſpirations ſecretes de la nature : & vous ne feriez pas tous égaux, ô mortels ! Ah ! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous ſe décorent, ne ſont que les livrées de la folie, qu'ils dépoſent ſagement lorſqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce maſque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices ; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indiſpenſable, & ils étoient contraints de conſerver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injuſtice alloit juſqu'à accuſer la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à ſupprimer les obſtacles qui nuiſoient à leur félicité.

Alors la Volupté au viſage riant, à la démarche aiſée, s'avança vers la Nature, qui

étoit ſa mere. Elle reconnut ſa fille à ſon œil chaſte, à ſon front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma préſence une coupe d'or, & lui dit : Allez parmi les hommes, qu'ils puiſent le plaiſir dans votre coupe enchantereſſe, qu'ils ſe déſalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuſe ambition ſera elle-même votre eſclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! La volupté deſcendit ſur la terre, & l'homme brava tous les maux pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un ſourire de ſes levres. Eh! qui pouvoit réſiſter aux attraits de cette aimable ſouveraine? Mais pourquoi vouloir y réſiſter? Tout étoit engourdi dans le monde, ſi par un rayon du plaiſir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repouſſoit inceſſamment la main abſorbante de la mort; c'eſt elle qui entretenoit l'immenſe création. Le farouche miſanthrope pour-

ſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit en l'adorant, cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs : Mortels, ne combattez point ſes douces amorces ; elles tiennent aux ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence. Avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la nature aime eſt néceſſairement bon : le plaiſir eſt le baume de la vie, le plaiſir éleve dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'Auteur de l'univers. Les cantiques de la raiſon ſont froids ; mais lorſque le cœur les féconde & les colore, alors ils ſont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majeſtueux de l'Eternel. Aimable & ſublime législatrice, douce Volupté ! commande, mais ne ſois pas tyrannique. Que tes loix gracieuſes n'enfantent point l'ivreſſe, mais un ſentiment réfléchi. Tu n'es pas deſcendue des cieux ſur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir ; ne viole point ta fin

glorieuſe ; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embraſſa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuſe. Je la vis dans cette paiſible & parfaite jouiſſance qui eſt ſans trouble, ſans inquiétude, ſans emportement ; le plaiſir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les ſens plus qu'il ne les ſatisfait ; il étoit auſſi durable que modéré ; ſon ivreſſe tranquille ne tranſportant point l'ame, n'empêchoit pas ſes ſublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la nature répandoit ſes largeſſes dans l'ame heureuſe qui l'avoit reſpectée.

O tendre, ô ſoigneuſe mere ! m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles ſont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ? Comment oſent-elles ſe mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté eſt flétrie ! Ciel ! que de malheureux périſſent en ſe livrant à leur ardeur ! Cette flamme impure ſort-elle des gouffres

infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoiſonnée, abhorre ſon exiſtence, la perpétue avec horreur, & tranſmet ſon déſeſpoir dans toute ſa race infortunée. Il friſſonne en embraſſant le plaiſir, & il y cede pour ſon malheur. Comment oſes-tu couronner ſon ouvrage, & donner la vie à des innocens qui un jour maudiront juſtement & leur pere & toi ? Je vois l'adoleſcent dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du plaiſir, receler à ſon inſu ce poiſon dans ſes veines; il le communique innocemment à ſa tendre amante ; ils périſſent dans la fleur de leurs beaux jours ; ils meurent dans des ſupplices ſolitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il eſt d'autres fléaux ; mais du moins la peſte s'annonce, & n'a qu'un cours paſſager ; la famine préſente quelques reſſources, & n'anéantit pas l'eſpoir ; l'incendie de la guerre s'arrête ; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci, plus épouvantable, ſemble immortel ; il s'eſt

répandu ſur toute la terre ſous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes ; il l'infecte en ſilence d'un venin horrible ; il détruit le plaiſir qui eſt plus que la vie ; il corrompt le ſeul bien conſolateur mêlé à la foule de nos maux ; il frappe l'innocence, & dans elle les générations futures. Nous ſerions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non ; le lait pur que tu diſtilles ſe tourne dans ton propre ſein en un poiſon lent, & tes mamelles ne ceſſent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la Nature, n'inſulte pas aux plaies dont je ſuis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher ſon amertume dans mon ſein, & je le ſentis en même tems déchiré en pluſieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaiſſant. J'avois caché cette peſte dans des isles preſqu'inacceſſibles ; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus conſternée, lorſque je vis

l'avide Européen porter la déſolation au ſein de l'Amérique, & dans ce même ſang innocent qu'il avoit verſé par torrens, vouloir tranſmettre ſon ſang barbare ! Il en fut puni, & l'Amérique eſt vengée. Les progrès de la contagion furent auſſi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce ſéjour, où la Juſtice ſévere & la Miſéricorde ſouriante, les bras entrelacés, ſoutiennent enſemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de ſa majeſté. Il daigna faire ſigne à l'Eſpérance, & cette avant-couriere du bonheur vint, me ſoutint dans ſes bras ; le baume de ſes paroles entra dans mes bleſſures. Fille ſenſible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entiérement en ſa clémence ; le plan du Créateur eſt vaſte, & il ne t'eſt pas permis de tout connoître ; la ſoumiſſion & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'eſt l'opération d'un inſtant ; elle ſe réduit à une minute imperceptible, en comparaiſon des ſiecles qui doivent s'écouler. Tu es

devant Dieu, ô Nature ! comme un enfant eſt devant ſa mere ; elle ſemble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête : mais s'il ſourit, s'il étend vers elle ſes foibles bras, comme vers ſon unique aſyle, alors elle court le reprendre dans ſes bras maternels ; elle le preſſe avec plus d'amour contre ſon ſein ; elle l'appelle à jamais ſon cher fils, ſon fils bien aimé, qui l'a reconnue, qui lui a ſouri tendrement & avec confiance. Encore un inſtant, te dis-je, & tu ſeras initiée dans tous les ſecrets de l'Etre ſuprême, & tu liras le plan de la création dans ſon ſein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu ſaiſiras Dieu lui-même. Le mal phyſique eſt le marteau qui frappe ſur l'éternité, pour en faire jaillir la ſource du bien moral....

Un bruit diſcordant & plaintif ſe fit entendre, & me réveilla tout-à-coup ; il partoit de la chambre voiſine, où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours.

Quelle ſcene terrible & touchante ! Un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de ſes mains ; ſon amant le retenoit d'un bras vigoureux, & ſembloit, en le ménageant, le contenir de toute ſa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit ; il paroiſſoit à-la-fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils ſuppliant & ſoumis. Toute la maiſon étoit accourue au bruit ; pluſieurs gens, qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de ſe rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres ſpectateurs, émus, attendris, prenoient ſa défenſe. Cependant aux ordres d'un exempt muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit ſur ſa fille, tout céda ; la force eut ſon effet.

On ſépara les deux amans qui ſe tenoient étroitement embraſſés. Je les vis tomber du comble du déſeſpoir dans le ſilence morne de la douleur ; ils paroiſſoient anéantis, &

comme deux victimes qu'on va traîner au ſupplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi éveillé par ce tumulte, & qui ſe débattoit dans ſon berceau. Encore agité de mon ſonge, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inſpire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le préſentant à ce pere inflexible : Monſieur, lui dis-je d'une voix ferme, voici un enfant qui a beſoin d'un pere ; c'eſt votre ſang qui fait palpiter ſon jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris ſoin de ſa foibleſſe, ou déteſter celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez-vous qu'il vous maudiſſe ? Le crime de votre fille eſt d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtriſé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu domter. Elle a mis au monde,

ſans votre aveu, peut-être ſans le ſien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous reſpecter. Des préjugés cruels vous feront-ils ſacrifier ce que vous avez de plus cher au monde ? Quant à ce jeune homme, il aime, il eſt aimé ; il vous offre une main vertueuſe ; quelles richeſſes demandez-vous donc ? Ah ! le ſourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triſte monceau d'or. Sa mere eſt votre fille ; c'eſt un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de ſon époux ? Il le mérite, puiſqu'il en a rempli les devoirs ; eſtimez ſon courage & cette ame ſenſible & fiere, qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere, encore plus frappé de l'aſpect de cet enfant que de mon diſcours, reſtoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarraſſé d'une partie de ſes langes ; & ſoit l'effet du moment ou d'un heureux haſard, il fixoit

ſon

ſon aïeul avec la même douceur qu'il fixoit ſa mere. Il lui tendoit même en ſouriant, deux petites mains innocentes. Je me haſardai à le remettre dans ſes bras. Voilà ſon aſyle, m'écriai-je ; il eſt dans le ſein de la nature, il n'en ſortira pas ; ce ſein ne ſe fermera point à ſes pleurs. Pourroit-il le rebuter ?... Son viſage commençoit déjà à trahir l'émotion de ſon cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiſer. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de ſa bouche, & de le baiſer. La mere déſolée, attentive à tous ſes mouvemens, ſaiſit cet inſtant ; elle ſe jeta à ſes pieds ; & d'une main ſoutenant ſon enfant, le preſſant contre le viſage d'un pere, elle prit ſa main de l'autre, & l'arroſa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre ; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere déjà ébranlé, à la pitié, à la commiſération. Il ne tarda pas à porter une main à ſes yeux pour en

essuyer une larme ; & gardant un silence qui présageoit quelque grand événement : Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à sa fille ; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel ; c'est lui qui conduit tout. Qu'il soit béni à jamais ! Leve-toi ! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes... Cet enfant... Ah !... laisse-moi, tu m'attendris trop... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit ; & baisant cet enfant avec un nouveau transport, il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer, prendre sa main & la baiser d'un air respectueux ; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ses genoux, comme si j'eusse été son propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point ; il pleura long-tems, il pleura abondamment, se cachant le visage, retournant par intervalles au berceau de l'enfant, qu'il considéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de cette scene,

interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvemens de la ſurpriſe, de la tendreſſe & de la joie.

L'amour & la reconnoiſſance ne ſe manifeſterent jamais par des expreſſions plus vives & plus touchantes; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la nature victorieuſe étoit paiſible & attendriſſant. Ce pere ſi dur, ſi inflexible, paroiſſoit honteux des excès où il s'étoit livré; ſa confuſion entre un fils, une fille & un petit-fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainſi que le geſte innocent d'un enfant déſarma la colere d'un homme irrité, que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O nature! ô nature! diſois-je tout bas, voilà de tes coups; tu as tiré le fil ſecret qui unit le cœur de tous tes enfans, & tes enfans t'ont obéi! Il faut revenir à toi pour être ſenſible, pour être humain, pour être heureux. Le pere ne pouvoit raſſaſier ſa vue de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute

ſa fureur ; il revenoit vingt fois le careſſer ; le cœur d'une mere jouiſſoit de ce ſpectacle, & n'en perdoit pas une circonſtance. Il ſe promettoit déjà le plaiſir de le préſenter à toute ſa famille. La mere eſſuyoit ſes larmes, mais celles-ci étoient d'alégreſſe. Le jeune homme vint m'embraſſer en ſilence ; & moi ſatisfait de la victoire de la nature, je partis, emportant le plaiſir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens. (1)

(1) Un comédien nommé Armand, dans une piece intitulée, *le Cri de la nature*, s'eſt approprié le plan, les caracteres & les expreſſions de l'auteur.

DIALOGUE

Entre un Philosophe & son Jardinier. (1)

PARADOXILE.

QU'Y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin ?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles, monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptisera ce soir ; & de cette affaire-là, je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin?

MATHURIN.

Eh pardi ! qui ne le seroit pas à ma place ? Si j'avois le tems, je danserois tout seul.

(1) On a voulu exposer les différens systêmes sur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

PARADOXILE.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorſque ton enfant vient d'entrer dans une ſcene de miſere & de peines?

MATHURIN.

Oh! qu'il ne ſoit pas plus malheureux que ſon pere, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à ſon tour il aura du plaiſir. L'un peut-il aller ſans l'autre?... S'il n'eſt pas pareſſeux, s'il travaille, il ne ſera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

PARADOXILE.

Quoi! tu es heureux?

MATHURIN.

Et pourquoi pas? Sans doute, je ſuis heureux.

PARADOXILE.

Bon! tu t'imagines l'être.

MATHURIN.

Mais quelle raiſon! Je ſens bien ce que je ſens, peut-être. Allez-vous préſentement vouloir me faire accroire que je ſuis mal-

heureux ? Allez, je ſuis bien content, ſurtout les jours que notre femme accouche ; car je ſuis débarraſſé d'un poids... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement ; & voilà pourquoi je me ſuis marié, parce que c'eſt un grand plaiſir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous careſſe, & un plus grand encore d'embraſſer l'enfant qu'elle tient ſur ſes genoux & qu'elle nourrit de ſon lait.

PARADOXILE.

Eh ! ſais-tu comment ton enfant eſt venu au monde ?

MATHURIN.

Eh pardi ! il eſt venu comme les autres ; les fils des rois ne viennent pas autrement : c'eſt tout un.... Et c'eſt là, palſembleu ! quand j'y ſonge, une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'eſt pas cela que je veux te dire...

Comment penses-tu que tu aies pu procréer un être semblable à toi ?

MATHURIN.

Voilà une singuliere question ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné sa bénédiction. Ce ne sont pas ceux qui font les plus beaux raisonnemens, voyez-vous, qui font les plus beaux enfans.

PARADOXILE.

Mais, quelle idée as-tu du mystere de la génération ?

MATHURIN.

Puisque vous dites que c'est un mystere, je n'en puis rien savoir. Dieu veut nous cacher ses secrets, puisqu'il les exécute sous nos yeux sans que nous y voyions goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin, que sais-tu, qu'imagines-tu là-dessus ?

MATHURIN.

Je ne sais rien, je n'imagine rien : je sais

ſeulement quand il faut planter un arbre, mais je ne ſais comment il vient. Il en eſt de même des enfans, je crois : après s'être aimé une belle nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la ſage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfans ? Ça nous paſſe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reſte ?

PARADOXILE.

Comment, que nous importe ? Tu ne ſais donc pas que cette ſcience bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'eſpece humaine, & qu'au lieu de tant de ſots, il n'y auroit plus ſur la terre que des gens d'eſprit & des philoſophes ?

MATHURIN.

Mais ſi tout le monde avoit de l'eſprit & de la philoſophie, il n'y auroit plus de ſots : & alors qui eſt-ce qui admireroit les gens d'eſprit & les philoſophes ? Vraiment, vraiment, ils ſeroient bien attrapés. Mais ce ſont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous,

comme vous, mon cher maître; car, tenez, vous êtes un bon humain: &, permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va, si je ne suis pas meilleur, c'est que je ne suis pas encore assez éclairé. Mais je voudrois que tu me disses franchement les idées que tu as sur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'est à vous, qui êtes un docteur, de me dire tout cela. Cependant il seroit mieux, entre nous, de faire un enfant que de vous creuser la cervelle pour savoir comment il vient... Mais, puisque vous avez tant de science, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bécher en attendant, pour ne pas perdre de tems... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?

PARADOXILE.

Mais, à peu près.

MATHURIN.

Comment, diable ! Que dites-vous là ?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement, & à l'aide du ſcalpel, j'ai pourſuivi dans les ramifications des veines....

MATHURIN.

Quoi ! vous avez fait ces cruelles expériences-là ? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir ſavant ? Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un maſſacre qui ne vous a conduit à rien du tout... Palſembleu ! j'en ſuis bieu aiſe ; car ce n'eſt pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

PARADOXILE.

Ton bon-ſens me charme. C'eſt à regret que j'ai fait ce maſſacre philoſophique ; mais le deſir de connoître la nature...

MATHURIN.

Eh ! reſtez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à perſonne. Parbleu, ſi on

vous laiſſoit faire, dans la curioſité qui vous pique, vous iriez peut-être juſqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchiſe.... le tout pour mieux voir.

PARADOXILE.

Oh! dis toujours tout ce que tu penſes. J'aime que l'expreſſion ſoit libre comme la penſée. Je préfere ta converſation à celle de beaucoup de ſavans.

MATHURIN.

Eh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant; mais quand le démon du ſavoir vous poſſede, vous êtes plus cruel à vous ſeul que tous les chaſſeurs enſemble... On a raiſon de dire autour du village que vous êtes un peu timbré... Vous riez... Je n'en ai rien dit à perſonne; mais je ſais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui groſſiſſent... Fi! les opérations de la magie noire ſont moins diaboliques. Tous les ſecrets du monde ne ſont rien auprès

de ces recherches honteuſes : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas ſongé à rougir : j'ai vu tout cela philoſophiquement, en ſcrutateur de la nature ; & tout ce qui exiſte eſt fait pour être vu & conſidéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons, allons, ce n'eſt pas comme cela que l'on devient ſavant... Allez chercher où... Mais vous ſerez puni de votre curioſité ; vous ne ſaurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal auſſi ſingulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une ſtatue eſt celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoiſſions bien le moule de l'eſpece humaine, nous pourrions le façonner ; & l'art, qui par-tout ailleurs ſert merveilleuſement la

nature, pourroit la ſeconder dans cette circonſtance. Si tu ſavois tout ce qu'on a imaginé là-deſſus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, ſans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je ſerai alors auſſi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une diſtinction ſubtile, monſieur Mathurin ; vous voulez tout ſavoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raiſonnemens, c'eſt votre métier ; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raiſonnemens.

PARADOXILE.

La choſe eſt juſte... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en eſt peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais exiſté.

MATHURIN.

Oh ! oh ! c'eſt drôle ça . . . Le monde l'a donc échappé belle ? Et comment cela ?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de pouſſiere, qui, faits pour ſe développer, périſſent & ne parviendront jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureuſement ou malheureuſement, je ne ſais lequel, s'eſt développé.

MATHURIN.

Je n'en ſuis pas fâché....

PARADOXILE.

Tu as grandi, tu as pris des ſens, tandis que des millions d'autres ſont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favoriſé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi ! le monde a grandi comme moi ? Quoi ! vous croyez cela ?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN, *riant.*

Oh, que la philoſophie eſt drôle!... Et la poule qui a fait le monde?

PARADOXILE.

Le ſoleil, la lune, la terre, la mer, les générations préſentes & futures, tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choſes.

MATHURIN, *riant plus fort.*

A la poule, à la poule?

PARADOXILE.

Oui; toi, par exemple, tu étois dans ton pere; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere; & ton grand pere & ton pere & toi étoient dans ton biſaïeul; & ton biſaïeul & tes biſaïeux & tes triſaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorſqu'il ſe promenoit dans le jardin.

MATHURIN.

Je me promenois donc avec lui? Pardi! je

je n'ai pas manqué la vocation de mon pere... je ſuis toujours au jardin.

PARADOXILE.

Juſtement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine ?

MATHURIN.

O ciel, j'étois ſi petit alors !

PARADOXILE.

Eh miſérable ! crois-tu être plus grand aujourd'hui ? Que fait ſur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces ? A peine paroîtras-tu, que tu ſeras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pouſſe vers le tombeau. Point de repos dans la nature ; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort : c'eſt un cours irréſiſtible qui t'entraîne ; tù ſouffres par état, & tu mourras par néceſſité.

MATHURIN.

La belle conſolation ! Eſt-ce là ce que vous appellez de la philoſophie ? Elle n'a pas un habit couleur de roſe au moins.

PARADOXILE.

Veux-tu qu'on te trompe ?

MATHURIN.

Non.

PARADOXILE.

Eh bien, entends donc la vérité.

MATHURIN.

Voyons donc une fois quelle eſt ſa phyſionomie.

PARADOXILE.

Tu es ſemblable aux fleurs que tu cultives.

MATHURIN.

Moi ?

PARADOXILE.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles naiſſent, croiſſent, dépériſſent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

MATHURIN.

Quoi ! je ſerois une plante qui marche ?

PARADOXILE.

Sans doute. Ton eſtomac, que tu remplis de gros alimens, repréſente les racines qui, en terre, pompent le ſuc qui les fait croître & vivre. Les fleurs reſpirent & tranſpirent comme toi, ſe nourriſſent & ſe dégagent

du ſuperflu comme toi : elles s'uniſſent ſous tes yeux ; elles ſont l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs ſont l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'une autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui, ignorant, qui as des yeux ſans voir.

MATHURIN.

En quoi donc, mon maître ?

PARADOXILE.

Poſe ta beche, approche, & apprends à reſpecter la philoſophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien ; je dois reſpecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois le ſommet de l'étamine, ou plutôt ce fleuron mâle qui ſe penche amoureuſement vers ce fleuron femelle & cherche à darder ſa pouſſiere. Par-tout tu verras l'empreſſement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre ſexe : ſi tu veux être témoin de

ce jeu, pile ſubitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé, & tu en verras jaillir une fumée poudreuſe qui couvrira le piſtil. Les palmiers s'inclinent & s'embraſſent, malgré les obſtacles ; ils ſe ſerrent & ſe compriment fortement : ainſi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un ſyſtême uniforme dans la génération ; & les minéraux qui ſont ſi durs, ou plutôt qui te paroiſſent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout eſt vivant, animé, dans cette matiere que tu crois oiſive. Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma beche eſt venue au monde tout comme moi ?

PARADOXILE.

Oui ; & le fer dans la mine s'eſt développé par les mêmes loix qui ont développé ton

corps. Le feu, l'eau & la terre font nés eux-mêmes de germe particulier. Ils font doués comme toi de la faculté de fe reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de foleils, de terres habitables, fyftême que je t'ai expliqué la derniere fois....

MATHURIN.

Oh! je m'en fouviens, je m'en fouviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus groffes que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la groffeur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh! dites du moins une feve, mon maître.

PARADOXILE.

Non... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon télefcope, eft un paquet de petits mondes qui ne font fortis de leur coque que depuis foixante ou quatre-vingt fiecles :

les aſtres enfantent les aſtres, & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche, comme le petit inſecte qui eſt le jouet des vents. Les vents promenent les ſemences univerſelles des êtres. . .

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'eſt-ce que cela fait? Ne m'interromps point... Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un ſatellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple, qu'on nomme les Egyptiens, avoit le certificat de ſa naiſſance, qui depuis s'eſt perdu. Mais comme la terre n'eſt pas encore décrépite, elle pourra fort bien procréer une ſeconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chérement. Nous rendra-t-on alors notre argent, monſieur?

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent, quelque choſe qui arrive, mon ami.

MATHURIN.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres sont des enfans. . . .

PARADOXILE.

Quoi ! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent ? Quoi ! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entiere, comme dans l'espace borné de ton jardin ; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades ? Songe donc que la race entiere des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

MATHURIN.

Moi tout seul ?

PARADOXILE.

Oui : je veux dire avec ta grosse femme.

MATHURIN.

A la bonne heure. Laissez-moi la, de grace.

PARADOXILE.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire ; & l'univers eſt un grand être vivant, aſſervi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'eſt que plus ou moins de matiere ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'eſt qu'une illuſion de tes yeux. Dès que tu exiſtes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de meſure pour te calculer, tu es à-la-fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte ſi je comprends un ſeul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours... Tantôt un tourbillon eſt malade, ſe diſſout, & pourrit comme la pêche que tu ramaſſes ; tantôt il eſt dans la force de la jeuneſſe. Sa durée eſt de quelques millions d'années, & la tienne eſt de quatre-vingt ou cent ans : voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainſi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé auſſi par un œuf ?

PARADOXILE.

Oui ; voilà ton origine. Elle eſt commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur ?... Il a toujours fallu commencer, qu'on ſoit ſoleil ou moucheron.

MATHURIN, *ſe recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une coquille ? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confreres, qui ſe promenoit avec vous. Mais je ne ſuis point de ſon avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'empriſonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec ; je préfere l'avis de ceux qui caſſent tous ces œufs-là, & qui me laiſſent avec ma face large & ſans pointe.

PARADOXILE.

Pas mal raiſonné... Je ſavois bien que nous ferions quelque choſe de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques ?

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, s'il vous plaît ?

PARADOXILE.

Ce ſont de petits points matériels & ſimilaires qui compoſent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui ſe raſſemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité ! Qu'eſt-ce à dire ? ... Je n'entends point... Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école ; & depuis encore, ça nous eſt arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu ſais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent enſuite. Ainſi, l'œil alerte & le nez vigilant chaſſent tous les yeux lents & tous les nez pareſſeux. Ils s'arrangent merveilleuſement dans leur moule, quand ils ne ſe trouvent pas doubles & d'égale force ; car alors il y a un grand combat, & il réſulte

un monſtre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, auſſi polies que des perſonnes civiliſées, qui ne vont pas s'aſſeoir dans un fauteuil déjà rempli, ſe rangent de côté, ou ſe retirent s'il n'y a point de place ; elles s'inſtallent ſous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorſqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles ſe moulent ſur cet individu.

MATHURIN.

Mais ſi tous ces petits êtres ſont vivans, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un ſeul & même animal? S'ils ſont vivans, qu'ils gambadent tout ſeuls : s'ils ſont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque choſe les uniſſe. Il faut du ciment dans les pierres qui compoſent un bâtiment. Or, quel eſt le ciment de vos molécules organiques?... J'avoue que je n'y comprends rien.

PARADOXILE.

Puiſque tu ne crois pas au produit de plu-

ſieurs petits êtres diſtincts & ſimilaires, faits pour compoſer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matiere aient du ſentiment & de l'intelligence ? Cela ne coûte rien à ſuppoſer ; & en raiſon de leur maſſe & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

MATHURIN.

C'eſt ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu la progreſſion ſucceſſive par exaltation de la ſemence ?

MATHURIN.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu mieux les cerveaux humains, qui forment graduellement le reſte de la machine ?

MATHURIN.

Je m'embarraſſe peu de tout ce qu'on dit là-deſſus.

PARADOXILE.

Voyons, encore un autre pour te ſatisfaire... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier ſe trouve raccourci originairement juſqu'à une petiteſſe incompréhenſible ; & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve, il tende à ſe dilater, & ſe dilate en effet avec le plus grand reſſort, lorſque la force comprimante ceſſe d'agir ?

MATHURIN.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci ; mais cela n'eſt pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien, contente-toi des animalcules ſpermatiques, qui ſont par-tout dans l'athmoſphere, que nous avalons ſur-tout quand nous avons appétit, & qui ſont enſuite ſi favorables au phyſique de l'amour. Tu ſais bien diſtinguer le céleri d'une autre plante ?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire.... Mais je vous ferai une ſalade ce ſoir, plutôt pour vous rafraîchir le

ſang ; car, avec votre permiſſion, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment, lorſque je raiſonne avec toi ?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit eſt ſans doute pour en rire en mon particulier.... Tenez, ſi je ſavois écrire comme je ſais lire, je ferois une douzaine de ſyſtêmes ſemblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi ?

MATHURIN.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en eſt de même de la nature ; elle ne dit mot à perſonne, & meſſieurs les ſavans veulent la faire parler... Allez, le ſecret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, ſeroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la ſortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curioſité : je détruis le

plus que je peux les chenilles, parce que ce ſont là nos vraies ennemies. Si on les laiſſoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui ſe moquent d'eux le matin en s'enfuyant? Eſt-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette? car vous m'avez mis toutes ces belles choſes en tête; & nous voyons à préſent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

PARADOXILE.

Tu vois donc qu'il y a du plaiſir à contempler l'univers en grand: tu reſpires plus à ton aiſe quand tu regardes le ciel: tu dis, là-haut ſont des jardiniers tout comme moi, qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu! je voudrois bien me trouver dans une planete où, dans l'été, il plût ſeulement

une demi-heure par jour.... Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine !... Ça feroit bien morbleu, & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne ferions pas obligés d'aller puiser inceſſamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête, & nous empêche de rêver à tous vos beaux ſyſtêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez là une furieuſe queſtion, monſieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal phyſique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt que cela, je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là, entendez-vous : c'eſt bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta mépriſe me fait rire, quoiqu'elle ne ſoit pas déjà ſi grande... Ah ça, mon cher Mathurin, je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout eſt lié dans l'origine des choſes ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ? . . . Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter ſi haut ? .. Tenèz, quand j'embraſſe ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois ſavoir qu'une choſe, & puis une autre encore : pourquoi le ſeigneur du village me mépriſe quand il paſſe, & pourquoi il eſt des mois entiers ſans pleuvoir. . . Si je pouvois deviner cela, je croirois tenir toute la ſcience.

PARADOXILE.

Mon ami, ce ſeigneur, avec ſon orgueil, a le front triſte, n'eſt-il pas vrai ?

MATHURIN.

Oui, vraiment ; il ne rit jamais.

PARADOXILE.

Il n'eſt pas content de lui-même, & c'eſt pourquoi il ſe gonfle de vanité. . . Songe que tu vaux mieux que lui, & par l'utilité que tu es au monde, & ſur-tout par ton cœur.

MATHURIN.

Allons, tenez, je vous aime quand vous

parlez comme cela. Oui, je me ſens meilleur que lui ; car ſi j'avois ſes richeſſes, je crois que je ferois du bien : & lui, il fait de la peine à tous ſes voiſins, tant avec ſa chaſſe qui fourrage nos terres, qu'avec ſes valets qui viennent corrompre nos filles. Ce germe-là auroit bien dû reſter dans le néant, & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

PARADOXILE.

Tu ſauras une autre fois pourquoi cette engeance eſt venue au monde.

MATHURIN.

N'importe pourquoi : c'eſt le moyen de la détruire que je voudrois trouver.

PARADOXILE.

A la prochaine converſation je t'expliquerai tout.... Pour le préſent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

MATHURIN.

Et moi, je vais cueillir une ſalade......

Mais à propos, notre maître, dois-je avoir peur de cette comete ? On dit que la queue de ces dames-là envoie des inondations... Faites qu'elle nous montre un peu le visage.

PARADOXILE.

Mon ami, il n'y a point d'apparence qu'elle puisse nous faire le moindre mal : mais si elle approchoit un peu de la terre, console-toi d'avance, ce seroit l'affaire d'un instant. Un tremblement universel d'une minute, tout seroit dit... Tu mourrois avec tous les empereurs, tous les potentats & tous les philosophes de ce monde.

MATHURIN.

Pardi, voilà une belle consolation ! N'est-ce pas toujours mourir ? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur... Rassurez-moi, je vous prie, monsieur, contre la comete ; car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

PARADOXILE.

Tranquillise-toi : le grand chemin où voya-

gent ces planetes, eſt aſſez large pour qu'elles ne ſe coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux : car s'il leur prenoit fantaiſie en route de faire l'amour, comme vous nous le diſiez tantôt, & qu'elles s'approchaſſent dans un petit jeu ſemblable à celui de mes fleurs, où en ſerions-nous ?

PARADOXILE.

Va ; ces grands aſtres majeſtueux, dans leur vaſte & ſuperbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendreſſe à des diſtances immenſes, pour ne pas dire incommenſurables.

MATHURIN.

A la bonne heure. Je ſais fort bon gré à leurs majeſtés ; mais je ne voudrois pas être planete, parce que quand notre femme ſera relevée, nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des ſoleils.

PARADOXILE.

Vas, ta tête peſante vaut mieux à elle ſeule

que tous les ſoleils & les aſtres du monde, qui ne penſent point.

MATHURIN.

Ah ça, monſieur, vous l'étourdiſſez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le ſouper va venir, & vous n'aurez pas de deſſert ſi je ne vous quitte... Adieu.

PARADOXILE.

Songe ſur-tout à mes fraiſes.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y penſe plus qu'à tous vos mondes.

DE LA FORTUNE

ET DE LA GLOIRE. SONGE.

LE ſceptre de Morphée avoit touché mes paupieres : les noirs ſoucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, juſques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple

de fantômes vient frapper mon imagination; mais bientôt elle démêle un fyftême régulier dans cette fcene tumultueufe, & tel eft le tableau fidele que ma mémoire en a confervé..... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immenfe; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître... la voilà... non....oui....c'eft elle.... non. On alloit, on venoit, on fe coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magiftrats & gens de guerre, artifans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confufion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau fur les yeux; elle avoit un pied fur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable; deffous on lifoit cette infcription: *A la fouveraine de l'univers*. Auffi-tôt toutes les bienféances furent anéanties; on fe heurtoit fans ménagement, & moi-même entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à fon énorme impulfion. On crioit à mes oreilles: A moi, à moi, à votre plus fidele

ſerviteur, à votre eſclave ; ô déeſſe, regardez-moi ! je rampe, je flatte, je ſers depuis dix ans... Et tous les viſages m'offroient alors quelque choſe d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds ſans miſéricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts ; il ſuffiſoit d'en ramaſſer une pour être riche ; elle ſe multiplioit dans la main de celui qui la poſſédoit : mais perſonne ne ſe contentoit d'une ſeule. Les uns ſe plaignoient des rigueurs de la déeſſe, les autres ſembloient puiſer une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait ; mais elle, ſans s'embarraſſer ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, diſtribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empreſſée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramaſſer un tréſor, il ne ramaſſe que le goût des chimeres & de la prodigalité ; celui-là, en ſe bâtiſſant un palais, ſe prépare le poiſon que lui deſtine ſon avide héritier. Dans le flux & reflux

continuel qui me preſſoit, je n'avois rien de plu· précieux à deſirer que de ſauver ma fragile exiſtence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'eſprit n'attiroient l'attention de l'aveugle déeſſe. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, raviſſoit ſes préſens. Chacun élevoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ſes demandes; c'étoient autant de placets. J'en lus pluſieurs; le premier portoit : O déeſſe! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive? Je dépenſe cela en porcelaines & en magots; ô vous, qui faites les heureux du ſiecle, permettez ſeulement que j'affame une province, & mes affaires iront bien! Un autre diſoit : O déeſſe! un homme de ma naiſſance & de mon rang devroit-il ſe trouver dans cette bagarre? Ne feroit-ce point à vous à venir au-devant de moi? Et à quoi ſervent les loix, ſi ce n'eſt à m'aſſurer en paix l'oiſive opulence qu'il eſt de ma grandeur

de prodiguer à ceux qui ſauront flatter mes caprices ? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainſi : O déeſſe, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari ; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant ! Celui d'un poëte : Vous qui tenez le dieu Plutus aſſis ſur vos genoux, & qui le careſſez familiérement, je ne demande point que vous lui diſiez quelque choſe en ma faveur ; faites ſeulement marcher la perſuaſion, votre compagne fidelle, & ce petit amour ailé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les hiſtrions & les Laïs, dont l'inſolente ignorance n'a plus de bornes ; que ma piece ſoit jouée & applaudie, afin que ſeulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune ! vous préſidez plus que toute autre déeſſe aux repréſentations nouvelles ; faites luire ſur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je ſuis arrivé, ô déeſſe ! des rives de la Garonne, dans la ville du monde

la plus floriſſante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes ſortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatans, &, ce qui eſt plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou eſtimer. J'ai eu toute l'effronterie poſſible; j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai inceſſamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adreſſe imaginable; hélas! je n'ai point réuſſi. O déeſſe! n'eſt-il plus de ſots, n'eſt-il plus de dupes dans cette ville immenſe? & s'il y a quelques gens ſenſés qui devinent les fripons au premier coup-d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés? Je ſerai donc le premier de ma race & de mon pays, à qui l'impudence n'aura ſervi de rien?

Un autre encore: Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô ſourde déeſſe! Je le mépriſe: mais je ne manque pas une ſeule audience où je le loue en face; je me charge des commiſſions les plus affligeantes & les plus onéreuſes; je lui dédie

mes livres; je mange à ſa table tant qu'il y a un couvert de reſte; je me fais auſſi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc? Je n'ai ni femme, ni fille, ni ſœur, ni niece, ni couſine : ô déeſſe ! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendriſſe.

Le dernier diſoit : Je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent; & je ne trouve perſonne pour m'en débarraſſer. Ma foi, ſi cela continue, je ſerai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que ſoulevoient tant de mains ſuppliantes, étoient tous auſſi fous, auſſi bas, auſſi extravagans; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, ſurchargé de dorure, dit en ſe retirant de la foule : Meſſieurs les mal-adroits, écoutez; j'ai fait mes affaires, ſuivez-moi; ſoyez mes humbles complaiſans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuſe; quiconque voudra

venir manger ſera bien venu, ſoit qu'il m'amuſe, ſoit même qu'il ne m'amuſe pas; entendez-vous ? Auſſi-tôt le perſonnage fut entouré; curieux, je ſuivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le diſputoit à la magnificence; le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit ſur la toile ce qu'il y a de plus majeſtueux & de plus tendre; de l'autre, le groteſque étaloit ſes bambochades & ſes autres inventions modernes. Le nombre des eſclaves égaloit les caprices du maître: pour lui, enivré de ſon opulence, il ſe regardoit comme un des premiers citoyens; il rappelloit ſouvent l'obſcurité de ſon origine; mais, qui le croiroit ! par un ſentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait ! diſoit-il; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les ſots demeurent l'œil étonné, la bouche béante; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'eſt un hommage qu'on

rend à ſon adreſſe. Un flatteur paraſite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maiſon, la délicateſſe de votre table ; tout le monde applaudit aux talens ſupérieurs qui vous diſtinguent du reſte des mortels ; & c'eſt à vous de jouir de cette fortune qui, en ſoulevant le coin de ſon bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a récompenſé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & ſe piquoit, non-ſeulement d'aimer paſſionnément les beaux-arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, ſi je m'y étois appliqué, diſoit-il d'un ton preſque convaincant ; mais j'ai choiſi le parti ſolide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere ; quand on a ſu prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuſes pour s'enrichir, on n'eſt pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnaſſe. D'une voix unanime, chacun lui

proteſtoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, muſicien, peintre, graveur, architecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, auſſi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je ſortis, & guidé une ſeconde fois par une invincible curioſité, je rentrai dans le temple; mais je m'arrêtai ſous le portique, ne voulant obſerver que de loin le tumulte effroyable que faiſoient les intéreſſés. J'apperçus un homme d'un extérieur ſimple, d'un port noble & ouvert; il ne ſongeoit pas à ſe mêler parmi la foule : au contraire, appuyé ſur une colonne, il regardoit d'un œil triſte ces combats odieux; il diſoit en ſoupirant, & par intervalles : Quelle race mépriſable ! quelle multitude dévouée au plus vil eſclavage ! Ces malheureux ne connoiſſent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empreſſement, ces paſſions furieuſes; elles n'ont jamais été ſi vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit juſqu'aux miniſtres des autels abandonner leurs demeures tran-

quilles, & les philosophes les hautes spéculations de leur cabinet ; on n'a que du mépris pour la sagesse ; on préfere les richesses au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni assiette, ni vigueur ; la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune, le front orné de sa tiare, qui se promenoit alors, entendit ces mots. Il étoit superbement vêtu, ses doigts étoient chargés de bagues, ses habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à son extérieur : C''est bien dommage, monsieur le frondeur, mais cela est ainsi ; les hommes sont ridicules, extravagans, foibles, malheureux ; ils sont nés tels. Considérez l'homme en détail ; son entendement est obscurci par mille erreurs ; il commence à se tromper dès qu'il commence à penser ; pourquoi ? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choses renversé. Le gage de tous les biens s'est trouvé fixé dans un métal

jaune ; il le poursuit avidement comme l'échange de tous les plaisirs ; l'homme veut être absolument heureux ; il ne sait point, selon vous, en quoi consiste le bonheur : d'accord ; il l'a bonnement placé à embellir sa retraite, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les sensations que lui apporte en foule la nature obéissante au pouvoir de l'or. Il est déraisonnable de penser ainsi, je l'avoue ; il a tort d'être sensible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi ! reprit l'autre, peu de chose lui suffira ; ses besoins seront bornés ; il n'aura qu'un estomac & qu'un instant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité ; il obéira à toutes les sensations capricieuses que lui dicteront les saillies d'une imagination enflammée ; il sacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre ? Non, une injustice si criante & si cruelle ne peut être autorisée que par ceux qui en sont les complices. Si mon

mon bras ne peut abattre ces coloſſes d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Miſérable Fortune, ſois maudite à jamais ! — Elle eſt au-deſſus du murmure des hommes, répondit paiſiblement le pontife ; il faut que le reſſort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent ſa force, ſa durée & ſon éclat. Il faut que la ſociété, qui n'eſt qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette ſecouſſe vive qui ſe communique à ſes membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous ſemble monſtrueuſe, eſt le principe actif des êtres ; ce ſont les plus viles paſſions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaiſons infinies d'êtres qui exiſtent, il en doit exiſter de toutes les ſortes. L'animal hideux, bourſoufflé d'un venin livide, occupe ſa place, & dans la fange ne ſauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes

rampent dans l'obſcure miſere, pour nourrir le luxe ſcandaleux des favoris de votre indigne déeſſe. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouiſſent pas même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence, ces hommes cruels ne ſe réconcilieront jamais avec l'auguſte morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les tems les condamnera, & vengera les torts faits à la foibleſſe par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, ſi l'or & l'argent ſont en effet la ſource du bonheur, pourquoi ne ſont-ils pas la récompenſe du bon eſprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obſcurité ſont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? — Eh ! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils, doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des choſes, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'expoſent à des périls ſans nombre, pour enrichir la patrie des tréſors d'un nouveau monde ? Ne jouiſſez-

vous pas vous-même d'une portion de ces biens, n'en jouissez-vous pas autant qu'eux ? Ils ont des monceaux d'or ; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont essuyées ? Sans un aveuglement surnaturel, auroient-ils fait un pas, se seroient-ils fatigués dans l'espoir incertain de se reposer ? Un Criton se charge de l'approvisionnement de nos magasins en tems de guerre ; il se dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaisir d'élever un palais. L'autre se rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépositaire, au risque de voir le glaive de Thémis s'appesantir un jour sur sa tête ; & tous ces soins, ces embarras sont pour se procurer une opulence enviée, méprisée, & trop souvent dangereuse. Je crois qu'un philosophe devroit encore les remercier : car enfin, dans une situation extrême, l'état a eu grand besoin de leur activité ; l'état étoit perdu, sans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paisibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotisme est un

mot vuide de ſens; l'émulation & l'induſtrie ceſſeront entiérement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même eſt une nuance de l'ordre univerſel. La carriere eſt ouverte à tous, & les efforts hardis ſont preſque toujours couronnés. Ces excès ſeront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où exiſte-t-il ? Remue-t-on la matiere morte ſans levier ? Les nations n'ont-elles pas beſoin d'un levain qui, poiſon par lui-même, étend leur ſphere, ſert à la circulation, leur donne une ſorte de vie & de mouvement ? Et ſi le bien qu'il produit eſt mêlangé de mal, quel eſt l'ordre des choſes où ces élémens oppoſés ne ſe rencontrent pas ? Au figuré comme au phyſique, rien ne prépare plus la corruption des choſes que cet état paiſible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raiſons de gouvernement & de police que je n'ai pas: mais je connois quelque choſe d'antérieur aux gouvernemens; c'eſt la juſtice,

l'honneur, la probité : car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aisément les liens que ces vertus imposent aux hommes, & l'exemple de ceux qui se plongent dans le luxe sera contagieux. Que deviendront alors ces appuis sacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaisante quelquefois, mais toujours bassement. S'il est permis de se procurer le nécessaire, autant est-on vil & coupable en recherchant le superflu, si ce n'est pour le répandre aussi-tôt. En causant la misere des peuples, on se rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre son arrêt. Le premier devoir de l'homme est de reconnoître les bornes qu'il doit assigner à ses desirs. — Les impulsions du cœur humain sont comme celles de la nature : elles sont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but, elle le passe quelquefois. Foible & risible vertu, raison encore plus foible ! vous n'avez jamais eu

la force de résister à l'appas séduisant des richesses : à leur approche votre faste tombe, les desirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été suspendus, parce que rien ne déterminoit leur pente ; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur source : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur sert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il est rompu, il ne tarde guere à se réparer. Tous les mortels sont égaux aux yeux de la Fortune ; voilà pourquoi elle distribue au hasard ses bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte sur le trône, l'autre sur l'échafaud : elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, si les hommes de génie la recherchoient, elle récompenseroit sans doute leur assiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune, & il est plus doux de s'emporter contre elle, que de ployer sous cette déesse qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à son gré. — Quoi ! vous ne connoissez pas même la fierté

attachée à la vertu ? Sachez qu'elle ne ſait rien demander ; que ſolliciter avec éclat eſt un aviliſſement qui l'outrage. Contente de ſa médiocrité, elle ne vient point groſſir une cour profane ; ſon bonheur eſt dans l'accompliſſement de ſes devoirs ; ils lui ſont plus chers que toutes les richeſſes qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des deſirs ; elle ſait jouir, mais elle ſait auſſi ſupporter la privation ſans murmurer. Si les récompenſes que la Fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé, aux ſoins qu'on s'eſt donnés, & ſur-tout aux vrais ſervices rendus à la patrie, alors je ſerois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juſte. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent : la nature, je le répete, nous donne des deſirs ſans bornes. — C'eſt à nous, s'il eſt vrai, de rectifier les déſordres de la nature. — Eh ! le pouvons-nous ? — Je le crois. — Mais, du moins, la fortune n'eſt-elle pas un moyen

pour obliger, & à ce ſeul titre ne devroit-elle pas être chere au philoſophe ? — Celui qui ne ſait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigens ſont ceux qui rendent à leurs ſemblables les plus grands ſervices. Le cœur s'endurcit dès qu'il ſe voit indépendant des calamités générales ; c'eſt un homme dans le port, qui contemple un vaiſſeau battu par l'orage ; ce n'eſt pour lui qu'un ſpectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conſerver plus ſûrement ma ſenſibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Inſenſés mortels ! reprit le ſage d'un ton élevé, eſt-il poſſible que vous ne puiſſiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre penſée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux ? Le bonheur eſt en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaiſance. Faut-il que vous vous adreſſiez ſans ceſſe à cette déeſſe volage, changeante, capricieuſe,

qui gouverne en despote aveugle, & qui ne vous caresse que pour vous précipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence!... A ces mots, le pontife sourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-considérable. Le sage retira sa main sans courroux, & souriant à son tour, il dit: Que prétendez-vous faire? C'est pour les enfans que ces bagatelles sont faites: amusez-les avec des diamans, des pierres bigarrées, des rubans de diverses couleurs; il faut les distraire pour les empêcher de jeter un œil sérieux sur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'est bien de l'or & de l'argent dont j'ai besoin! Vertus fieres! courage d'esprit inébranlable! étude profonde qui transportez la vie de l'homme dans la pensée! venez à moi, remplissez mon ame; que je mette à profit cet instant qui m'est donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité! Qu'il ne soit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées justes, élevées, propres

à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels ſont les tréſors qui ſeuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez ſur mes pas, & que je vous montre à mon tour le ſéjour où je préſide.

Je les ſuivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce ſage m'avoient frappé ; il nous introduiſit dans un temple majeſtueux, tout éclatant de lumiere. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié préſentoit de toutes parts les ſtatues de pluſieurs grands hommes ; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expreſſion étoit inimitable ; le ciſeau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom ſous ces voûtes auguſtes ; une multitude de lampes deſcendoit de ce nouvel empirée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immenſe, formé d'une

ſubſtance purement aérienne ; c'étoit l'image de la poſtérité reconnoiſſante. Elle étoit à genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le ſceptre de Turenne, & l'Eſprit des loix. A ſa droite étoit le buſte de Socrate, en face celui de Richardſon. Là, ſe promenoient les Solon, les Epaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, ſont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les écrivains illuſtres, les ſages de tous les tems ; leur extérieur ſimple & leur air modeſte annonçoient la ſimplicité & la candeur de leurs ames ; ils diſoient à la Poſtérité : Déeſſe, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais deſiré vos préſens. La plus pure récompenſe de nos actions a été dans le plaiſir que nous avons goûté à les faire. Pour ſuivre la vertu, l'on n'a beſoin que de l'amour de la vertu même.

La Poſtérité répondoit : Vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis ; je veux

que tous les humains vous connoiſſent & vous reſpectent. Mon plus grand plaiſir ſera de divulguer vos vertus : arrachés pour toujours au ſommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Auſſi-tôt une céleſte harmonie ſe fit entendre ; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte ſonore du temple, & de là ſe répandit dans l'univers. Il n'eſt point d'oreille qui ne ſoit enchantée d'un ſi beau concert. Je ſentis l'ivreſſe délicieuſe que les muſes font couler dans les cœurs ſenſibles. Ah ! je ſuis dans le temple de la Gloire, m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérans ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la guerre, que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la conſolation du genre humain. Qu'elles ſont viles les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire !

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune, plus ils répandoient

d'éclat. Le Taſſe & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuiſſans que leur avoit porté le ſort; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la Fortune baiſſoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient ſur les cœurs une autorité ſi douce, ſi naturelle & ſi puiſſante, ils attiroient tellement le reſpect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le ſage éleva ſa voix qui retentiſſoit avec majeſté ſous ces voûtes élevées, & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, de la puiſſance ou de l'intrigue; ſi l'on ſe proſterne devant l'idole du pouvoir, les démonſtrations de ce reſpect ſont paſſageres & forcées; il faut des vertus diſtinguées, il faut des talens reconnus, pour obtenir ce ſuffrage public, qui récompenſe dignement; c'eſt lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne conſiſte point à éterniſer des ſyllabes, mais à laiſſer un grand exemple. Elle ſe dérobe aux pourſuites empreſſées,

& elle se plait à couronner l'homme simple & modeste, qui chaque jour a développé ses vertus avec la chaîne de ses devoirs. Vous retrouvez ici ce brave & généreux Phocion qui, après avoir commandé des armées nombreuses, vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuse ! Vous voyez encore cet Aristide, cet homme juste par excellence ; il suivit constamment ses devoirs, il fut banni ; il ne se prêta point aux caprices du peuple, aux séductions des magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, son héroïsme guerrier, sa philosophie tranquille ; il disoit dans sa retraite : J'ai servi ma patrie avec zele & courage ; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même ; les vœux les plus ardens de mon cœur seront toujours pour elle. Ce grand homme, dans sa disgrace inespérée, n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis, qui ne savoient agir que par des voies dé-

tournées, triomphoient de ſon obſcurité ; il leur oppoſoit ſa vertu, & cette égalité d'ame que la vertu ſeule peut inſpirer. Plus bas, vous voyez ce Fénelon, qui dans le ſéjour de la haine, dans le tourbillon des paſſions fougueuſes, regagna par la modération cette paix que la fureur jaloufe voulut lui faire perdre. Tels ſont les hommes qui méritent l'admiration des ſiecles. On voudra leur reſſembler : ils ſerviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne ſont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Craſſus, que les monopoleurs jouiſſent de leur fortune ; qu'ils raſſemblent autour d'eux toutes les voluptés ſenſuelles que procurent les richeſſes ; que la foule des plaiſirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aiſance, l'agréable, & même le ſuperflu : j'y conſens ; tel eſt leur lot. Perſonne de bien né n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais auſſi qu'une barriere éternelle les ſépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perſpective, pour aliment & pour but de leurs travaux ; qu'ils

ne se trouvent jamais sur la même ligne avec le magistrat qui veille à la conservation des loix, avec le guerrier dont le moindre effort est de braver la mort, avec l'écrivain illustre qui ajoute aux pensées de son siecle & à celles du genre humain. Eh ! quelle seroit la récompense des vertus désintéressées, patriotiques, si la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros ? Que la tache imprimée sur les mains qui levent les impôts publics, ne puisse être effacée par des fleuves d'or ; que les distinctions honorables ne leur appartiennent jamais ; qu'elles jouissent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune, humilié, vaincu, sentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels sont donc les plaisirs attachés à cette Gloire que vous vantez tant ? - C'est le secret des grandes ames, répondit le pontife du temple de la Gloire ; ceux qui l'adorent sont heureux par elle : la Fortune s'épuise & s'affoiblit en se partageant ; la gloire est un patrimoine aussi étendu qu'il est

eſt inépuiſable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moiſſonne un autre vainqueur. Il eſt ſur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici, pour les recevoir, les embraſſer, & étendre avec eux l'empire de la penſée, de la raiſon, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ſes yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraſte m'offrirent ces deux perſonnages ſi oppoſés ! Le pontiſe du temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du temple de la Gloire étoit Corneille.

ANATOMIE.

ENTRONS ſans frémir dans cet amphithéatre, où l'homme, avant de deſcendre au tombeau, paie un dernier tribut à l'admiration, & ſatisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'eſt plus, & ſa beauté ſubſiſte encore. La flamme pure & ſacrée qui anima ce corps, maintenant immobile, y a laiſſé l'em-

preinte de ſon eſſence divine. Les inſectes dévorans attendent que l'arrêt de la deſtruction ſoit répété ; & l'intervalle qui regne entre la mort & la corruption, atteſte avec quel regret la nature décompoſe ſon plus magnifique ouvrage.

Eloigne-toi, pâle foſſoyeur, plus avide que tes tombeaux ! Pour oſer t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre ſoient effacés. Que ta main groſſiere ne cache point dans le ſein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec raviſſement dans ce dédale immenſe, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons ſans crainte, puiſque la mort eſt un repos, & que l'ame, en s'élançant vers l'immortalité, ſourit la premiere ſur ſa dépouille. Le cœur qui embraſſe la puiſſance & la bonté de l'Être ſuprême, bénit la mort comme la vie ; & ſous ſa main étendue & puiſſante, qu'importe où agit le principe penſant, indeſtructible comme ſon Auteur ? Il eſt grand, il eſt bon ; la terreur l'outrage ; elle n'appartient qu'au vil eſclave,

Et toi, jeune beauté, à qui je consacre cet article, c'est pour toi que je colore ces funebres objets ! Tu ne pourrois soutenir la vue de ce corps froid & inanimé que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuseroit de voir. Approche ; c'est un jeune homme étendu sur ce marbre noir. Approche ; il n'est plus redoutable. Son œil, qui saisissoit à ton passage l'assemblage de tes graces, est fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, sois moins orgueilleuse en ce moment. La mort, tu le vois, le sauve de tes traits, & domte l'amour. Ah ! vous avez vu, mes amis, la souplesse libre de tous ses mouvemens, lorsqu'il se jouoit sur la surface de la terre qu'il ne touchoit que légérement du pied ; vous auriez frémi d'offenser le tissu délicat de sa peau ; une goutte de sang échappée de ses veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant, abattu

& couché, l'extérieur liſſe & poli de ce corps eſt le moindre objet fait pour attacher. L'inſenſibilité du marbre eſt répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaiſir ou à la douleur. La douleur n'exiſte plus pour lui; approche, jeune artiſte, ſurmonte une horreur ſecrete, prends le ſcalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermis ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables reſſorts de la machine humaine; que mon œil curieux ſe plonge dans ce méchaniſme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vaſtes & ſombres, bâtis en pierres par la main des hommes; moi, c'eſt devant le ſanctuaire où a habité le ſouffle pur de la Divinité, que je me proſterne & que j'adore.

L'œil n'eſt embarraſſé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette ſurprenante machine? Elle eſt ouverte, & je vois cet alambic, principe de la ſanté & de la force. C'eſt là que les alimens ſe diſſolvent, ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle

passe par différens canaux, où elle ſubit encore une nouvelle métamorphoſe. Toutes les liqueurs dont le corps eſt abreuvé reçoivent dans ces différens laboratoires leur degré de perfection ; car c'eſt là que ſe forme, s'épure & ſe ſubtiliſe cette humeur nervale, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où réſulte cette ſenſibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais, montons à la partie la plus noble, où ſiege l'entendement. Sous une voûte impénétrable, eſt une ſubſtance moëlleuſe, que traverſent d'innombrables vaiſſeaux preſqu'imperceptibles. C'eſt un labyrinthe compoſé de filets qui ſe croiſent à l'infini. Le ſéjour de l'ame eſt inexplicable comme ſon eſſence ; & comme c'eſt dans ce dédale que les penſées ſe forment & que les idées ſe conſervent, le caractere de l'homme, preſque toujours inexplicable, ſemble tenir de la nature du lieu où gît la profondeur de ſa réflexion. Le phyſique eſt auſſi compoſé que le moral.

Tous les nerfs, en qui seuls réside le principe de sensibilité, se réunissent à cette substance qui se prolonge dans les vertebres, d'où elle se divise en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tissu admirable, répandu dans tout l'animal ; de sorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie, se communique à l'ensemble.

L'ame, qui a besoin d'être perpétuellement avertie, a tout à côté d'elle deux surveillans prompts & fidelles, la vue & l'ouie. Le globe de l'œil mobile se tourne en tous sens, sous six muscles qui facilitent ses mouvemens. C'est un vrai télescope : la lumiere se rassemble au centre qui réunit ses rayons. Ils traversent un crystal lenticulaire, & vont dessiner l'objet sur une espece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux, qui, sans elles, s'échaufferoit & s'useroit par les frottemens multipliés qu'exige la conservation de l'indi-

vidu, obligé qu'il eſt d'interroger à chaque inſtant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille, entonnoir cartilagineux, reçoit l'air ébranlé, & le porte, par la ſinuoſité d'une coquille reſſemblant à celle du limaçon, ſur une membrane juſtement appellée tambour. Deſſous, un petit nerf, d'une exquiſe ſenſibilité, donne à la membrane plus ou moins de tenſion. C'eſt là que la mélodie de Gluck & l'harmonie de Piccini vont ſe rendre pour enchanter l'ame; le nerf auditif lui tranſmet tous ces ſons échappés du ſein des inſtrumens, & qui ſe perdroient infructueuſement dans les airs.

Il eſt des plaiſirs moins parfaits, mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit, quand elle exhale ſes parfums, ils paſſent par deux conduits que ſépare une cloiſon vers un os percé de mille trous, où aboutiſſent des lames cartilagineuſes, tournées en ſpirale. Heureux qui, au pied des Alpes ou des Pyrénées, aſpire l'odeur des plantes aromatiques que le ſol des montagnes nourrit de ſa ſuave énergie!

Vous qui aimez de préférence les plaiſirs de la table, plaiſirs qu'aucune crainte ne corrompt & qui ſe renouvellent tous les jours, conſidérez cet organe obéiſſant, ſource de vos délices. Dix muſcles font mouvoir la langue de tous les mouvemens poſſibles. Jamais elle n'eſt ni lente, ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment, en exprime le jus le plus ſubtil ; ſes mouvemens accélérés ſont inſenſibles & forts ; elle porte ſous la dent ce qui doit être broyé ; elle preſſe contre le palais ce qui n'a beſoin que d'être légérement froiſſé ; elle atteint les fineſſes que la main ſavante du cuiſinier a ſemées ; elle démêle les mêlanges, & en ſent les rapports ; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut le ſuc pénétrant des mets. Ce ſuc, qui interroge toutes les houppes nerveuſes, & ces petits mamelons, ces glandes, ces points ſalivaires, mis en action, fourniſſent le ſavon qui fond l'aliment, le réduit en pâte liquide, & permet que le plaiſir ſe propage pendant une aſſez longue durée. Souvent l'eſtomac a dit, *aſſez*, que la langue

ſe ménage, par la ſimple ſuccion, des jouiſſances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les alimens eſt attachée par des ligamens forts. Elle en a ſouvent beſoin pour réſiſter aux excès de l'intempérance. Elle eſt garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où ſort une liqueur diſſolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphoſe étonnante qui, de tant de ſubſtances mêlangées, n'en forme plus qu'une ſeule. La ſanguification ſe fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le ſang s'épure; porté dans le cerveau, il s'y ſubtiliſe encore; & par une derniere dépuration plus merveilleuſe, il forme enfin cette matiere incompréhenſible qui reproduit l'homme. Ce ſont les parties ſubtiles des alimens qui compoſent ces différentes liqueurs : mais l'œil, armé du microſcope, croit en vain ſurprendre les ſecrets de la nature; il n'y voit que des apparences trompeuſes, toujours détruites par des obſervations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ſes conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos alimens ; la bile ſert à verniſſer les inteſtins, & ſert encore à la derniere coction, en même tems qu'elle fait gliſſer tout ce qui doit appartenir aux différentes ſécrétions.

Les inteſtins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuſe : ils ſont contenus dans leurs poſitions par le méſentere. Doués d'une multitude de veines, de vaiſſeaux, de nerfs, de fibres aſpirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire deſcendre le dernier marc.

Que notre fauſſe délicateſſe ne rougiſſe point de voir le méchaniſme de l'opération qui expulſe du corps une matiere qui, plus long-tems retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en ſéjournant dans les conduits où elle couloit naguere, douce, balſamique & bienfaiſante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en eſt point de vil à ſes yeux ; aucun n'eſt plus

noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compofe le corps humain. Tout eft également néceffaire, fi ce n'eft à la vie, du moins à la force & à la fanté, fans lefquelles la vie n'eft qu'un tourment ; & quand on voit la maffe entiere des inteftins, après mille circuits, aboutir à ce débouché pliffé comme l'ouverture d'une bourfe, qui s'ouvre & qui fe refferre à l'aide de mufcles qui font l'effet des cordons, on eft furpris de l'attention de la nature & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne diftingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il eft des objets interdits & inacceffibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre, j'analyferois ce fixieme fens, fi diftinct des autres. Je dévoilerois le trône où fiege ce plaifir vif & paffager, auquel l'homme fuffit à peine ; mais la volupté de l'être fenfible, la volupté réelle eft dans le cœur, & l'émo-

tion purement phyſique, ſéparée des tranſports du ſentiment, eſt trop peu de choſe, ou avilit trop l'homme, pour être ici comptée.

Parlons du ſens univerſel qui ſupplée ſi fréquemment aux autres, du toucher. Répandu ſur toutes les parties du corps, ſon empire eſt univerſel. Mais quel eſt le véhicule de cette ſenſibilité exquiſe ? C'eſt un tiſſu de petits filamens qui ſervent de cordages, & qui, traverſant les chairs en tous ſens, produiſent l'enſemble de toutes les parties dans les mouvemens. L'une n'eſt jamais impunément ébranlée; car outre le tiſſu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il eſt recouvert lui-même d'un autre tiſſu beaucoup plus délié; & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il eſt de petits canaux creux, perpétuellement abreuvés de la liqueur qui leur eſt propre. Quand la main ſerre mollement la main de l'objet aimé, ce ſont les petites houppes nerveuſes qui frémiſſent ſous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors ſans peine

que c'eſt dans l'embraſſement que réſide l'entiere volupté.

Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que dans les interſtices de ces tiſſus ſont plantés une multitude innombrable de petits oignons ſemblables à ceux des fleurs. C'eſt la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides, deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce ſont de véritables végétaux, qui ont des racines creuſes pour pomper l'humidité; la ſeve circule dans ces petits tuyaux: & quelle fineſſe doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet!

La peau elle-même n'eſt qu'un double crible qui d'un côté admet l'air & ſe prête aux couleurs des objets environnans, & de l'autre à des voies de décharge pour le ſang & les humeurs étrangeres. De là le torrent de la tranſpiration qui s'écoule & qui ne ceſſe point un ſeul inſtant. Interrompue, elle cauſe toutes les maladies, & la ſanté ne renaît que quand ce flot ſucceſſif eſt parfaitement rétabli. Ainſi, outre la poche membraneuſe qui

reçoit la lessive du sang, le sang se fait jour à travers la peau dans les agitations violentes; & ce que nous appellons sueur n'est que les parties aqueuses & séreuses de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muscle doué d'une force prodigieuse, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, au moins soixante fois par minute. La mort seule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le méchanisme entier de la machine. La plus légere lésion faite à cet organe éteint la vie; & c'est en contemplant la fragilité de ces vaisseaux qui aspirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à se figurer que cent années d'existence appartiennent encore à un être aussi frêle, qui porte en lui-même les principes de sa dissolution encore plus que ceux de sa régénération. C'est néanmoins cet être foible, incessamment suspendu sur le bord du tom-

beau, qui a arraché avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une maniere insensée la durée de sa vie, qui a pêtri le salpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aiguës à la douleur.

La douleur ! ah, qu'elle agit vivement sur ce centre nerveux, sur ce *plexus*, siege de la sensibilité ! Comme toutes les émotions de l'ame répondent à ces rayons musculeux qu'on appelle le diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent ! Ah, combien le moindre mot va frapper ces fibres tendineuses, susceptibles de toutes les émotions que l'ame éprouve ! C'est de là, sans doute, que partent & la rougeur subite qui enflamme le visage, & la pâleur effrayante qui le couvre. C'est là que naissent ces larmes douces ou ameres, abondantes ou rares ; ces pleurs attendrissans ou cruels, qui dilatent ou compriment, flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve, en frémissant, le fer de la vengeance, c'est de là que part la tempête orageuse qui le pousse au crime ;

mais, par un effort contraire, la pitié, la commisération arrêtent le bras levé ; & c'eſt dans ces mouvemens oppoſés & douloureux que l'homme ſouffre, & que quelquefois il expire.

Mais quelle eſt cette ſubſtance ſpongieuſe, ſi étroitement unie au diaphragme ? Elle reçoit l'air extérieur, l'échauffe s'il eſt trop froid, & rafraîchit ſans ceſſe le ſang enflammé par la rapidité de ſon cours, en y mêlant un air nouveau ; cette ſubſtance reçoit inceſſamment l'air par une eſpece de ſoupape qui eſt au fond de la bouche. Soixante-cinq muſcles ſervent à dilater & à reſſerrer l'organe qui aſpire & diſtribue l'air. Les tons ſont produits par le raccourciſſement ou l'alongement des fibres de la glotte ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le réſultat d'un inſtrument à vent & à corde. Cet organe eſt ſpécialement affecté à l'homme, le diſtingue, & l'animal ne partage point ſon privilege ; il ſemble lui appartenir comme à l'être penſant, excluſivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore

encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe; car un soufflet introduit par la trachée-artere, rend les soupirs, les gémissemens, les sons de voix du mort.

Ne frémissez pas, mes amis ; ce corps ne lui appartient plus ; il est étranger. Il a tout reçu de la nature, il lui a tout rendu. Ainsi nous serons un jour. Point d'humiliantes terreurs ; jouissons de notre intelligence & de nos sens. Poursuivons l'examen de notre machine merveilleuse. Parcourons cet univers, où des routes infinies & inconnues à nous-mêmes attestent avec quel appareil majestueux notre être fut composé. Un tel assemblage de prodiges, pour un rôle qui paroît aussi court, annonce que cette vie passagere n'est point encore le spectacle, & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile, autant qu'il nous est possible ; tout ce qui est sous l'œil de l'homme appartient à son profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment petits, comme pour les

dérober à l'attention la plus ſcrupuleuſe. Nous lui avons déjà ſurpris bien des ſecrets, & il viendra un tems où des mains plus habiles, des yeux plus exercés & plus fins, une attention plus laborieuſe, & ſur-tout le haſard, ameneront la lumiere des découvertes nouvelles. En nous anatomiſant tour-à-tour, nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne ſoit apperçue. Nous léguerons à nos deſcendans notre ſcience, & ils nous ſurpaſſeront encore, ainſi que nous avons ſurpaſſé nos peres. Pourſuis, jeune artiſte, & pour gage de mon amour pour un art utile, ſonge que dès ce moment je legue mon corps à ton amphithéatre.

Comme l'anatomiſte palpite d'admiration, comme il treſſaille de joie, quand il ſuit la ramification de tous ces vaiſſeaux qui ſe correſpondent! Le moindre petit nerf, non encore apperçu, lui cauſe le même raviſſement que la comete enflammée qui ſe découvre dans les plaines de l'ether à l'œil avide de l'aſtronome. Que chacun creuſe de ſon côté,

l'un avec le ſcalpel, l'autre avec le téleſcope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immenſe ? Que ſommes-nous, & quel univers ! Ma vue ſe fatigue, mon imagination eſt accablée, ma tête ſe perd, & je ſuis obligé de revenir à des objets moins vaſtes, moins fatigans pour la meſure de mon attention.

Je viſite la charpente oſſeuſe, qui eſt la baſe où portent toutes les parties de la machine humaine ; cette charpente eſt creuſe, & la ſeve qui circule eſt une émanation du cerveau. La moëlle en deſcend, & forme une huile qui ſert à entretenir & la ſoupleſſe & la ſolidité. Cette circulation particuliere paroît jalouſe de retenir ſes propres liqueurs : elle ne peut franchir certaines bornes ; car une membrane, qu'on nomme *périoſte*, ne laiſſe pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os ; c'eſt un tiſſu ſerré, qui ne laiſſe rien échapper de la ſubſtance médullaire. Elle paroît nourrir les os, rece-

voir d'eux ſa nourriture ; & quand le malheureux ſouffre de l'amputation, c'eſt lorſqu'on vient à cette membrane ſenſible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes ſe prête la ſoupleſſe du corps humain ; vous avez contemplé le jarret de ces danſeurs de corde, la force incroyable de leurs ſauts, & la grace effrayante de leurs mouvemens, l'équilibre étonnant qu'ils gardent ſur un point étroit & fixe ; voyez comme s'accompliſſent ces tours de force ; c'eſt à l'aide de ces charnieres, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tous ſens ; c'eſt à l'aide de ces muſcles, véritables leviers, de forme, longueur & groſſeur différentes ; le corps ſe baiſſe, ſe plie, s'étend. Ces rondeurs ſont des poulies, ces points d'appui ſont des chevilles. La main de l'éternel Géometre eſt empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon ; alongez-le, raccourciſſez-le, placez-le à la plus légere diſtance ; une ligne plus bas, & la grace, &

le mouvement, & la force disparoissent; tant la précision est exacte & étonnante. Il est dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle; que pouvant se baisser à tel degré, elle pourra se renverser en-arriere au même point. Je vois les ligamens qui permettent tel effort, qui se refusent sagement à tel autre; & ces hardis sauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le spectacle d'une anatomie vivifiée: tous les ressorts sont saillans à mon œil; mais, quelqu'étonné que je sois, je sais en même tems l'attitude qu'ils ne sauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente sont remplis d'une matiere molle, soutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, sous le nom de tendons & de muscles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même tems qu'ils servent aux mouvemens généraux. La circulation propre à chaque objet, quoique distincte, répond à la circulation universelle;

& le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, ſurpaſſe l'imagination. Une ſimple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le ſang & la lymphe, ſubſtance diſtincte, quoique perpétuellement mêlangée. Les fibres, qui ſouvent n'égalent pas la groſſeur d'un cheveu, ſont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté, obéiſſent & font obéir la partie qui leur eſt confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petiteſſe & délicateſſe de cette multitude de fibres & de vaiſſeaux imperceptibles ! & ils ſont doués encore d'une prodigieuſe élaſticité. Voyez ce porte-faix, dont le cou & la tête ſont comprimés par un fardeau quatre fois plus conſidérable que ne peſe ſon corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre ; il réſiſte long-tems à cette preſſion effrayante, & l'intempérance & les excès cauſent plus de ravages dans la machine que les efforts réitérés qui domtent les réſiſtances phyſiques.

Organiſations vraiment étonnantes ! La ſagacité d'un Winslow, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie ; ce corps eſt ſous la main glacée du trépas, & ſa ſtructure remplit l'anatomiſte de ſurpriſe & d'admiration. Qu'eſt-ce donc que ce même corps, lorſqu'il eſt animé d'un ſouffle de vie, lorſqu'un fluide ſubtil & inconnu donne à toutes ſes parties un jeu qui en fait ſaillir tous les rapports, lorſque ſon œil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne ſon mouvement, que le ſourire amene l'ame ſur ſes levres, lorſqu'enflammé d'amour, il ſe reproduit au ſein de la profonde volupté ?

Mais tandis que, ſurmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le ſon du timbre ; tout eſt calme, tout repoſe autour de moi ; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens ſuave. O nature ! ſi d'une main tu détruis, tu

réparesde l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embrasses tous les êtres. L'individu meurt, dit ton historien, & l'espece subsiste immortelle. En ce moment le chaste hymen & le tendre amour tiennent assujettis les cœurs sensibles. Je me réjouis des plaisirs que goûtent mes semblables. Les transports de la jeune amante, l'extase de son époux heureux, donnent un aspect riant à cet univers, & effacent les traces pâles sur lesquelles mon œil s'est trop reposé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le sentiment & la félicité; perpétue la race bienfaisante & glorieuse de ces ames qui font l'honneur & les plaisirs de l'homme. En ce moment peut-être, un nouveau Pergolese est conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton sortira du sein d'une chaste Angloise; un Rubens devra le jour à une modeste Flamande; & la Fontaine & Fénelon renaîtront à Paris pour nous enchanter par une nouvelle langue. O nature! après le génie, n'oublie pas la beauté; rends-

nous une Héloïſe, le modele des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui ſut ôter à l'amour ſes épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exiſter entre des loix ſauvages & l'oubli de la décence. O nature! acheve ces êtres précieux que le plaiſir ébauche. Ne laiſſe échapper que de pareilles ames; & ſi dans quelque coin du Nord, au milieu de rudes & âpres climats, quelque prince guerrier enfantoit un Charles XII, un nouvel Attila, moiſſonne-les dans leur fleur; qu'ils tombent; que ces fils de rois, avec leurs paſſions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les ſciences & les beaux-arts commencent à répandre ſur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embrion dans un bocal, ils repaiſſent les regards de la curioſité. J'aime mieux les voir ainſi, que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées, inſtrumens homicides que réverent la foibleſſe & la démence.

CONTRE L'HOMERE

Traduit en françois.

Il me femble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier; que ces divinités de l'Iliade qui gliffent au lieu de marcher, qui montent & defcendent fur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere invifible fur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur fang vermeil & divin, ne font pas de meilleure condition que ces êtres puiffans qui, la baguette en main, fe promenent dans l'immenfité des airs encore plus preftement que tous les céleftes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire affurément doit demeurer aux contes de fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au confeil des dieux,

fait parler des chevaux, &c.... Bagatelles! On a mieux imaginé que tout cela. Qui a pu lire le *Serpentin verd* sans admirer son adresse & son éloquence comparable à celle d'Ulisse? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette assertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe; car on est convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu son passe-port.

On parle de la morale de l'Iliade: mais il faut avoir les yeux pénétrans d'Horace pour la bien voir; car son Jupiter, sa Junon, sa Vénus, son Mercure, ainsi que ses autres dieux toujours en discorde, sont le plus souvent injustes, mal-faisans, licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont sans contredit plus de dignité dans leur courroux, de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blasphêmes feront dresser les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'an-

tiquité. Curieux de rassembler, de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette superbe Iliade, si prônée, nous avons eu le malheur de trouver ce poëme sans plan, sans ensemble, sans liaison, dénué d'unité & d'intérêt, plein de descriptions verbeuses, absolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats; & ces dieux qui toujours pérorent dans la même forme, & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuse des différens genres de blessures; tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye, dont il est toujours question; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation, à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des rois entraîne des suites fâcheuses: vérité que les peuples sentent sans le secours des poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéressans, plus remplis de mœurs, de vérités & de détails vrais & touchans, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est la faute sans doute des traducteurs. Dans la langue grecque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant : eh bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent grecs; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue, on lit une relation étrangere qui attache & qui a son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvriroit (s'il avoit pu être conservé) feroit une chose très-curieuse; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous eſt venu plufieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous perſuaderons jamais que la même tête ait compoſé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impoſſible, & par l'exécution du poëme, & par l'hiſtorique du tems. On aura probablement raſſemblé des *rapſodies*, faites dans des tems divers. Un *rapſode* plus heureux ou plus habile, ſemblable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere de chants compoſés par pluſieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à ſon gré. Le lieu de la naiſſance d'Homere eſt incertain; le ſiecle où il vécut l'eſt auſſi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après ſa mort qu'on recueillit ſes poéſies. On n'en avoit que des lambeaux. Licurgue, dit Plutarque, les raſſembla le premier en Aſie. Qui ſait ce qui s'eſt paſſé dans ce laps de tems, tems à demi barbares! On dit qu'Homere alloit chantant ſes vers à peu près comme faiſoient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût compoſé un poëme auſſi étendu, pour n'en

réciter dans ses courses que des lambeaux ? Chantoit-il l'Iliade d'une haleine, ou traînoit-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passans ? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être composé dans le même tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences, & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuisine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un poëte inculte & sauvage, tantôt l'accent d'un poëte versé dans les arts même les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or, les vases magnifiques, les tapis de pourpre font contraste avec des princesses qui font la lessive & des héros qui font tour-

ner la broche. Il nous peint le vieux Neſtor comme le modele des ſages & le plus reſpectable des héros ; & ce ſage n'a d'autres reſſources dans ſon éloquence ſi vantée, que de dire à ſes ſoldats : *Mes amis, je penſe bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans ſa patrie, ſans avoir couché auparavant avec la ſemme de quelque Troyen.* Ce motif honteux eſt dans la bouche d'un vieillard inſpiré par Minerve, la plus chaſte des déeſſes. Cet Achille, dont le courroux majeſtueux punit les héros Grecs en laiſſant repoſer ſon bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri ſur ce pere malheureux, en ſongeant qu'il a auſſi un pere âgé, vend pour ainſi dire à ce vieillard qui baiſoit ſes mains homicides, le corps de ſon fils Hector, en acceptant lâchement les préſens qui lui ſont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un ſang vulgaire, égorge froidement douze Troyens ſur la tombe de Patrocle, & l'on n'oſe approfondir le prin-

cipe

cipe de sa douleur & de son amitié. Il ne sert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, aussi féroce, tue de sa propre main Adraste qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, essuie les reproches de ce chef superbe, que l'on représente comme le modele de l'héroïsme. Des choses aussi disparates n'ont pu sortir de la même tête.

Comment concilier ensuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ses dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouse & céleste colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses sourcils, tandis qu'il se moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de son pere brutal & inhumain un si terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en est demeuré estropié pour le reste de ses jours éternels. Ainsi Homere tour-à-tour adore & méprise ses dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par son art, il suit les

plus hautes extravagances du paganiſme, s'il n'en eſt pas toutefois le principal inſtituteur.

N'avoit-il reçu cette doſe de génie & le rare talent des vers, que pour conſacrer le ridicule des opinions vulgaires ? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur ? A-t-il créé cette mythologie burleſque, ou étoit-il lui-même dans l'illuſion ? Son ton en général nous paroît grave & ſérieux ; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée ſublime de la divinité ; dans un tems où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragmens. Auſſi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi, ce prétendu génie, devant lequel tous les ſiecles ſe ſont proſternés, fut dans l'impuiſſance de s'élever à quelque choſe de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues ! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majeſtueux Jupiter

bat ſa femme & la careſſe , & le tiſſu groſſier des fables les plus impertinentes n'étale dans le ſuperbe Olympe que des paſſions viles & déſordonées. Homere a abuſé probablement de la mythologie païenne ; & quand il l'auroit ſuivie à la lettre , il ſeroit encore coupable , parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations , doit diſſiper les ténebres trop épaiſſes , & dreſſer ſon poëme ſur un plan philoſophique , ordinairement adopté du reſte du genre humain. Il ſuit le flambeau lumineux qui fait diſparoître les menſonges , dès qu'il eſt offert par les mains du génie ; mais le chantre ou le fabricateur de ces extravagans menſonges n'a pu ſeul les imaginer & attribuer à ſes dieux tant de contradictions manifeſtes. Il a fallu pluſieurs têtes humaines pour le complément de tant de ſottiſes , pour achever l'édifice de ce ſyſtême confus , dans lequel il eſt impoſſible de ne pas découvrir les traces & le mêlange de pluſieurs cultes.

On s'accorde aſſez généralement à recon-

noître plusieurs chantres de la guerre de Troye, entreprise pour l'enlevement d'une femme; & les femmes néanmoins dans ce tems-là étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie immolée, quoique fille du général. Comme on ne tenoit pas registre de tous les chantres, & que le Journal des savans n'existoit pas alors, le nom d'un seul chantre ou poëte aura englouti les autres, à peu près comme le nom d'Hercule prévalut, lorsqu'on lui attribua les travaux des grands hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poëme ayant passé par l'épreuve de plusieurs siecles, aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables, & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif, rapide, comme dans le quatrieme livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrein se fait sentir; là, c'est une autre chûte uniforme. Il y a des vers répétés, qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlevement d'Hélene prouve d'ailleurs

quels étoient ces rois de la guerre de Troye, ainſi que l'eſpece de la garde du roi des Moloſſes. Le bon Priam n'étoit, ſelon toute apparence, qu'une eſpece de baron; & depuis, l'imagination en a fait un roi opulent & ſuperbe. Mais ce qui eſt très-important à remarquer, c'eſt que les mœurs du poëme contrediſent à chaque vers le génie deſcripteur du poëte, & que les arts ſont perpétuellement oppoſés aux uſages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le ſyſtême aſtronomique ſe trouvoit ſi merveilleuſement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâſſer les découvertes récentes? & qui n'eſt tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir diſtinctement ce qu'on voit encore parmi nous, un poëte venu après les autres, qui prenant le premier venu pour ſon héros (Théſée par exemple), le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, tailleur à la

françoiſe de tous les rois anciens), tandis que Théſée n'étoit au fond qu'un pauvre chevalier errant, lequel n'avoit reçu de ſon pere qu'une épée & une paire de ſouliers cachés ſous une groſſe pierre qu'il devoit préalablement ſoulever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui ſe ſervoit de cette épée, en guiſe de couteau, pour découper les viandes, c'eſt-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier ſervice.

Ainſi, tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade, & qui atteſtent une eſpece de traduction, font voir un mêlange d'images poſtérieures, unies à des images antiques. Le fonds n'eſt pas déguiſé. On y reconnoît l'empreinte du caractere & des coutumes ſous les couches, pour ainſi dire étrangeres, qui n'ont pu anéantir les veſtiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été compoſé en totalité, ou en partie, dans les tems obſcurs & groſſiers, où vivoit Théſée : depuis, il aura

été remanié ou plutôt refait dans les tems de la Grece éclairée. Cela eſt plauſible. Théſée & Gédéon étoient preſque contemporains. Tout étoit diviſé alors en petites peuplades, en petits rois, en petits états. Tout nous peint l'homme, à cette époque, preſque dans l'état de nature ; & rien ne nous montre cette ſplendeur du royaume de Priam, cette majeſté d'Agamemnon roi des rois, ces flottes ſuperbes, ces richeſſes accumulées, ces palais de marbre, ces arts enfin qui n'exiſtoient pas, &c. Eſchine cite des vers grecs d'Homere, comme tirés de l'Iliade, & ces vers ne ſe trouvent plus dans le texte que nous poſſédons : preuve certaine que le texte a été changé, mutilé, altéré, corrigé. Ajoutez la diverſité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

Le Xante, dans Homere, eſt un fleuve rapide qui entraîne dans ſes eaux majeſtueuſes, & les caſques, & les cuiraſſes, & les armures des héros. Faites le voyage : vous trouverez un petit ruiſſeau deſſéché, que

vous enjamberez comme fit César en le cherchant, ainſi que l'a ſi bien exprimé un poëte moderne :

Et ſans l'appercevoir, il a paſſé le Xante.

Les palais de Priam étoient ſans doute à l'uniſſon de ce fleuve ſi vanté, & la deſcription de ces arts ſomptueux eſt viſiblement empruntée, ou d'un peuple voiſin qui eſt demeuré inconnu pour nous, ou des tems poſtérieurs, ce qui eſt plus vraiſemblable encore.

Il y a ſans doute quelques images grandes, fortes & majeſtueuſes dans ce poëme : mais les dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipſent ſous la préſence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, ſemblables aux machines de nos opéras. Les héros ne ſont plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras, ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, preſſé qu'il eſt par l'aſcendant d'une divinité ennemie ; il ſe retourne comme une marionnette, lorſque par la protection d'une autre déeſſe il ſe voit deux contre un.

La colere d'Achille eſt une colere oiſive, impuiſſante, déraiſonnable ; il boude neuf ans dans ſa tente : voilà ſes armes. Neuf ans d'oiſiveté à cauſe de l'enlevement de Briſeïs ; c'eſt bien employer ſon tems, pour un héros iſſu d'une déeſſe! Sa vengeance muette n'entreprend rien, & c'eſt encore plus ſon opiniâtreté que ſa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats ; des aſſemblées de dieux qui ne terminent rien, & puis encore des aſſemblées. Une ſupputation de toutes les plaies, une longue liſte des morts & des bleſſés, une fidelle nomenclature de généalogies, une indifférence caractériſée pour l'effuſion du ſang humain, & des divinités animant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaiſance déſintéreſſée y ſont des qualités entiérement méconnues. On voit des bras ſouples, nerveux, robuſtes, ſoulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, ſan-

guinaires, qui ne favent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, fe difputant un miférable butin, comme le faifoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a fifflé, a percé le bouclier & la cuiraffe, un autre arc fe détend, fiffle à fon tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émouffer ou de l'aiguifer d'une main célefte, felon le befoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poéfie des hommes du nord a le plus grand rapport avec le fonds de cette poéfie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occafion des mouvemens d'un fimple mortel. On a fait d'Homere un génie géant; & s'il ne s'agit que d'entaffer des figures hyperboliques & de faire danfer la terre & les cieux à chaque coup de lance que fe donnent des combattans, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes. Les combats font du

reſſort des héros; mais c'eſt le poëte qui en fait des harangueurs impitoyables, & qui fait deſcendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poéſies erſes, on ne voit auſſi que des dieux qui peuplent les arbres, les rochers & le déſert des rivages. Toutes les comparaiſons ſont tirées du pin ſourcilleux, de la couleur verdâtre des mers, des nuages qui flottent, &c. Mais il n'y a pas, dans tout Homere, une ſeule harangue auſſi ſublime que celle de ce Logan, chef d'une horde ſauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence, ſans goût, ſans dictionnaire & ſans académie, ſont encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Réſumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs, cette mythologie impénétrable, dont ils ſentoient apparemment toutes les fineſſes, n'eſt point faite pour produire parmi nous le même enthouſiaſme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans, ou dupes de leurs propres preſtiges, ou qui ont voulu relever le frêle

mérite d'entendre une langue morte & presqu'inutile, ou qui voulant toujours admirer, n'ont jamais ſu comparer entr'eux les écrivains. Que le Taſſe eſt bien plus égal, plus touchant & plus varié, & avec quel art il ſait graduer l'intérêt, mêlanger ſes couleurs & unir le merveilleux de ſon tems aux vérités auguſtes de ſa religion!

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne ſait qu'à raiſon de ſon antiquité, un tel livre obtient plus ou moins de faveur? Les commentateurs & les traducteurs ſurviennent, s'aſſimilent à l'auteur original, & par un ſentiment d'orgueil, dont les exemples ſont ſi riſibles & ſi nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illuſtre Moliere devant ſon commentateur : vous verrez celui-ci baiſſer les yeux & rougir de modeſtie. La ſuperſtition littéraire, aſſez ſemblable à une autre, admire ſans choix & ſans meſure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer; elle

eſt plus commune aujourd'hui que l'on ne penſe.

On a vu les excès de Mad. Dacier dans le dernier ſiecle, & ſa pédanteſque fureur contre le bon-ſens philoſophique de ſes adverſaires. Elle pleuroit encore il y a cent ans la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin ſa prolixe traduction, où tout feu poétique eſt éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, médecin & précepteur du jeune *Gordien*, tellement enthouſiaſte d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guériſon de la fievre quarte, l'application ſur la tête du quatrieme livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne dans ce livre, & qui étoit capable, diſoit-il, de guérir en fondant les humeurs. On rira de Serenus ; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'aſſemblage du politique, du naturaliſte, du moraliſte, à peu près comme d'autres enthouſiaſtes ont voulu trouver la trinité dans Platon ? L'hiſtoire des préjugés littéraires ne feroit ni moins

amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques ; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des sots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant auteur de ce poëme n'a été celui de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner, & qu'on vînt nous dire alors que ce fut le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les tems barbares, soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siecles pour circuler jusques chez les nations policées ; parce que le génie poétique s'amuse quelquefois, en riant, à les décorer, soit pour

plaire au peuple, ſoit par la néceſſité de ſuivre les rites anciens & conſacrés. Telle fable proſpere, telle autre s'anéantit, à peu près comme tel beau ſujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques ſiecles ſous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallele Poliphême & la Barbe-bleue, Circé & Méluſine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave diſſertation. Il y auroit de l'irréligion à ne point ſe proſterner devant un poëme admiré depuis trois mille ans, que cent ſoixante perſonnes environ dans l'Europe ſavent lire dans ſa langue, & que tant de profeſſeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré ſublime par-devant leurs écoliers.

Seúlement nous interrogerons ici la conſcience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homere en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont

lu ſans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaiſir : & ceux qui ſeront de bonne-foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homere n'a que quelques morceaux iſolés, que ſes ſommeils ſont longs & fréquens, & que malgré ſes quinze cents commentateurs & traducteurs, il eſt monotone, verbeux & deſcripteur juſqu'à la ſatiété.

Quand nous faiſons cette interrogation à la conſcience intime de nos lecteurs, c'eſt que beaucoup de gens reſſemblent à ce gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioſte étoit le premier poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente ſiecles peut-être, après la deſtruction de nos arts, de nos livres & du Journal de Bouillon, tel roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine univerſelle, obtiendra les honneurs de la ſublimité ; & le peuple des commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés poſſibles :

possibles : le premier savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura surnagé, & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui sait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le commentateur & l'auteur, & si l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret les comédies de Moliere? car enfin son nom se trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Misantrope.* Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle académie future, située dans un coin de l'Amérique septentrionale, quelqu'académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'assurément nous ne devinons point, que M. Bret à fait dans le dix-huitieme siecle le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les personnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne dispute point contre l'ennui, nous sommes autorisés à prononcer pour nous, que

nous ne ſentons rien d'agréable quand nous liſons Homere traduit. Le ſentiment de chaque homme eſt à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous ſentons des ouvrages modernes comme les juges par excellence du beau & du parfait ſentent l'Iliade. Nous ne ſommes pas juges des plaiſirs d'autrui : mais notre Homere à nous ſera Richardſon ; notre Théocrite, Geſſner ; notre Théophraſte, Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles, des admirateurs par écho, des commentateurs énergumenes proclamer aveuglément cette langue grecque, qui poſſede un ſi petit nombre d'ouvrages, encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuiſſante & ſtérile curioſité nous oublions les images, les tableaux, les idées vraiment utiles & grandes, les livres moraux & politiques qui nous environnent, & qui, faits pour nous parler éloquemment, nous trouvent preſqu'inſenſibles à meſure qu'il nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglois, de Pope, de l'aveu de bien des gens, eſt ſupérieur à l'Homere grec; parce que Pope a fait, pour ainſi dire, un poëme neuf, par les tournures originales qu'il a données aux détails, en corrigeant leur exceſſive longueur, & par une multitude d'alluſions fines & délicates qu'il a ſu créer; graces à l'énergie, la liberté & la ſoupleſſe audacieuſe de ſa langue.

Roman pour roman, j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade, qui me paroît faſtidieux. Il peut être admirable dans ſa langue, d'accord; mais en françois, ſoit en proſe, ſoit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout poëme épique doit commencer, comme on le ſait, par ces mots, *Je chante.* Un conte reſſemble fort à un poëme épique; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il étoit une fois un roi & une reine; le

roi s'appelloit Pétaut, *c'étoit un fort bon homme, un peu brusque, d'un esprit simple, & le meilleur roi qu'il y eût au monde...* Ici faisons un peu le commentateur homérique. Que ce début est simple, énergique, précis, lumineux ! Voilà un caractere dessiné dans les premieres lignes. Le vieux chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inspirez-moi, déesse ! & vous, muse immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours.* Il y a plus de simplicité dans le début du conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere se dit-il inspiré par une muse ? Qu'est-ce qu'une muse ? N'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers ? Pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen

de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos lecteurs, fatigué d'entendre parler inceſſamment de cet ancien poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

DISCOURS

Prononcé par M. . . pour ſa réception à l'académie de. . . (1)

QUEL honneur pour moi, meſſieurs, d'être admis dans cet aréopage littéraire qui parle peu, écrit encore moins, mais qui penſe beaucoup ! Combien il eſt au-deſſus des académies de Paris, dont les productions annuelles rempliſſent d'énormes volumes ! Au Louvre on écrit; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la province ſuivoit l'exemple de la capitale ; mais on aſſure que la capitale commence

(1) Ce badinage eſt d'un homme qui n'a voulu que rire, & non bleſſer aucun académicien.

à ſuivre celui de la province, & qu'elle a ſenti que la plus grande gloire d'un académicien eſt de penſer dans un fauteuil deux fois la ſemaine après dîner. Qu'il eſt glorieux pour vous, meſſieurs, de voir ces fieres académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modele! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je ſuccede? (*Ici l'orateur s'arrêta un moment pour recevoir les juſtes éloges que méritoit cette heureuſe tranſition.*) Ah! ſi je ne puis l'égaler, je tâcherai du moins à m'aſſocier à ſa gloire, en vous traçant un tableau de ſa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans ſon hiſtoire les ſoins orgueilleux d'un magiſtrat qui veut interpréter ou changer les loix, & faire une révolution dans ſa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre; & lorſqu'on voulut le nommer officier municipal, il rejeta cette offre, non pas avec cette feinte modeſtie

qu'affectoit César lorfqu'Antoine lui offroit la couronne, mais avec une franchife décidée & vraiment philofophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là*, dit-il. Que ce peu de mots renferment de fens! Tout ce qu'ont dit les philofophes Grecs & Romains fur les embarras inféparables des honneurs, ne fe trouve-t-il pas renfermé dans cette réponfe fimple & laconique? Tous les gens de goût la préféreront fans doute à ces vers pompeux de Racine :

Heureux qui, fatisfait de fon humble fortune,
Vit dans l'état obfcur où les dieux l'ont caché!

N'allez pas non plus m'impofer la tâche de vous donner des analyfes de fes ouvrages. Sa modeftie m'en a difpenfé. Il étoit bien éloigné du fafte de tant d'écrivains qui publient le fruit de leurs veilles, & dont le but eft moins d'inftruire l'univers que d'en être admirés. Perfonne ne doute, meffieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos plus grands hommes. Il le difoit lui-même avec

cette ingénuité que vous lui connoissiez ; mais, ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher : je suis homme, je suis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui disoit quelqu'un ; mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce silence qui regne dans ma retraite. Il étoit si imperturbable dans ce systême, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire ; exception faite pour lui seul, & qui prouve autant votre modestie que la sienne, puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu & de vous louer & de se louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en-dedans de lui-même. Sa mere nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de laurier qui

furent placées sur la tête de son enfant, par trois muses qui l'allaitoient tour-à-tour. Je sais bien que les académiciens de Paris rejeteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au college. Ici l'histoire de sa vie offre des obscurités, & fait naître un problême que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition est vraie, c'est que ses talens extraordinaires se développoient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignoit la gloire scolastique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonnât le germe. Au reste, j'ai su qu'il avoit fait une étude profonde de la syntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale & toutes ces sciences

vagues qui forment peu l'esprit & le cœur. Au sortir du college, sa mere lui ordonna de choisir un état : aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire ? lui dit-elle. Je veux penser, répondit le jeune philosophe. Eh bien, pense, reprit cette femme illustre, le modele des meres. En effet, il pensa toute sa vie. Il lisoit peu, parce qu'il y a peu de bons livres ; & lors même qu'il lisoit les meilleurs, il s'endormoit, parce qu'il sentoit combien il étoit supérieur aux auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogryphes des journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez-vous vu, messieurs, nouvel Œdipe, chercher le mot d'un logogryphe avec une inquiétude inexprimable, se battre le front, s'arracher les cheveux, & donner tous les signes du désespoir, lorsqu'il ne pouvoit le trouver ! C'est la seule circonstance de sa vie, où son phlegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux, comme la joie rayonnoit sur son visage ! Non, celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a

rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici, qu'un jour il me la sacrifia toute entiere. Je cherchois le mot d'un logogryphe ; il le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, & ne révéla jamais ce secret ; bien différent de ces auteurs indiscrets, qui ne prêtent leur plume à leurs amis, que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin, messieurs, familier avec le peuple, il s'humanisoit avec lui, se mettoit à sa portée sans efforts, & prenoit si bien le langage du plus simple bourgeois, qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous, messieurs, ce superbe repas qu'il vous donna le jour de sa réception, cette soupe succulente, ces petits pâtés d'un goût ! ces... Mais je m'apperçois, messieurs, que je redouble les regrets que vous a causé sa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme

étonnant, qui donnoit d'excellens dîners & qui n'exigeoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me fens plus la force de lire cette phrafe par laquelle je finis. Je me fuis propofé ce grand homme pour modele, & je fens qu'en faifant ce difcours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire ; mais c'eft la feule fois que je m'écarterai de fes traces, & dans tout le refte de ma vie je vous promets, ainfi qu'au public, d'être fon fidele imitateur... Deux mots encore, meffieurs, avant de nous féparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal ; il fit le premier il y a dix ans, le fecond il y a quatre ans ; l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner fon ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous reftent :

> L'amour eft un enfant volage,
> Dont les yeux & le badinage. . .

Qui de nous, meffieurs, oferoit mettre

la derniere main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah ! conservons-le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre académie, & n'imitons pas les commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Enéide.

ÉPITRE A UN AMI.

Est deus in nobis.

VEUX-TU connoître, ami, ta force, ta grandeur,
Et de ton être enfin l'immense profondeur ?
Ne sors point de toi-même, & saisis tes richesses ;
La nature en notre ame a semé ses largesses.
Tous les biens sont à nous : quel est le vrai trésor ?
Cours auprès de l'avare, interroge son or ;
L'or est pauvre : ton cœur, mine riche & féconde,
Etend ton existence aux deux bornes du monde.
Sans lui, cet univers obscur & pâlissant
Tombe avec son soleil dans la nuit du néant.
Mais la terre & le ciel sont nos vastes domaines.
Ta raison, ta pensée, augustes souveraines,
Vont sur tous les objets porter leur pur flambeau,

Et forcer la nature à lever ſon bandeau.

Ah ! qui donne au ſoleil ſa chaleur ſalutaire,
A l'aſtre de la nuit ſa beauté ſolitaire,
Aux fleurs ce coloris, aux fruits cette ſaveur,
Aux bocages muets leur concert enchanteur ?
Ce ſont tes ſens, ami. Ces rois de la nature
Sont les dieux créateurs de ta volupté pure.
Ton œil peint cet azur qui colore les cieux,
Ton oreille a formé ces ſons mélodieux.
L'univers, ſans leur douce & puiſſante magie,
Ne feroit qu'un chaos ſans couleur & ſans vie.
C'eſt toi qui vas créer tous les traits du tableau :
L'objet eſt une toile, & tu tiens le pinceau.

Imagination, que tes brillans preſtiges
Enchantent nos eſprits d'agréables prodiges !
Que ton foyer brûlant, miroir ingénieux,
Rend nos plaiſirs plus vifs & plus délicieux !
Ton magique pouvoir me tranſporte, m'entraîne ;
D'un corps appeſanti j'ai ſecoué la chaîne.....
O nature ! je fuis tes objets raviſſans,
Je dois un plus doux charme à l'erreur de mes ſens.
Non, ce n'eſt point aſſez dans ſon vol inviſible,
Et de l'être exiſtant, & de l'être poſſible ;
Elle donne naiſſance à des mondes nouveaux :
Je peux les enfanter dans l'horreur des cachots.
Feu puiſſant, feu ſacré ! viens, trace ma carriere ;

Les roses du bonheur ceindront ma tête altiere.
Je laisse, en m'élançant vers mon superbe choix,
Aux vulgaires mortels la couronne des rois.
Agissante mémoire, ô toi dont la puissance
Aux siecles écoulés redonne l'existence,
Qui tires du néant un empire effacé,
Et redis au présent les destins du passé!
Tu roules sous mes yeux les fastes de la terre.
Eh quoi! le crime heureux est armé du tonnerre!
Mon cœur gémit... La mort dévore les tyrans,
Leur rage est passagere, ils sont soumis au tems:
Le tems nous a vengés... Tout foibles que nous sommes;
Rendons grace à ses coups en chérissant les hommes.
Dans notre entendement quel pouvoir souverain!
Il condamne, il approuve; & ce creuset divin
Reçoit nos sentimens, les unit, les épure;
Et pesant nos besoins d'une balance sûre,
Donne une assiette fixe à nos arts, à nos loix.
L'édifice commence & s'acheve à sa voix.
Quand tout nous abandonne, il est notre refuge,
Notre consolateur, ou plutôt notre juge.
Du choc des passions éprouvons-nous l'effort?
Son phare se rallume & nous montre le port.
Et le cœur qui connoît la pitié, la tendresse,
Ce doux besoin d'aimer, ce charme, cette ivresse,
Ces élans enchanteurs, ce trouble, ce desir,

Douces ſenſations au-deſſus du plaiſir :
Qu'il eſt fier lorſqu'il peut rendre heureux ce qu'il aime !
Qu'il eſt grand dans les bras de la volupté même !
Animant chaque objet d'un ſouffle précieux,
D'un œil reconnoiſſant il regarde les cieux.
Innocente amitié, plus touchante & plus pure,
Accours, viens adoucir, non fermer ſa bleſſure.
Laiſſe-lui ſes vertus, ſa ſenſibilité ;
C'eſt d'elles que naîtront la tendre humanité,
Les cantiques brûlans d'une ame tranſportée.
Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.
Riches de tant de biens, par un indigne choix,
Irons-nous à Plutus vendre nos plus beaux droits ?
L'or perfide eſt ſemblable au deſpote infidelle,
Qui chaque jour impoſe une chaîne nouvelle.
L'opulence eſt ſouvent un fardeau dangereux,
Un funeſte embonpoint qui cache un vuide affreux.
L'homme plein de ſanté marche d'un pas plus libre ;
Le jeu de ſes reſſorts naît d'un juſte équilibre.
Quand la digue eſt rompue & que l'on voit les eaux
S'élancer & franchir les bords de leurs canaux,
Les champs ſont inondés, leur force eſt épuiſée.
J'aime mieux goutte à goutte une douce roſée.
L'abeille nous inſtruit ; ſes travaux diligens
Ne pompent que le ſuc qui forme ſes préſens.
La gloire, diras-tu, la gloire ! qu'elle eſt belle !

Oui ;

Oui ; mais pour en juger, prends un prisme fidelle,
Et distingue ses traits parmi de faux brillans.
Garde-toi d'imiter ces crédules enfans
Qui, voyant du soleil la flamme vagabonde
Imprimer sa splendeur sur la face de l'onde,
S'enfoncent dans la fange en voulant le saisir.
Trop souvent un fantôme a trompé le desir.
La gloire véritable est de chérir tes freres,
Immortels comme toi, comme toi nécessaires.
La gloire est d'honorer le dernier des humains,
Puisque Dieu l'a formé de ses augustes mains.
La gloire est de domter l'inimitié parjure ;
L'effort le plus sublime est l'oubli d'une injure.
Qand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel,
Sortira du bûcher immense, universel,
Sur les débris du monde on la verra sourire.
Ces palais, que la mort tiendra sous son empire,
Tomberont en cachant leurs maîtres orgueilleux.
Mais un soupir secret, offert aux malheureux,
S'élevant vers le Dieu qui prolonge la vie,
Recevra tout l'eclat qu'usurpoit le génie.
Ainsi de l'univers embrasse le tableau.
Le chêne altier décroît, tout rentre de niveau.
Que nous sommes trompés par tant d'arts si frivoles !
Et que sont en effet de stériles paroles ?

Ce langage arrangé, ce difcours élégant,
Ce badinage fin font les jeux d'un enfant.
Vertu ! feule beauté, reçois tous nos hommages.
Le génie a caufé d'effroyables ravages.
  Nous perdons nos beaux jours pour domter nos
    rivaux.
Mais quels font, après tout, les généreux travaux?
C'eft de combattre en homme, & de fauver fa tête
De tous ces fers honteux que le fort nous apprête.
Ne nous amufons pas à quereller les vents ;
Mais trompons leur fureur pas nos foins renaiffans.
  Je dédaigne un mortel dont la voix fuppliante
Va careffer des grands la baffeffe infolente :
J'aime à voir Diogene, en fe moquant d'eux tous,
D'une froide ftatue embraffer les genoux.
Je plains l'infortuné qui chérit la molleffe,
Qu'un petit mal aigrit, qu'un rien tourmente & bleffe,
Qui contre le malheur ne fait point fe roidir,
Et feul dans l'univers ne voudroit pas fouffrir.
  Ce n'eft pas que je veuille, en mifantrope auftere,
Brifer des nœuds civils le lien tutélaire,
Changer un patriote en ftoïque orgueilleux,
Placer l'homme infenfible au rang des demi-dieux.
Je connois trop les nœuds qu'a tiffu la nature,
La fource des plaifirs coule de fa main pure.
Je refpecte ces cœurs d'un doux limon pêtris,

Aux cris de l'infortune aiſément attendris.
C'eſt ainſi que l'on voit la tendre ſenſitive
Déceler les douleurs de ſon ame paſſive,
Perdre au ſimple toucher, ſes graces, ſa fraîcheur,
Et crier au méchant, toi ſeul n'a pas un cœur.

Dans peu de jours, hélas ! la peſante vieilleſſe
Flétrira ſous nos pas les fleurs de la jeuneſſe;
Nous perdrons par degrés & notre ame & nos ſens.
Prévenons la langueur de ces jours pâliſſans.
Le ſoleil, au couchant moins vif qu'à ſon aurore,
De ſes derniers rayons s'enorgueillit encore.
Je veux que, banniſſant la foibleſſe & l'effroi,
L'homme, dans tous les tems, ſache vivre avec ſoi.
Ce voyageur (1) fameux par ſon isle déſerte,
De ſes nombreux talens y fit la découverte.
Ayons ſon induſtrie, & dans cet univers,
Jugeons-nous habitans des plus profonds déſerts.
Ton ſemblable, ô mortel ! eſt un être fragile.
Chéris-le; mais, crois moi, cherche un plus ſûr aſyle.
Nous ſommes tous du ſort les jouets éternels,
Le vrai courage reſte aux généreux mortels;
Qui peut abattre l'homme alors qu'il eſt ſon maître ?
Le cœur qui ſait ſe vaincre eſt tout ce qu'il veut être.

---

(1) Robinſon.

Il mesure sa gloire au poids de sa vertu ;
Il n'est soumis qu'au ciel, dont il a tout reçu.
L'ame est de son Auteur l'image la plus belle,
Tout ce qui n'est pas Dieu s'éclipse devant elle.

DERNIERE LETTRE

Du roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloïse. (1)

SAINT-PREUX A WOLMAR, *après la mort de Julie.*

O Wolmar, quel coup tu viens de me porter ! Celui de la mort me sera cent fois moins horrible. . . Je n'existe plus ; je ne sens plus rien, pas même ma douleur ! Mon cœur est arraché loin de moi, ou plutôt il est anéanti... La terre se dérobe sous mes pas ; tous les objets fuient sous mes mains comme des fantômes ; & mon ame stupide, égarée, réside

---

(1) La lecture du roman de Rousseau a fait naître l'idée de cette lettre. Elle fut écrite en 1764.

toute entiere au fond de la tombe où repose Julie ! Divine Julie, je respire à tes côtés, je veille sur ton corps froid & inanimé comme sur un dépôt sacré confié à mes soins... Je me tais ; je respecte le silence dont tu t'environnes... Je te contemple dans l'ombre de la mort ; mes yeux percent ce voile redoutable qui te couvre... O Julie ! oui, tu es toujours la même, ton ame anime encore tes yeux ; le trépas n'a point glacé ton front ; les insectes dévorans n'osent t'approcher, ils te respectent ; ta bouche va s'ouvrir... *Ami, remplis ton devoir*... Quels accents ! quelle voix touchante & lugubre ! Où suis-je ? L'illusion fuit ; sa langue s'est glacée ; ses yeux se sont éteints ; la mort enchaîne dans un cercueil ce corps jadis le temple de la vertu... Je voudrois fuir ; je ne puis. Cette image affreuse & adorable nourrit & déchire mon cœur. Quoi, Julie, tu n'es plus ?... O Wolmar, j'excuse tes erreurs... Eh ! quel pouvoir régit cet univers ? Femme adorée, tu n'es plus ? Où es-tu ? Ah ! ta plus belle

place étoit au milieu de nous. Qui a pu te ſéparer des cœurs que tu aimois, des cœurs dont tu faiſois le bonheur ? & où eſt le tien, éloigné de ton époux, de tes enfans, de ton amie, & l'oſerai-je dire, de moi ?... Un fier mépris m'anime, une muette indignation s'éleve dans mon ſein ; en contemplant ce monde où regne un déſordre ſi bizarre, je trouve dans le fond de mon cœur, je ne ſais quel ſentiment de grandeur & de généroſité, je ne ſais quelle ſupériorité ſublime, qui me font dédaigner la vie & l'exiſtence, qui me font en même tems verſer des larmes ſur le ſort des malheureux humains, qui me démontrent enfin qu'il ne me manque que la puiſſance pour qu'ils ſoient fortunés. Non, je ne ſuis point furieux... Cet événement cruel m'étonne, ſurpaſſe & confond mes idées ; mon œil eſt ſec, le ſourire amer eſt ſur mes levres ; ce n'eſt point le deſtin qui a conduit ce coup effroyable, il étoit trop bien meſuré ; c'eſt.... ô Wolmar, acheverai-je ? Et toi, Être incompréhenſible, trop

grand pour t'irriter du vain déſeſpoir d'un mortel dont tu as percé le cœur, pardonne; Julie eſt dans ton ſein; je t'adore, mais... O Dieu! que ne nous la laiſſois-tu? ou pourquoi, en la frappant, n'as-tu pas daigné nous frapper tous enſemble? Un ſeul inſtant a donc confondu tous nos projets; il n'eſt donc pas permis à l'homme de bâtir ſa propre félicité; & quand la vertu commence à faire notre bonheur, la mort vient déchirer le plan heureux de notre vie. Ami, nous ne verrons plus, nous n'entendrons plus cette ame qui animoit notre ame, ce cœur aimant qui attiroit nos cœurs, cet eſprit ſublime dont la force & la douceur conſoloient nos maux & nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes! Je tenois tout d'elle, vertu, courage, bonheur; je ne ſuis plus rien. J'ai été un homme, aujourd'hui mon cœur eſt devenu inſenſible; j'ai tout perdu, juſqu'à l'opinion de moi-même: abſorbé dans une nuit épaiſſe, je ne vois que l'horreur du moment préſent; le paſſé eſt un ſonge, & l'avenir

V iv

un gouffre d'amertume où je me précipite.

O Wolmar ! ta lettre dans un ſeul inſtant a répandu ſur mon cœur tout ce qu'un cœur peut ſentir de ſouffrances. Je n'ai éprouvé qu'une ſecouſſe ; mais qu'elle a été cruelle ! mon ame en eſt pénétrée & preſqu'anéantie. Je conçois l'horreur de ma perte dans toute ſon étendue, mais je n'ai pas la force de ſentir ma douleur. C'eſt vous, infortuné Wolmar, c'eſt vous qui buvez juſqu'à la lie ce calice amer. Vous avez reçu ſes derniers ſoupirs ; vous lui avez rendu les devoirs les plus chers & les plus triſtes ; vous êtes mort mille fois ; vous vivez ! Que n'ai-je éprouvé ces tourmens deſirables ! Je ne ſerois plus, ou je vivrois conſolé.

O Julie ! je ne puis m'accoutumer à l'idée de ta mort. Ah ! puiſque tu devois mourir, que ne t'ai-je vue expirante ! Mes levres auroient preſſé tes mains tremblantes ; mes ſoins auroient retardé ce moment fatal. J'aurois recueilli tes larmes, tes ſoupirs, tes regrets ; je t'aurois immolé ma douleur ; j'aurois vu

briller ton dernier regard ; j'aurois emporté ton ame, & ma voix auroit consolé ta digne amie... Aujourd'hui, plus à plaindre qu'elle, je ne puis donner de consolation, je ne puis en recevoir ; rien ne peut me donner ce courage dont j'ai besoin pour remplir tes volontés dernieres ; je meurs sans que je te sois utile ; j'expire, & je n'ai rien fait pour toi. Wolmar, homme sublime, toi qui me rendis vertueux par ta noble confiance, tu possédois le trésor où s'attachoit mon être, & je t'aimois ! Je vivois près de Julie, & j'étois heureux ! Si tu étois son époux, j'étois plus, j'étois son chaste amant ; ta générosité fit mon bonheur ; il étoit peut-être supérieur au tien. O cher Wolmar ! je te gardois cet aveu pour récompense.

Mais c'est peu : comment te rendre ce que je te dois ? J'ai tout perdu, & il me reste une dette immense à acquitter ; je ne puis supporter la vie, & tu m'ordonnes de vivre..... Ah, cruel, quel sacrifice exiges-tu ! Ne sois pas un tyran ; n'abuse pas des droits que

tu as ſur moi. Moi, revenir à la vie? revivre pour gémir, pour déteſter mes jours?.... Non..... tu le veux, eſt-ce aſſez? La voix de Claire ſe mêle à la tienne; Claire qui fut l'amie de Julie, Claire que j'aimois (puiſqu'il n'eſt qu'un mot pour exprimer de ſi différentes affections), mais que j'aimois comme faiſant partie de Julie que j'aime encore comme reſte précieux d'elle-même, Claire!.... ah! Wolmar, ſa voix même eſt impuiſſante.

Adieu; ne me retiens plus. Je deſcends dans la nuit de la tombe: c'eſt là mon ſeul aſyle. Ne m'accuſe point d'être un ingrat: conçois mes maux, & prononce. Tu n'aurois près de toi qu'un homme gémiſſant dont le cœur eſt mort, & dont l'eſprit eſt égaré. Laiſſe-moi mourir en paix.

Tu m'attends, ô divine Julie! permets que la froide mort m'uniſſe à toi. Après une vie mêlée de tant d'agitations, je dormirai près de toi d'un ſommeil tranquille, près de toi qui as déchiré mon cœur de mille traits, près de toi qui l'as enivré de mille plaiſirs. Hélas!

ce trouble qui me consumoit pendant une vie orageuse ; ce moment où je te perdis, où je te vis passer dans les bras d'un autre ; ce moment, dis-je, fut cent fois moins affreux que le sombre repos, que le calme horrible qui m'accompagne. Heureux le moment où une parfaite insensibilité terminera toutes mes peines !

Je vais mettre le pied dans ta tombe, ô Julie !.. Quelle terreur sacrée me pénetre ? qui m'arrête ? Je n'ose avancer dans ce sanctuaire redoutable..... Je me souviens que Julie étoit mere !... Elle sort du tombeau avec éclat.... O Julie ! je me prosterne à tes pieds ; je n'ose lever jusqu'à toi mes timides regards... Que vois-je ! Auguste & tendre mere ! tu me présentes tes enfans, tu les baignes de larmes, tu les remets entre mes bras ; ta voix douce & sublime s'écrie d'un ton de reproche : *Ami, remplis tes devoirs...* Oui, je les remplirai ; j'honorerai ton choix & ta confiance. Tes enfans t'étoient plus chers que toi-même... Je les aime comme toi :

tu perdis la vie pour l'un d'eux ! . . Viens, enfant cher & cruel, viens dans mes bras ; tu déchireras à chaque inſtant mon cœur : n'importe, viens, & rends-moi le ſentiment par le ſentiment de la douleur. Je ſuis vaincu : il faut vivre malheureux.

Oui, Julie ! tu le veux, & je t'obéis, lorſque je brûle du deſir de me rejoindre à toi. Tu n'es point diſparue ; tu commandes, & j'aime à remplir tes loix. Tu vis encore, tu m'es toujours préſente, je puis toujours t'aimer de ce feu pur dont je brûlois pour toi ; je puis encore te plaire ; & quand tu ne ſerois rien, j'adorerois ton ombre.

Venez, enfans chéris, pur ſang de Julie : nos ames ſe connoiſſent ; vous m'appartenez. La vertu de Julie ſera notre modele ; elle veillera du haut des cieux ſur nous, & la juſtice de nos actions ſera l'hommage le plus digne d'elle. Ne l'oublions jamais, enfans chéris ! En vous preſſant dans mes bras, je me rappellerai Julie : ah ! je ne veux point d'autre récompenſe de mes travaux.

O cher Wolmar ! je vole auprès de toi. Julie a parlé. Je consens à supporter le fardeau de la vie : je consacre mes jours à toi, à tes enfans ; heureux de les servir ! Cher Wolmar, reconnois une Intelligence suprême qui conduit tout ; elle a ses vues : soumettons-nous à ses décrets terribles, mais cachés. Un jour éclaircira ce qui nous confond. Reconnoissons un Dieu. Hélas ! si un aveugle destin régissoit le monde, aurions-nous le droit de pleurer, de nous attendrir & d'espérer ?

LETTRE

D'OVIDE EXILÉ, A UN AMI.

TU veux que j'essaie de charmer des jours misérables par les douceurs de l'étude ; tu m'exhortes à ne pas laisser périr mes talens dans l'inaction. Ami, j'approuve ton conseil ; mais la pratique n'en est pas facile. Les vers veulent de la gaieté. L'ame, pour produire, a

a besoin d'être en paix. Je suis loin d'en jouir. Toujours battu de la tempête, il n'est point de sort plus triste que le mien. Exiges-tu que Priam folâtre sur le tombeau de ses enfans, & que Niobé, privée des siens, mene les danses de la joie? Relégué & seul dans le fond de la Scythie, sont-ce des vers que je dois écrire, ou des pleurs que je dois répandre? Quand tu me donnerois un cœur aussi dur que celui de l'accusateur de Socrate, toute ma constance s'affaisseroit sous le poids de mes maux. Mes calamités surpassent la force humaine. Le vieillard qui fut nommé sage par la voix d'Apollon, n'auroit pas le courage d'écrire, s'il éprouvoit mes malheurs. Il faudroit que j'eusse oublié ma patrie; il faudroit, ô mes amis! que je vous eusse oubliés vous-mêmes, & que j'eusse perdu tout sentiment. Encore la crainte qui m'agite ne me laisseroit jamais assez tranquille pour me livrer à mes pensées. Un peuple d'ennemis environne le lieu que j'habite, & m'y tient sans cesse assiégé. Ajoute encore

que les années ont affoibli mon génie, & que cette longue inaction a consumé ses forces. C'est en vain qu'un champ est fertile de sa nature ; si le soc ne le renouvelle, il ne produira que de l'herbe & des ronces. Le coursier qui est resté long-tems oisif, sera moins léger à la course, & verra ses rivaux voler devant lui dans la carriere. Le vaisseau qui long-tems reste à sec sur le rivage, tombe enfin en pourriture & se décompose ; & moi je désespere de redevenir ce que j'ai déjà été & de retrouver mes foibles talens. Mes forces m'abandonnent, les longues souffrances tuent le génie. Souvent cependant, comme aujourd'hui, je prends mes tablettes, & j'essaie d'assujettir des mots à la mesure des vers ; mais je n'ai point composé d'autres poëmes que ceux que tu vois. Ils se sentent des malheurs de leur auteur & des lieux où il est relégué. Je sais que la gloire donne des forces au génie, & que l'amour de la réputation le féconde. Il fut un tems où j'étois moi-même attiré

par l'éclat d'un nom. J'étois heureux alors : maintenant je ſuis trop malheureux pour m'occuper de la gloire ; & je voudrois, s'il étoit poſſible, être ignoré du monde entier. Me diras-tu que mes premiers vers ont réuſſi, & que je dois pourſuivre mes ſuccès ? O muſes ! pardonnez ; mais vous êtes la premiere cauſe de mon exil. L'inventeur barbare du taureau d'airain en fit le premier le douloureux eſſai, & moi auſſi je ſuis puni de mes talens. Devrois-je encore avoir quelque choſe de commun avec les vers ? Quand on a fait naufrage, n'eſt-il pas naturel de déteſter les mers ? & quand même, toujours ſéduit par mon penchant, je me livrerois encore à un talent qui m'a été ſi funeſte, ſuis-je dans des lieux propres à m'inſpirer ? Je n'ai pas un ſeul livre ; je n'ai perſonne à qui je puiſſe me faire entendre, & qui ſe ſoucie de m'écouter. Tout eſt barbare, le lieu comme le langage. On n'entend ſortir de la bouche du Gete que des ſons effrayans & ſauvages, comme les cris des bêtes féroces ; je crois

même

même avoir déjà oublié la langue des Romains.

J'ai appris à articuler des mots getes & ſarmates. A te dire vrai cependant, ma muſe ne peut s'empêcher de tracer des vers. J'écris ; & quand l'ouvrage eſt achevé, je le jette au feu. Le fruit de mon travail eſt tranſformé en cendres légeres. Ne voulant point faire des vers, & ne pouvant pas plus m'abſtenir d'en faire, je me livre à mon penchant, & j'abandonne l'ouvrage aux flammes. Ce n'eſt que par haſard ou par ſurpriſe que ces foibles lambeaux vous parviennent quelquefois. Ah ! plût au ciel que le feu pût détruire comme l'ouvrage le talent qui a été la cauſe de ma perte & de mes malheurs !

ÉCRITURE.

POUVOIR de l'écriture, tu n'attires pas encore affez l'admiration ! Par quel méchanifme des mots tracés fur du papier, & dont l'influence au premier coup-d'œil paroîtroit devoir être peu confidérable, font-ils des impreffions fi durables, fi profondes ? L'idée de la réalité n'eft que paffagere, & le tableau, par les touches vives qu'il reçoit des mots, affecte davantage. Ce pouvoir de combiner rapidement des idées à l'aide de fimples figures, a vraiment quelque chofe d'étonnant & de furnaturel. Des objets qui ne font jamais tombés fous les fens, deviennent fenfibles, & s'offrent réellement jufqu'à troubler & épouvanter nos efprits. Les mots frappent plus l'imagination que ne le feroit la chofe même.

Il eft affez difficile de concevoir comment les mots, femblables au ton de la voix, prennent un caractere d'attendriffement, de paffion, de crainte, de fouffrance, de mépris,

d'orgueil, de dedain; comment un caractere mort, inanimé, devient un langage éloquent, expressif, qui fait répandre des larmes, qui anime, qui passionne, qui tue.

Par une sympathie prompte & rapide nous saisissons le feu allumé dans une autre imagination. Démosthene enflamme sa république, & la précipite, malgré ses vrais intérêts, dans une guerre fatale. Peut-être aussi que les mots, dans leur origine primitive & lorsqu'ils n'ont pas encore reçu toutes les acceptions particulieres que crée une société policée, ont plus de force & d'énergie. Ces mots peignent naïvement, & ceux qui les entendent ne songent point encore à les soumettre à la froide analyse de la critique.

Les peuples encore barbares ont sans doute une précision plus nerveuse, une chaleur plus vraie : ils tiennent de plus près à la nature. Les mots, dans l'origine d'une langue, ont plus de briéveté, & expriment plus de choses à la fois. On les décompose, on les alonge, on les subdivise, on les modifie d'après une libre

fantaisie ; mais dès que le peuple se polit, les mots prennent un rang comme les hommes. Il y en a de nobles, il y en a de bas ; & cette inégalité est fondée, de même que l'autre, sur le caprice, le hasard & le cours bizarre des événemens.

Il seroit beau de remonter à la langue primitive de chaque climat, de trouver le vocabulaire de chaque peuple dans les productions de son sol ; de voir les expressions les plus répandues dans telle contrée sortir des objets physiques ; de reconnoître la transmigration des mots qui ont voyagé avec les peuples conquérans ; de saisir l'altération de tel idiôme qui, fort ou foible, a pris naissance dans les pays où se manifestent les bruyans phénomenes de la nature, ou dans les plaines riantes où elle repose ; enfin, de retrouver le son, l'accent, le cri dans l'expression qui désigne chaque objet particulier. On verroit alors ce que les idées abstraites ont dénaturé, on appercevroit les liaisons primitives qui régnoient entre les êtres sensibles & nous.

Le favant M. Court de Gebelin dit : *Demander quelle fut l'origine de la parole, c'eſt demander quand l'homme commença d'entendre, de voir, de marcher.* M. l'abbé de Condillac, dans fon *Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, a reconnu, d'après les les livres facrés, qu'en fortant des mains de Dieu, Adam & Eve furent, par un fecours extraordinaire, en état de réfléchir & de fe communiquer leurs penfées : mais enfuite, écrivant en philofophe, il cherche comment la chofe auroit pu fe faire par des moyens naturels ; & l'on reconnoît alors évidemment que la parole eſt acquife & non donnée à l'homme, comme l'affure fans preuve M. Court de Gebelin.

Quelle différence incroyable dans le ſtyle de deux hommes nés la même année, habitans de la même ville, parlant la même langue, voyant les mêmes objets ! Comment ne pas reconnoître que le ſtyle eſt l'empreinte de l'ame, & qu'il ne s'apprend point, qu'il ne s'imite point ? J'ouvre les œuvres de * * * * *;

ce ſont des caracteres noirs tracés ſur du papier blanc. Je lis, je vois des tragédies en hémiſtiches & en rimes, des diſcours, des diſſertations, de la proſe, des vers grands, petits, &c. Mon eſprit, malgré moi, eſt diſtrait, vagabond; j'oublie que je lis; une rêverie vague s'empare de moi; je bâille, & je laiſſe là l'homme de goût par excellence. J'ouvre un volume de la Nouvelle Héloïſe de Rouſſeau, c'eſt encore du noir ſur du papier; mais tout-à-coup je deviens attentif, je m'anime, je m'échauffe, je m'enflamme, je ſuis agité de mille mouvemens divers. Je me crois dans les boſquets de Clarens; je vois, j'entends les perſonnages, je lis le volume d'une haleine; & quand j'apprends qu'il y en a ſix, mon cœur palpite de joie & de plaiſir, & je voudrois pouvoir prolonger à l'infini cette délicieuſe lecture.

ÉCRIVAINS.

Tout écrivain eſt particuliérement lié à la juſtice d'une maniere ſolemnelle, & avant toute autre obligation. L'infraction de la juſtice eſt une injure faite au genre humain. Voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom ſent vivement le tort que l'on fait à ſon ſemblable : il eſt le vengeur de la cauſe publique ; & l'oppreſſion qui eſt tombée ſur ſon voiſin doit lui devenir perſonnelle : il ne peut ſe diſpenſer d'élever la voix.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître ; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes

ſupérieurs, qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations, & les vertus civiles des particuliers? Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent; ils l'intéreſſent, & l'auteur a perſuadé la morale ſans en parler : par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement.

Il faut travailler avec ſoin l'intérieur de notre ame, qui eſt le ſanctuaire où réſident les images & les penſées. La ſcience n'eſt faite que pour nous conduire à la morale qui nous eſt néceſſaire, à la morale qui nous apprend à être patiens, modérés, doux, &

qui en nous parlant de nos ſemblables, nous enſeigne tout ce que nous leur devons. Un philoſophe qui médite ſeul, qui ſcrute différens objets, qui les examine tranquillement ſous tous leurs rapports, eſt plus en état d'approcher de la vérité qu'une aſſemblée d'hommes qui diſcutent, déliberent, argumentent. Les écrivains ne doivent faire corps que par leurs idées.

Un homme riche ou heureux ne feroit peut-être pas bien de vouloir écrire, non pas ſeulement parce qu'il aventureroit ſon repos & ſes paiſibles jouiſſances; (1) mais parce qu'il ne ſeroit peut-être pas aſſez vivement indigné contre les méchans, c'eſt-à-dire, contre les perturbateurs de l'ordre public. Il ſe trouveroit dans une ſituation trop propre à tolérer beaucoup d'abus qui ne le

---

(1) Quand on ſe conſacre aux pénibles devoirs d'écrivain, il faut avoir ſondé d'avance la force de ſon ame; il faut pouvoir être aſſuré de ſoutenir avec fermeté les aſſauts des événemens.

toucheroient que foiblement, retranché, pour ainſi dire, dans le cercle de ſon opulence ; enfin, il ſeroit trop diſpoſé à pardonner à beaucoup de monde, & à conſacrer par le raiſonnement certains vices politiques de nos gouvernemens modernes.

Comment chercheroit-il le remede aux maux qui nous preſſent, lorſqu'il ſeroit ſi éloigné de la claſſe ſouffrante ? Il faut qu'un écrivain ait le malheur d'être mécontent de tout ce qui ſe fait de mal dans ſa patrie, afin que ſes écrits aient des traits mâles qui réveillent l'attention : il faut que ces traits ſoient fortement prononcés, puiſqu'il a à frapper des oreilles ſuperbes & endurcies. Orateur du grand nombre, c'eſt-à-dire, de la foule des infortunés, il faut que la mélancolie, mere de la pitié, préſide à ſa touche un peu ſombre, & la rende plus attendriſſante.

Fontenelle a dit de lui-même, qu'il ne lui étoit jamais arrivé de jeter le moindre ridicule ſur la plus petite vertu. Cela eſt vrai-

ment reſpectable ; mais il n'avoit encore rempli que la moitié de la tâche d'un homme de lettres. Il lui eſt de plus en plus enjoint de renforcer ſa voix contre tout ce qui bleſſe & avilit l'humanité, de flétrir tout deſpotiſme, d'attaquer ſans relâche la tyrannie qui revêt tant de formes, de ſe dévouer pour la cauſe commune, de poſſéder ce ſentiment profond qui ſe répand à grands flots, de voir le dernier citoyen, & de devenir enfin ſon avocat devant l'orgueil de la puiſſance.

Eh! qui défendra la multitude des coups qu'on lui porte, ſi ce n'eſt la voix éloquente de l'homme juſte & ſenſible? Qui environnera le pouvoir aveugle & violent de tous les reproches, de tous les cris, de tous les gémiſſemens, ſi ce n'eſt l'écrivain? Il faut qu'il rende l'accent aigu & plaintif de l'opprimé; qu'il faſſe gronder ſur la tête de l'oppreſſeur le bruit lointain & formidable du tonnerre de la poſtérité, & qu'il ſache, malgré l'audace qu'ont affectée quelques politiques, qu'il eſt peu d'hommes publics qui ne craignent le jugement du public.

On appellera ce courage enthousiasme ; mais l'enthousiasme n'est-il pas au talent ce que le coloris est à la peinture ? Sans lui, point de sacrifice à la vérité, point d'inspiration, point de cet attrait permanent & victorieux qui force l'écrivain à composer ces ouvrages qui laissent une trace profonde dans leurs siecles.

Heureux donc celui qui sent l'enthousiasme de son art ; qui, tandis que l'erreur a ses héros & ses martyrs, s'enflamme pour la vérité & jouit, dans la contemplation de ses chastes attraits, des sacrifices qu'il a faits pour elle ! La vérité a ses amans qui la préferent à tout. Entendez un Anglois qui parle de la liberté : c'est d'un ton mâle qui annonce qu'il l'acheteroit aux dépens de sa vie. Lisez Fenelon, lorsqu'il parle de la vertu ; comme il l'insinue dans notre ame ! L'auteur qui s'abandonne au vrai mouvement de son ame, a donc un idiôme qui résonne, non à l'oreille, mais à l'ame du lecteur ; & voila l'éloquence.

Si tel homme se passionne pour un conquérant, l'idolâtre & s'imagine qu'il est glorieux

d'expirer ſous ſes drapeaux ; ah ! pardonnons à l'eſprit généreux, avide de connoiſſances utiles, le tranſport qu'il éprouve en pénétrant duns le ſanctuaire où ſe cache la vérité & en ſoulevant les voiles qui la couvrent.

FABLE.

Le Pere mourant & ſes deux Fils.

UN bon pere, & de plus homme de très-grand
 ſens,
 Touchoit à ſon heure derniere ;
 Il jouiſſoit des pleurs de ſes enfans,
Et gardoit à tous deux une tendreſſe entiere.
En tête cependant il avoit un projet.
Il écarte l'aîné, fait venir ſon cadet :
Mon fils, nous ſommes ſeuls ; prends cette clef
 ſecrette ;
J'ai caché dans ce coin une riche caſſette,
 Où tu trouveras du comptant.
 Garçon d'eſprit, je te dois ce préſent.
Le cadet étonné : Qu'exigez-vous, mon pere ?
Mon cœur me le défend ; un tel tort à mon frere !
Ah ! reprit le vieillard, emporte, & ne dis mot.

De ton frere je fais quel deviendra le lot.
Va, ce n'eft pas pour lui que je crains la mifere;
Il réuffira : c'eft un fot.
(*Cette fable eft imitée de l'allemand.*)

FABLE.

Le Denier & le Louis d'or.

Un denier (puifqu'il faut l'appeller par fon nom)
Un double louis d'or, au front large & fuperbe,
Tous deux échappés du cordon,
Côte à côte giffoient fur l'herbe.
Que fais-tu près de moi, dit d'un ton orgueilleux
Le métal arrogant à l'atôme de cuivre ?
Dans le monde, où je brille, as-tu jamais fu vivre,
Toi méprifé des grands, & qui n'es cher qu'aux gueux ?
L'humble voifin reprit : Je fuis fort peu de chofe;
Mais je fus en tout tems utile aux malheureux,
Et tous les foirs l'homme laborieux
En fon fang me métamorphofe.
Je ne fais point de trahifons,
De crimes, ni d'achats fordides;
J'aime mieux hanter des haillons

Que des cœurs faux, des têtes vuides.
Jamais fur le tapis d'une table de jeu
Je n'ai prêté mon nom à d'avares fottifes.
Prefque toujours, en préfence de Dieu,
J'habite le tronc des églifes.
D'ailleurs, marqué du même fceau,
Et comme vous fervant la république...
Un paffant qui furvint empêcha la replique;
Il ramaffa l'écu fi beau,
Sans oublier la chétive monnoie.
Mais que fit le paffant? le dirai-je? De l'un
Il foudoya fille de joie,
Le denier fut pour le pauvre importun.

FABLE.

Le Coucou & l'Hirondelle.

MAÎTRE coucou rencontre une hirondelle
Qui revenoit des royaumes lointains.
Eh! vous voilà, voyageufe éternelle?
Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle.
Apprenez-moi des faits certains.
J'ai des amis par-tout, car par-tout j'ai fu plaire.
Répondez-moi, ma très-chere commere.
Vous avez vu bien des pays nouveaux!

Dites, ſous un autre hémiſphere,
Parle-t-on beaucup des oiſeaux?
La voix du roſſignol eſt-elle auſſi brillante
Parmi les peuples du Japon,
Que parmi nous? Oh, je croirois que non.
— Pardonnez-moi; tout de même elle enchante;
Il eſt toujours le héros du printems,
L'ame de nos rians bocages,
Le chantre ailé, dont les accens
Plaiſent le mieux ſous les ſombres feuillages.
— Et la fauvette? — Elle a ſon prix.
Sa gorge noire & ſon gentil corſage
Lui font un grand nombre d'amis.
On chérit encor ſon ramage.
— Et moi, qu'en dit-on? — Vous? on n'en dit rien du tout.
Jamais ſur vous le moindre mot ne ſonne.
— Ah, les ingrats! Ils me pouſſent à bout.
Eh bien, je parlerai toujours de ma perſonne.

Ainſi ſe venge un faquin orgueilleux,
Comme un coucou ſans ceſſe égoïſte ennuyeux.

FABLE.

FABLE.

L'Homme & le Buiſſon.

DANS un buiſſon de haute épine,
Un homme, un ſoir, guétoit un chat;
Il en vouloit à ſa robe d'hermine.
Il étoit déjà pris; mais voyant ſa ruine,
L'animal fit ſi bien, que l'homme le lâcha.
Son ame étoit doublement irritée,
Car il avoit la main enſanglantée
Par les ronces de ce buiſſon.
Dans ſon courroux, n'écoutant plus raiſon,
Il s'apprête à couper juſques dans ſes racines
L'arbuſte couronné d'épines.
Une affaire ſurvient, & juſqu'au lendemain
Il a différé ſa vengeance.
Mais la ſerpe aiguiſée eſt toujours ſous ſa main,
Et lui rappelle ſon offenſe.
Enfin il s'arme un certain jour,
Et s'en va droit ſignaler ſa furie...
Quelle ſurpriſe, ô ciel! cette haie eſt fleurie.
La douce odeur qu'elle exhale à l'entour
Eſt le parfum de l'ambroiſie,
Le champêtre encens de l'amour.

Il apperçoit des roſes éclatantes,
Dont rien n'égale la fraicheur;
En feſtons il les voit pendantes,
Il reſpire un baume enchanteur.
Il s'approche, il leur rend hommage;
Le fer eſt tombé de ſa main.
On reſpecte un buiſſon ſauvage
Comme l'honneur de ſon jardin.

Pour une légere piquure
N'écoutons point un ſot courroux:
Peu de tems guérit la bleſſure.
Oublions plutôt une injure;
Tous les cœurs reviendront à nous.

FABLE.

Le Singe & l'Huître.

Le ſinge d'un Gaſcon, Gaſcon comme ſon maître,
Vit une huitre entr'ouverte, & s'écria: Sandis!
Chétive créature, à quoi puis-je connaître
De quel regne Dieu te fit naître?
Penſes-tu? ſens-tu même? Onc tu n'y prétendis.
J'ignore encore en quel degré Leibnitz
Put placer ton eſpece au nombre des monades,

Moi qui dans le grand tout fus mis comme un
chaînon
Entre l'inſtinct & la raiſon.
Laſſe à la fin de ſes bravades,
L'huître répondit : Vil bouffon,
Va-t-en chez Nicolet, enflé de ta baſſeſſe,
Proſtituer aux ſots ta machinale adreſſe ;
Tandis que, digne objet des regards d'un Buffon,
Dans mon calme apparent, ſur l'aile du génie,
Je vole aux régions de la philoſophie.
Epimenide ainſi, par les ſots de ſon tems,
Fut ſoupçonné de dormir quarante ans.
Abdere s'honora d'un ſage
Qui des yeux corporels ſe refuſant l'uſage,
S'enſevelit tout vif au ſein des monumens.
Moins les ſens ont d'empire, & plus l'ame travaille.
Adieu. Pour méditer, je rentre en mon écaille.

BRIÉVETÉ DE LA VIE.

Pourquoi faut-il que notre vie ſoit ſi courte ! Que ne vivons-nous deux ou trois mille ans ! Voilà ce qu'on entend.

Preſque tous les hommes ſe plaignent de la briéveté de leurs jours. S'il étoit en leur diſpoſition de pouſſer leur carriere auſſi loin qu'ils le voudroient, ceux qui ſe détermineroient à mourir au bout de deux ou trois mille ans ſeroient peut-être plus rares que nos ſuicides d'aujourd'hui.

Inſenſés que vous êtes ! avez-vous bien réfléchi ſur ce qui réſulteroit d'une vie auſſi longue ? Si Dieu exauçoit vos vœux indiſcrets, il faudroit, ou qu'il agrandît conſidérablement notre globe, ou qu'il nous privât de la faculté de nous reproduire. Mais notre globe ne ſauroit recevoir une plus grande étendue ſans qu'il s'enſuivît le bouleverſement de notre ſyſtême planétaire & notre ruine.

Les corps qu'on entaſſe, après une bataille, dans des foſſes larges & profondes, ne ſont qu'une foible image de la confuſion où nous ſerions ſur cette triſte planete, ſi perſonne ne mouroit d'ici à quinze cents ans ſeulement, ou que la vie commune de l'homme fût de ce nombre d'années & qu'il conſervât la faculté d'engendrer pendant les ſept huitiemes de cette longue vie, comme cela ſe voit communément dans la vie préſente. Ceci va être mis en évidence par le calcul.

La circonférence d'un des grands cercles de notre ſphere étant de 7,200 lieues marines de 2,850 toiſes & de 20 au degré, ſon diametre ſera de 2,291 $\frac{59}{71}$ lieues; ſa ſurface de 16,501,183 $\frac{7}{71}$ lieues, leſquelles réduites en pieds quarrés, donneront 4,825,110,925-148,450. Si l'on en ôte ſeulement la moitié, qu'on ſuppoſe occupée par la mer, les lacs & les rivieres, il en reſtera 2,412,555,462-574,225.

Suppoſons maintenant que cette moitié ſoit habitée par un milliart d'hommes. Si ce nombre

venoit à augmenter tous les ans d'un centieme ſeulement, il ſeroit ſi grand au bout de 1,476 ans, qu'il rempliroit à peu de choſe près toute la ſurface habitable de la terre, en n'accordant à chaque homme qu'un eſpace d'un pied quarré; car $\frac{101}{100}$ élevé à ſa 1476[e] puiſſance & multiplié par 1,000,000,000, produit le nombre 2,389,936,508,196,722. Si l'on ajoute à ce nombre le produit d'une année de plus, il donnera alors 2,413,835-873,278,689, lequel ſurpaſſe celui des pieds quarrés, que contient la partie habitable de notre globe.

Si, au lieu d'un centieme, on ſuppoſe que le nombre des hommes s'accroiſſe d'un vingt-cinquieme, ce qui ne ſeroit pas exorbitant dans la ſuppoſition d'une vie auſſi longue, fût-elle même beaucoup plus courte, au bout de 374 ans ce milliart d'hommes s'élevera à 2,346,681,621,621,621, nombre preſqu'égal à celui des pieds quarrés que contient la partie habitable de la terre. Si l'on ajoute une année de plus d'un pareil accroiſſement, alors on

aura 2,440,548,886,486,485, nombre ſupérieur à celui des pieds quarrés que les eaux laiſſent à découvert ſur la ſurface du globe.

Ce nombre, tout grand qu'il eſt, n'eſt rien en comparaiſon de celui que produiroit une pareille augmentation continuée pendant 1500 ans; l'imagination en eſt effrayée. C'eſt alors que les hommes ſeroient entaſſés les uns ſur les autres, ne fuſſent-ils pas plus gros que des cirons. En voici le nombre calculé par les logarithmes à huit décimales: 35,481,257,359,813,084,135,514,018, 691,588,785, nombre plus de deux cents fois plus grand que celui de 162,628,999-125,937,863,623,442,432,000,000, qui exprime celui des points cubiques de matiere que contient la maſſe entiere de notre globe. Il faut obſerver qu'un pouce cube contient 2,985,984 de ces points.

Que faut-il conclure de là? Que tout eſt arrangé ſagement; que toutes choſes, même celles dont nous avons le plus d'horreur, la mort, par exemple, ſont ordonnées pour notre

bien ; que Dieu, pour nous mettre au large & nous laiſſer les coudées franches, a voulu qu'il y eût des maladies, des médecins, des militaires, des bourreaux, & mille autres moyens deſtructifs, dont nous avons la ſottiſe de nous plaindre, ſans faire attention que tout cela ſert à élaguer le grand arbre du genre humain, à lui donner de l'air, à ménager ſa ſeve en retranchant ſes branches ſuperflues, qui bientôt le feroient périr, ſans cette précaution.

(*Cet article eſt de M. l'abbé Paſquet.*)

ABDICATION.

La grandeur ſuprême a-t-elle des plaiſirs ſecrets que nous ne connoiſſons pas ? Chacun y monte en idée, & gémit de n'être point aſſis ſur un trône. Eſt-ce une illuſion de l'eſprit ? Y a-t-il des voluptés réelles attachées à l'exercice de la royauté ? Je vois les monarques ne pouvoir repoſer ſur le trône & ne

pouvoir en descendre ; malheureux en régnant, malheureux plus souvent de se voir trop obéis, & craignant toujours de ne l'être point assez. Qu'y a-t-il donc de si suave dans une couronne ? Pourquoi la vie privée paroît-elle si effroyable à celui qui a essayé de la royauté ?

Il faut que le plaisir de commander, de diriger de vastes opérations, tienne l'ame à une certaine hauteur & la flatte dans toute sa profondeur. Ajoutez qu'un roi sait tout ce qu'il veut savoir, qu'il peut satisfaire son inépuisable curiosité, que tous les arts sont à son commandement, qu'il donne à la justice une force qui la rend l'image de la justice éternelle. Que ces prérogatives sont glorieuses ! que l'homme ainsi est grand au milieu de ses semblables ! Les autres hommes ne peuvent former pour le bien public que des vœux impuissans ; & le monarque, quand il le veut, frappe l'abus aux deux extrêmités de son royaume, & l'enleve à ses vieilles racines.

Je conçois donc que ces fonctions poli-

tiques qui embraſſent de grands objets, toujours intéreſſans, rempliſſent l'ame, la nourriſſent, l'accoutument à des points de vue profonds & majeſtueux, & la ſatisfont conſéquemment d'une volupté qui nous eſt inconnue, à nous petits & ſans pouvoir.

Charles-Quint, après avoir abdiqué la couronne avec toutes les formalités requiſes, s'étonne & s'afflige en arrivant à Burgos, de ne plus voir cette cour empreſſée & nombreuſe, qui l'environnoit lorſqu'il tenoit le ſceptre. Le monarque connoiſſoit peu les hommes & ſon rang; il s'étoit perſuadé peut-être, que tous ces honneurs s'adreſſoient à ſa perſonne au moins autant qu'au roi.

Le trône devint inſupportable à Charles-Quint, à Chriſtine, à Philippe V, à Victor-Amédée; ils voulurent en deſcendre, ils s'en repentirent, ils ne purent être ni rois, ni ſujets.

Dans quelle condition de la vie humaine veut-on repréſenter juſqu'à la fin de ſa vie? Le guerrier, le magiſtrat, le négociant,

l'écrivain même ſortent de la carriere & vont chercher le repos ; mais ſi la nature condamnoit un roi à vivre cent années & au-delà, il lui faudroit donc à cent dix ans régner ſur une ſixieme génération. Tout homme peut ſe déplacer, changer de ſoins & d'occupations ; les rois ſont condamnés à reſter enchaînés dans le cercle uniforme des reſpects & des hommages.

Appartenir invinciblement à un point fixe & central, & ne pouvoir jamais ſortir de ſa place, me paroît un des plus grands inconvéniens de la royauté. Si une foule de jouiſſances appartiennent aux rois, combien d'autres leur ſont interdites ! Il faut une tête forte pour ſoutenir cette élévation, ouvrage de la politique & non de la nature, juſques dans un âge avancé.

Mais ſi les peines des rois ſont grandes, s'ils ſont éternellement liés au cours des événemens publics, que leurs travaux, en récompenſe, peuvent leur procurer de délices ! Des occupations graves deviennent des plaiſirs

pour les ames qui ont le ſentiment de l'ordre & de l'harmonie.

Quand on ſonge qu'ils peuvent répandre la douceur ſur la vie entiere d'un homme, d'une famille, d'un peuple; que chaque trait émané de leur plume peut être un acte de bienfaiſance univerſel, ſur-tout dans ce ſiecle où l'autorité des ſouverains eſt affermie, où leur perſonne eſt en ſûreté, où ils ſe trouvent, ſans contradiction, dépoſitaires de la force publique; alors il faut avouer que les rois touchent ce qu'il y a de plus délicieux dans l'exiſtence d'un être penſant : ce pouvoir de réprimer le méchant & de relever le foible, d'éteindre juſqu'à une partie des maux que nous impoſa la nature, & de ſourire enſuite à leur ouvrage, a quelque choſe qui inſpire un reſpect religieux. Quelle autre occupation offre tout-à-la-fois & cette utilité & cette récompenſe ?

Les monarques, aidés de la philoſophie, peuvent être aujourd'hui des dieux au milieu des humains; & nous, foibles particuliers,

dépourvus de force & de puiſſance, nous ne pouvons qu'à grand'-peine être des hommes.

C'eſt Socrate qui a dit le premier que la philoſophie devoit diriger les rois : il faut toujours venir à cet homme-là ; il a deviné le nœud de la politique. *Tant que les philoſophes ne ſeront pas rois, ou que les rois ne ſeront pas philoſophes ; tant que la philoſophie & le ſceptre, au lieu d'agir de concert, ſe trouveront ſéparés, la félicité publique ne pourra avoir lieu.*

CONVERSATION.

Il y a des hommes qui dans la converſation s'animent, & produiſent les plus heureuſes penſées ; penſées quelquefois plus fines & plus applicables aux circonſtances & aux événemens que celles qui ſont imprimées. Le moment, l'à-propos frappent l'expreſſion, & la rendent plus originale & plus conciſe. Veulent-ils écrire ? ils manquent abſolument d'art & de méthode, & ils prouvent, au

grand étonnement de ceux qui les connoiſſent, qu'ils ne ſavent que parler. Au contraire, tel auteur fameux eſt ſec, triſte, ou embarraſſé dans la converſation. Tel étoit Corneille, tel étoit Richardſon, tel étoit la Fontaine; & plus d'un homme de génie a fait dire, après qu'on l'eut entendu : Quoi, c'eſt là lui ?

Les dons ſont partagés; il eſt bien rare de les réunir au même degré. Ecrire & parler ſont deux talens très-diſtincts, & ce double avantage peut fort bien ne pas appartenir au même homme.

Les auteurs qui ont fait des ouvrages lus, eſtimés, ſont certainement des gens d'eſprit: mais eſt-il démontré manifeſtement qu'ils ſoient les hommes qui aient effectivement le plus d'eſprit & d'éloquence ? On rencontre quelquefois de ces hommes inattendus, qui étonnent d'autant plus qu'ils ſont loin des idées courantes : ils ont l'air d'appartenir à un autre monde; leur maniere de voir les objets, leur diction ne reſſemblent à rien de

ce qu'on connoît : ce n'eſt plus le ſtyle des gens de lettres, c'eſt le leur : il attache, il émeut, il fait rêver : on ſe demande comment on eſt remué par un homme agreſte, dont la parole eſt inculte ; ils ne ſe ſervent ni des mots, ni des tours de phraſes uſités. Son idiôme eſt neuf, & il vous pénetre.

Tyranniſés par l'habitude, nous revenons le lendemain au pli accoutumé, au goût factice, à la liſiere de l'uſage, à la routine, ou bien à notre auteur favori que nous avons loué une fois & que nous louerons toujours pour ne pas paroître inconſéquens.

Nous en croyons plus les livres que le ſentiment de notre propre admiration : nous ne ſavons pas la conſerver, la mûrir, la propager : nous oublions les idées les plus fortes, les plus neuves, les plus vraies, parce que nous n'avons pas le talent de les ſaiſir & de les coucher en nous, comme dit Montaigne. Tel a été miraculeux au monde, auquel ſa femme & ſon valet n'ont rien vu de remarquable, dit encore le bon Montaigne.

Il n'y a qu'un homme qui penſe, qui ſache diſtinguer le grand homme de l'homme ordinaire.

Ce qui ſervira à dévēlopper cette réflexion, c'eſt qu'un homme d'eſprit eſt toujours entendu, & que tel homme de génie eſt mort ſans l'avoir été. Il ſe compoſe quelquefois un langage qui le rend inintelligible pour ceux qui ne ſavent point l'étudier : alors deux ou trois hommes entrent dans ſes idées, & le reſte mépriſe ce qu'il n'eſt pas en état de comprendre.

Je crois qu'il eſt des gens qui ont l'intelligence ſi profonde & ſi vive, que rebutés de ne pouvoir ſe faire entendre, ils converſent avec eux-mêmes, attendant celui avec lequel ils puiſſent communiquer.

La converſation d'un homme inſtruit vaut mieux qu'un livre, en ce que le livre ne répond point à une objection.

On reconnoîtra aiſément un écrivain qui a le ſtyle de la converſation, de celui qui dans la retraite n'a connu que la lecture calme & ſolitaire.

ſolitaire. On apprend bien mieux dans la converſation quand elle eſt franche & ouverte.

L'eſprit de parti n'a plus lieu dans les diſputes. Il faut ſavoir dire aujourd'hui : *Je me ſuis trompé.*

MILTON.

MILTON a peint un monde idéal. Il ſemble vous dire : Voulez-vous entrer avec moi dans le monde que j'ai créé ? Si vous y conſentez, abandonnez-vous à moi, & vous verrez le ſpectacle le plus merveilleux ; mais ſi vous armez votre froide raiſon contre ma poéſie, ne vous placez pas ſur le char qui doit vous tranſporter dans une région inconnue ; reſtez où vous êtes.

STYLE LACONIQUE.

PHILIPPE, roi de Macédoine, écrivit aux Laconiens, que s'il entroit une fois dans la Laconie, il ſaccageroit leur pays. Les Laconiens, en réponſe à cette lettre, écrivirent ſeulement ce mot : *ſi*.

LA TRAGÉDIE

DE BRUTUS.

JE ſors de la repréſentation du *Brutus* de Voltaire. Dans cette piece on s'intéreſſe pour le fils de Brutus ; mais ce fils méditoit un parricide, en faiſant remonter Tarquin ſur le trône : car on devoit commencer par égorger les deux conſuls. Pourquoi donc M. de Voltaire a-t-il voulu intéreſſer pour deux fils dénaturés, pour deux mauvais citoyens qui préféroient un tyran à la liberté ?

BATAILLES.

Je n'ai jamais aſſiſté à aucune bataille ; mais d'après l'hiſtoire lue attentivement, je vois de mon cabinet les campagnes des plus fameux généraux. Je lis les détails des combats, & je tire une induction ſecrete de ces terreurs paniques & fréquentes, où ſouvent l'on fuit des deux côtés.

Quand l'homme apperçoit la mort diſtinctement, il ceſſe d'être ſoldat ; il faut qu'il ſoit diſtrait, claſſé, encouragé, environné, entraîné, emporté par l'exemple.

Tout guerrier avoue que dans le fort du combat on ne ſonge point à la mort. Elle a beau courir de rang en rang, on voit ſans voir ; l'ame entiere eſt attachée à un objet étranger ; un lievre qui court dans les rangs, fait rire dix mille hommes expoſés au feu du canon.

Mais dès qu'une voix s'éleve & crie : *nous*

ſommes perdus , nous ſommes coupés , nous ſommes trahis ! alors, malgré la diſcipline, la bravoure des chefs & le regard des rois, tout ſe débande en un inſtant ; l'œil du ſoldat s'eſt fixé ſur le ſpectre du trépas ; & ces hommes dont le métier eſt de le braver, n'ont pu ſoutenir ſa vue diſtincte : ils fuient honteuſement. Pour les faire vaincre, il faut les amuſer & cacher le but où ils doivent tendre.

On connoît le mot naïf de ce muphti qui, voyant les troupes Ottomanes battues & fugitives, proféra ces belles paroles : *Puiſque les ſoldats du ſublime ſultan ne veulent plus combattre, il faut bien faire la paix !*

Celui qui connoît le génie & les reſſorts des gouvernemens anciens, doit beaucoup s'étonner lorſqu'il voit dans nos gouvernemens modernes des recrues forcées. On croit faire un ſoldat d'un homme à qui l'on a mis un fuſil ſur l'épaule ; mais ſans les flammes du patriotiſme, & peut-être le ſentiment profond d'une guerre juſte, le prince aura des

armées & point de guerriers. Ces maſſes n'auront point d'ame, point de reſſorts, & feront des forces purement méchaniques.

Ce ſont les ſoldats d'une nation libre qui vont d'eux-mêmes à la guerre, qui n'abandonnent point leurs drapeaux, & qui décident la victoire. Il faut aimer ſa patrie pour lui donner ſon ſang; il faut ſentir les avantages du gouvernement où l'on vit, pour vaincre pour lui.

Qui précipitoit les anciens dans des conquêtes? Un intérêt viſible & national. Les guerriers s'élançoient dans les combats, dédaignant la mort & ne voyant que l'honneur; le ſoldat bleſſé ſoulageoit le ſoldat mourant; ils s'embraſſoient; ils ſuçoient mutuellement leurs plaies. Les peres ne pleuroient pas leurs enfans; les meres elles-mêmes donnoient des ſignes de joie: heureuſes d'avoir enfanté des ſoldats à la patrie.

On faiſoit autrefois de grandes choſes avec des poignées d'hommes; aujourd'hui des armées innombrables ſe fondent, périſſent, ſe

difperfent, parce qu'il y manque cet ardent patriotifme qui feul opere des prodiges Notre tactique, nos généraux, notre difcipline ne font des armées que des maffes qui, comme des efpeces de rochers, demeurent immobiles après qu'on les a lancées.

Les débats des Européens n'ont rien changé à la face de l'Europe; pas un roi captif ou détrôné; pas un royaume renverfé, ou débordant fes limites; point de ces fecouffes de couronne dont le fracas merveilleux tiendroit nos efprits éveillés & dans un grand étonnement. L'uniformité des batailles donne à nos gazettes une couleur monotone; il n'y a que les noms de changés. La paix & la guerre ont prefque la même phyfionomie; les états, après ces luttes fanglantes & terribles, ont confervé leur affiette; pourquoi donc des batailles, puifqu'il n'y a plus de révolutions?

On dit: Ruinons notre voifin; pourvu que j'aie un écu de fix livres au-deffus de lui, je m'eftimerai vainqueur. Oh, la belle victoire! C'eft comme fi l'on dépouilloit quel-

qu'un pour avoir le plaiſir de reſter en chemiſe en le voyant tout nu.

Quand lirons-nous dans les gazettes des événemens nouveaux & capables d'intéreſſer la curioſité ? Avec quel plaiſir j'apprendrois la découverte de quelque peuple policé, caché dans l'Amérique ſeptentrionale, & qui offriroit ſubitement à nos regards étonnés des arts qu'il auroit découverts auſſi de ſon côté !

Quel étonnement pour nous autres Européens qui nous croyons les plus avancés dans les ſciences & les arts, ſi nous allions trouver des peuples civiliſés qui nous ſurpaſſeroient en bonheur comme en connoiſſances, des peuples faits pour changer ſubitement nos idées & le plus fortement imprimées dans notre cerveau ! Les voyages dans la mer du Sud ont déjà fait rêver les moraliſtes. Que d'objets de comparaiſon ! Quelle foule d'inſtructions & de lumieres !

L'hiſtoire de ce peuple iſolé feroit plus propre à être obſervée que celle de tous les peuples connus anciens & modernes. Abſolument ſéparé du reſte de l'univers, tout chez

lui nous parleroit. Mais il n'y a que le tems qui donne la réalité aux conjectures, & qui amene les découvertes transcendantes.

DU DUEL.

Est-il bien vrai que les anciens aient pratiqué le duel? Qu'est-ce qu'un duel dans nos idées? Je crois pouvoir le définir, un combat prémédité entre concitoyens, ou même entre des étrangers qui ne seroient pas en état de guerre. Les combats singuliers, livrés entre des guerriers de différentes nations, tels que ceux de David & de Goliath, d'Hector & d'Achille, d'Enée & de Turnus, des Horaces & des Curiaces, &c. ne sont pas proprement des duels; je reconnois des hommes publics, avoués de leur nation, & chargés des intérêts des deux peuples qu'ils représentoient.

Pour trouver un exemple du duel entre concitoyens, il faut remonter presqu'au tems fabuleux, au duel d'Etéocle & de Polynice,

ce qui ne fait point un fondement hiſtorique. Les héros de l'Iliade, entre ceux du même parti, s'inſultent & ne ſe battent point. Ajax même ne conçut le deſſein d'attaquer Ulyſſe, que lorſqu'il fut devenu fou.

Peut-être n'eſt-il pas inutile à la morale de bien conſtater que dans les tems vraiment héroïques on ne connoiſſoit pas la fureur des duels.

C'eſt une frénéſie moderne, fondée ſur ce miſérable point d'honneur, que perſonne n'a jamais pu expliquer ni définir, qui fait de l'homme un égoïſte féroce, & lui apprend à ſe ſubſtituer à la raiſon & à la majeſté des loix.

S'il s'agit de venger une injure, quelle injure peut autoriſer l'effuſion du ſang, & quelle injure véritable les loix ne répriment-elles pas ? Quant à ces affronts chimériques, ſi étrangers au véritable honneur, l'extravagance ſeule peut mettre dans une même balance la vie & une futile opinion.

Mais s'il s'agit de cette rivalité qu'allume

la jalousie entre deux hommes épris de la même beauté, alors il faut se référer à la décision que la raison naturelle dicte à *Arlequin sauvage*. Plus on la médite, & plus on voit qu'elle répond à tout. Le plus profond philosophe n'auroit pas mieux dit.

LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

Les avantages solides de chaque science sont, dans leurs élémens, ordinairement simples & faciles. Voulez-vous aller au-delà? l'utilité décroît dès que l'intérêt curieux se manifeste.

Il faut établir par-tout des maîtres qui enseignent à lire, à écrire, à chiffrer; & voilà tout ce qu'il faut aux classes inférieures du peuple.

Il faut que tout homme aujourd'hui sache lire, écrire & compter, afin de pouvoir communiquer avec le siecle; s'il ne sait pas lire, il est trop foible parmi la génération actuelle; il deviendra méchant, il sera dangereux.

Tout livre élémentaire eſt utile, & il n'eſt pas toujours facile de tracer des notions claires, à la portée des eſprits ordinaires. On ne parle dans les académies, que d'eſprit, de génie, d'imagination ; & le bon-ſens, le bon-ſens, le vrai partage de l'homme, & qui doit être l'ame de ſes actions, on n'en dit rien : il eſt cependant plus rare que l'eſprit.

C'eſt le bon-ſens qui a fait les livres utiles ſur la pratique journaliere des arts & métiers, ſur les travaux des manufactures, ſur la grammaire, la géographie, la phyſique uſuelle, ſur ce qu'il importe à tous de ſavoir. L'eſprit auroit pu détruire une foule d'ouvrages populaires en voulant faire mieux.

Le bon-ſens, avec le bâton d'aveugle, ne fait qu'un pas après l'autre ; mais ce pas eſt ſûr. Le bon-ſens attend que l'expérience ait généraliſé & confirmé la regle : il ne propoſe que des choſes praticables ; il s'arrête aux moyens univerſellement adoptés ; il eſt aiſé, avec la langue ou la plume, de perfectionner les arts & les hommes ; mais guérir aujour-

d'hui ce qu'on peut guérir, appliquer un remede prompt au lieu de créer une ſpéculation éloignée, voilà ce que le bon-ſens preſcrit : il va plus doucement, il répare plutôt qu'il n'enfante.

Le génie, emporté par ſa chaleur naturelle, tout en répandant la clarté la plus vive, s'environne de fumée ; c'eſt après l'apparition de l'homme de génie que la naiſſance de l'eſprit juſte devient néceſſaire pour rectifier les erreurs qui ont un certain éclat quand elles ſont mêlées à un vaſte ſyſtême.

On ne ſauroit trop répéter les vérités anciennes, afin de les lier aux vérités nouvelles : une idée abſolument neuve ſeroit ſans doute pour le genre humain une idée abſolument inintelligible ; que ſaurions-nous ſans les livres élémentaires qui nous ont ouvert la porte des ſciences ? Nous dédaignons aujourd'hui la clef, & la clef eſt tout.

Quand nos deſcendans rebâtiront un jour l'édifice des connoiſſances humaines, une phyſique inconnue de nos jours, une poli-

tique nouvelle, une morale amalgamée à cette politique, auront détruit ces livres où nous croyons trouver des vérités transcendantes ; & il ne restera peut-être, de tant de volumes mis à l'écart, que ces livres élémentaires qui, s'appuyant sur une base solide, mériteront de porter les superbes colonnes du temple reconstruit.

On prétend que chez les Chinois, des livres remplis de maximes morales, politiques, économiques, sont dans toutes les mains, & contribuent autant que les loix à la tranquillité de l'état.

Il seroit à desirer qu'il y eût en France de pareils livres pour la multitude ; les uns sont trop fins, les autres trop académiques ; ceux-ci ne sont pas assez épurés ; d'autres sont d'une prolixité décourageante.

Nos beaux génies n'ont pas encore su faire un bon *livre élémentaire ;* ils n'y ont seulement pas songé. Qui osera tracer un cours de morale unie au sentiment, à l'usage de ce bon peuple, qui ne mérite pas les dédains

du philofophe ? & pourquoi n'auroit-on pas la louable ambition d'être enfin lu & entendu du plus grand nombre, ainfi que faifoient les orateurs & les philofophes anciens ? Ces applaudiffemens ne vaudroient-ils pas bien ceux que l'on reçoit dans une falle académique, devant quelques perfonnes difpofées à admirer d'avance la couleur & le ton de l'école ?

Le fecret de l'idiôme univerfel feroit-il donc plus difficile à faifir que le fecret de l'idiôme académique qui plait au petit nombre ?

Qu'eft-ce que l'homme ? C'eft un être dont la nature eft d'être foible, & le devoir de ne pas tomber. Ainfi commence *le Cathécifme de l'homme focial*, par M. l'abbé Duval-Pyrau, imprimé de nos jours, avec approbation des cenfeurs & privilege du roi.

ÉTRIERS.

Qui croiroit qu'une invention auſſi facile que celle des étriers n'a pas été connue des Romains, & qu'ils ont monté ſix cents ans à cheval ſans imaginer une choſe auſſi ſimple ? Caïus Gracchus, qui manifeſta un génie amoureux du bien public, avoit fait placer ſur les chemins, des pierres de diſtance en diſtance, qui donnoient aux voyageurs la facilité de remonter à cheval. Perſonne ne ſoupçonnoit qu'on pût faire autrement. Un génie inventeur eſt donc rare, même dans les petits objets ; & nous devons garder nos hommages pour cette faculté inventive, ſi extraordinaire parmi la foule d'hommes imitateurs.

Le premier qui tailla une tête de bois, ſemblable peut-être par la groſſiéreté à celles dont ſe ſervent nos perruquiers, fit un coup de génie plus étonnant peut-être que les

chefs-d'œuvres de nos modernes ſculpteurs. Rien n'eſt ſi rare que l'invention, & l'invention ſeule conſtitue le génie.

Nous avons perdu le nom de celui qui inventa une roue. Il fit une machine compliquée qui nous paroît aujourd'hui très-ſimple; mais il falloit trouver l'axe. Toutes les machines dont nous nous ſervons ne ſont que des aſſemblages de roues.

PUDEUR.

QU'Y a-t-il de plus reſpectable & de plus ſacré que la véritable pudeur? Qui oſera faire monter la rougeur au front d'une beauté pudique, encore dans l'ignorance des myſteres qu'elle ne ſoupçonne pas? Qui oſera flétrir le doux incarnat d'un viſage chaſte & d'une ame pure, briſer ce cachet des vertus & corrompre un cœur paiſible que n'a point encore ému la honte? Non, l'homme dépravé ſent mourir ſes projets; il retient les mouvemens

mens de ſa langue empoiſonnée & de ſa main hardie ; il eſt déſarmé par un regard où brille la modeſte aſſurance. Il ſe retire, ainſi que l'homme le plus féroce détourne la roue de ſa voiture, lorſqu'elle menace d'écraſer un jeune enfant étendu ſur la route.

Manilius donne un baiſer trop tendre à ſa femme en préſence de leur fille, & Caton le Cenſeur exerce juſtement ſa cenſure contre Manilius.

Peintres & poëtes, apprêtez vos couleurs ! Albane & Geſſner, laiſſez-moi un inſtant vos pinceaux ! Soyez heureux du bonheur de l'innocence, vous qui me lirez. Reſſaiſiſſez tout-à-coup vos adoleſcentes années, retrouvez ce cœur neuf & ſenſible que vous croyiez perdu. Regardez ce jeune homme qui, d'un œil modeſte & enflammé, contemple la jeune beauté qui a bleſſé ſon cœur ; ſa tête ſe penche modérément, & prend l'air de l'extaſe. Ses paupieres ſont humides & rapprochées ; ſes yeux roulent doucement, & parcourent des pieds à la tête l'objet enchanteur ; il

admire le pan de ſa robe preſqu'à l'égal de ſon viſage ; ſa bouche eſt entr'ouverte , il reſpire lentement & laiſſe échapper un ſoupir qui s'entend à peine ; tous les mouvemens de celle qu'il adore déterminent les ſiens. Il eſt mu comme par une main divine ; tout ce qu'il fait eſt gracieux , rapide , animé.

Quand il repoſe à ſes côtés , ſes mains pendent négligemment ; il eſt comme anéanti , & ſon ame eſt toute dans ſon regard. Je ne ſais quelle ſenſation intérieure d'attendriſſement & de langueur ſe manifeſte juſques dans ſon ſilence. Son ſilence eſt plus éloquent que ce qu'il dit ; il ſent que la langue humaine eſt trop imparfaite pour ce qu'il a à peindre ; il veut qu'on le devine.

On croiroit ſa ſenſibilité parvenue au plus haut degré ; mais elle reçoit un accroiſſement qui ſuit le degré de complaiſance de l'objet adoré. Quand ſon amante lui jette un regard , l'amant devient encore un nouvel homme , il a quelque choſe alors de céleſte. Il ne toucheroit plus à la race mortelle , s'il ne ſem-

bloit deſirer encore. Il eſt tout-à-la-fois enivré & tendre, véhément & ſoumis, fier & ſouple; & quelque touchante que ſoit la beauté de l'amante, malgré le triomphe & la joie qu'inſpire à ſes regards l'orgueil de ſe voir adorer, le jeune homme qui ſoupire à ſes pieds eſt encore plus beau qu'elle; mais ce qu'il y a de plus raviſſant, c'eſt que la pudeur la plus auſtere peut contempler le tableau de leurs chaſtes amours.

TACITE.

Ce que la plume peut faire en burinant des idées, nous eſt encore inconnu. Tel homme fait dix volumes, & ne dit rien à la penſée d'aſſez profond pour que l'on ſoit tenté de le relire. Tacite trace deux lignes, & ces deux lignes vous font rêver pluſieurs jours.

Imaginez un Tacite qui pendant trois ſiecles écriroit ſur différens objets, avec ſon génie fait pour ſaiſir les rapports les plus éloignés;

& voyez fuir les bibliotheques dont les livres ne se diflingueroient plus des murailles. La plume femblable à la fienne, qui ne traceroit un mot que pour éveiller plufieurs idées, feroit difparoître une foule de volumes que notre vue courte interroge encore.

L'écrivain qui nous a fait concevoir l'empire qu'un feul homme pourroit avoir fur tous, n'eft plus. Savoir le lire aujourd'hui, eft un mérite non moins rare peut-être que celui de favoir écrire.

Le méchanifme du ftyle de Tacite eft vraiment original. L'ellipfe chez lui eft très-fréquente. Comme il s'élance d'un objet à l'autre, il ne touche guere que les points dominans; il fous-entend avec fineffe; il fupprime les idées intermédiaires; c'eft une ame profonde qui femble avoir à la fois plufieurs points de fenfibilité.

Il eft conftant que le mouvement de l'ame d'un écrivain détermine le mouvement de fa phrafe. La marche & la mefure de l'expreffion font, pour ainfi dire, le gefle qui décele le fentiment plus ou moins vif.

Tacite, dans ſa préciſion hardie, obſerve l'ordre immuable des idées. On a cru ſon ſtyle perpétuellement coupé, & c'eſt faute de l'avoir bien conſidéré : à l'aide des conjonctions il ordonne de grandes maſſes ; & comme il apperçoit beaucoup de rapports, il enchaîne, par des liaiſons grammaticales, ſes phraſes toutes dépendantes l'une de l'autre, quoique dominées par l'idée primitive. Ses conſtructions ſont de la portée la plus hardie ; lorſqu'il ſonde les replis du cœur des tyrans, il imite les ſinuoſités de leur caractere, & ſa plume pénétrante va juſqu'au foyer caché où ſe voile le crime.

Le ſtyle de ce grand écrivain ne paroît compliqué que parce qu'il eſt riche, rapide, véhément ; qu'il rend à la fois les mouvemens phyſiques & moraux ; qu'il expoſe les fibres motrices des actions humaines. Quand on l'anatomiſe, on voit qu'il eſt doué conſtamment d'une rapidité énergique & facile. Comme ſon déſordre eſt naturel ! Comme ſa fineſſe eſt naïve ! La langue ſe ploie à ſes

conceptions vigoureuſes, & l'on diroit qu'il emprunte le voile de la politique, lorſque l'écrivain, pour dernier coup de pinceau, laiſſe au lecteur le ſoin de créer ou d'achever une réflexion.

Je n'examinerai point ici s'il donne à la conduite des empereurs la fineſſe de ſes propres perceptions, & ſi, monté ſur le trône, il n'eût pas été, s'il l'eût voulu, plus diſſimulé encore que Tibere. Il veut que toute action ait une cauſe directe; il n'accorde preſque rien à l'inſtinct; il en réſulteroit qu'il faut beaucoup d'eſprit pour être un méchant empereur.

Il a bien vu dans les abymes du cœur humain; mais il tourne tout en politique, il attribue inceſſamment la profondeur de ſon génie à des perſonnages qui ne pouvoient avoir des vues auſſi recherchées : on diroit qu'il compte pour rien la nature & la fortune, tant il abandonne l'idée de leur pouvoir. Transformant des actions ſimples & ordinaires en marches compliquées & ſubtiles, il oublie que le caractere a des droits ſur nos

actions, & que dans tous les mouvemens des têtes couronnées il entre quelque chose de leur tempérament. Mais il paroîtra toujours dangereux qu'un prince lise, entende & comprenne parfaitement Tacite; c'est à un particulier qu'il appartient de creuser cet auteur & de saisir ses profondes conceptions.

EMPEREURS ROMAINS.

QUELS furent ces mortels privilégiés, auxquels l'univers consentit à remettre cette immensité de pouvoir? Comment, après les Brutus & les Caton, un seul homme se rencontra-t-il dominateur absolu du genre humain?

Ces empereurs n'avoient *que deux bras comme un autre*, ainsi que le dit Corneille, & ils atteignoient au bout du monde: toutes les forces leur appartenoient, & ils en abuserent paisiblement.

Mais comment a-t-on obéi plus de huit

jours à Caligula, à Néron, à Domitien, à tous ces monſtres qui ſe jouoient de la vie & de l'exiſtence des hommes ? Les bourreaux n'étoient-ils pas frappés à leur tour par d'autres bourreaux ? Le ſang qu'ils verſoient ne devoit-il pas les avertir de la facilité qu'il y auroit à répandre le leur ? Y avoit-il dans cette formidable puiſſance une force magique qui altéroit les cerveaux humains ? Et comment ce pouvoir énorme ſe conſolida-t-il par ſes excès ?

Une puiſſance, une autorité ſans bornes irrite les paſſions de l'homme, déjà ſi actives ; elles montent à un tel degré de fureur, de folie & de prodigalité, qu'un homme devient, à la lettre, le mangeur de ſon eſpece.

Ce qu'il y a de plus incompréhenſible, c'eſt que ces empereurs furent loués de leur vivant. Dès qu'un peuple eſt tout-à-fait corrompu, l'adulation qu'il offre au trône devient ſouple, ingénieuſe & fine. On n'a jamais ſi bien flatté, jamais la louange n'a été ſi délicate, ſi bien apprêtée.

Les empereurs qui ont établi l'impôt *pro haustu aeris*, faisoient bien de le percevoir, puisqu'on avoit la complaisance de le leur payer. Il est un terme où l'esclave est plus coupable que le despote.

Ces empereurs se sont précipités dans des abominations qui prouvent à quel degré de dépravation monte le despotisme, quand la lâcheté des hommes lui a concédé tout pouvoir. Ils forment à la vérité une exception parmi les souverains, & doivent être relégués, en morale & en politique, dans les mêmes classes où l'on relegue les monstres en physique. Mais que les fauteurs du despotisme contemplent les peintures vivantes de ces affreux caracteres, dont la nature humaine fut épouvantée.

COMMERCE.

Si le commerce n'entretenoit pas des guerres inévitables, longues & destructives, causées par la jalousie des états, il faudroit le bénir ; il seroit alors le bienfaiteur de l'univers.

C'est lui qui accumule autour de l'homme les jouissances dont il est si avide & qu'on ne peut condamner quand on songe qu'il a un cœur qui demande à sentir, une imagination qui vole au-devant des jouissances, une ame qui sait apprécier les nuances de la volupté & en connoître le prix.

Toutes les productions de la nature appartiennent en effet à l'homme, le plaisir est son essence ; aucun être n'a été mieux organisé pour recevoir des sensations fines & multipliées : il n'est point fait pour les privations, il devient dur & farouche par elles ; il est plus tendre, plus humain, plus enjoué, lorsqu'il jouit d'une existence plus agréable.

L'homme ne brave les périls, les fatigues & la mort, que pour repofer un inftant dans les bras de la volupté : elle fympathife trop avec fon être pour qu'il puiffe jamais s'en détacher : fes facultés n'ont prefque pas de bornes pour fes jouiffances : il feroit donc inhumain de lui interdire les fruits que le foleil a mûris fur tous les coins du globe.

Mais en même tems, lorfque le philofophe voit des maux fans nombre qui précedent ces courtes jouiffances, le prix infini qu'elles coûtent, puifqu'elles font achetées du fang des hommes, & les motifs de difcorde qui fubfiftent & qui s'accroiffent, alors il voudroit fermer ces climats étrangers, fource de tant de divifions fanglantes ; il voudroit réduire l'homme à regarder ces richeffes comme des fruits empoifonnés ; il croiroit ajouter à fon bonheur, en lui enlevant des befoins qui, tout délicieux qu'ils font à fatisfaire, peuvent être rangés parmi les befoins factices, puifqu'il n'étoit point malheureux avant de les connoître, & qu'il ne le fera pas davantage en les perdant de vue.

On a agité quelquefois, ſi l'on devoit honorer le commerce. Il lui faut des encouragemens, de la protection. Mais il faut garder les honneurs pour des profeſſions plus diſtinguées. La gloire eſt pour les artiſtes, & le profit pour les marchands. Il faut que le commerçant ſoit payé de ſes peines, récompenſé de ſes travaux, eſtimé quand il s'eſt rendu eſtimable; mais l'honneur n'eſt pas ſon patrimoine.

Cette eſpece de gloire qui forme un ſupplément, eſt faite pour récompenſer le guerrier, le magiſtrat, l'écrivain, l'artiſte inventeur, parce que leurs ſalaires ſont bornés, & que ſi l'on attribuoit la gloire à un négociant lorſqu'il eſt déjà favoriſé des dons de la fortune, les autres états n'auroient aucun aiguillon pour les efforts déſintéreſſés dont ils ont beſoin dans la carriere orageuſe qu'ils parcourent.

OFFICIERS.

Le ſoldat n'expoſe-t-il pas ſa vie comme le premier officier ? ne ſe bat-il pas avec le même courage ? Eſt-il connu, eſt-il honoré ? Non : il n'a riſqué que ſa vie, l'officier a riſqué ſa vie & ſa fortune : la gloire l'attend ; ſavez-vous pourquoi ? A raiſon du ſecond ſacrifice.

Un officier eſt quelquefois pédant comme un régent de college : il fait un étalage des termes de ſon art, comme celui-ci du nom de ſes auteurs ; il eſt permis d'avoir la couleur de ſon état, mais l'affiche en ſera toujours faſtidieuſe.

Voilà cent mille hommes en marche. Il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas parmi eux un Turenne ; mais cet homme, jeté hors des routes qui conduiſent aux grades ſupérieurs, reſte dans l'obſcurité.

Quoique la tactique nouvelle ſoit toute différente de la tactique ancienne, le militaire

ne ſauroit trop lire l'hiſtoire & y étudier les manœuvres ſavantes des anciens capitaines. Ils apprendront l'art de connoître le prix du tems, des lieux, des occaſions, & ils jugeront l'homme avant tout ; car il faut encore plus étudier le génie de ſon adverſaire que la nature du terrein.

C'eſt un malheur pour l'état qui a tellement ſubdiviſé les emplois, qu'un militaire aujourd'hui ne peut plus que tuer, & que les ſoins de l'adminiſtration d'une campagne, ſoins importans & journaliers, ſont au-deſſous de lui.

Chez les anciens, le guerrier ne rougiſſoit point de fournir aux beſoins de la vie de ceux qui alloient combattre. Le métier de la guerre n'étoit pas ſeulement celui de la dévaſtation ; il embraſſoit toutes les parties qui pouvoient conſerver les légions, épargner l'effuſion du ſang. Ces habiles généraux prenoient ſoin du ſoldat tout entier.

La diſcipline eſt néceſſaire ; mais trop auſtere elle décourage, elle fait du ſoldat une

marionnette qui fait mieux obéir que combattre. Il ne fuira pas, mais faura-t-il attaquer ?

A toutes ces grandes masses mouvantes il faut une ame : si elle est éternellement passive, que deviendra-t-elle un jour de bataille, où le soldat a besoin de forces surnaturelles ?

C'est la liberté qui donne de l'énergie, qui inspire de la vigueur, & qui fait faire au militaire plus qu'on ne lui a demandé. Quand un homme risque sa vie, laissez-lui du moins l'honneur de la perdre à son gré ; ne le condamnez point à être tué là précisément ; laissez-le mourir un peu plus loin ; le soldat mourra sans se plaindre, & le général s'en trouvera mieux.

Qui a emporté les villes d'assaut ? Qui a forcé les phalanges victorieuses ? Qui a affronté une artillerie foudroyante ? C'est un noble désespoir, une fougue indépendante, un moment où l'on a bravé les regles, les combinaisons & les ordres du général. Le tout est de vaincre.

Pourquoi les jeunes officiers ſont-ils ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement ? C'eſt qu'ils n'ont pas encore l'expérience qui enſeigne que le ſoldat obéit ſans murmure à celui qui commande ſans humeur, & que le moyen le plus ſûr de façonner à l'obéiſſance les caracteres les plus indociles eſt de ne rien exiger qu'au nom de la loi ; par ce moyen l'officier ne fait point haïr l'autorité.

Le grand art du général eſt de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'uſage. Le François bouillant, impétueux, eſt capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple phlegmatique ne peut entreprendre ſans témérité. Voici un exemple tiré de la vie du brave Chevert.

Le ſiege de Prague eſt réſolu. Tandis que Chevert prépare en ſilence tout ce qui eſt néceſſaire pour aſſurer le ſuccès de l'eſcalade, Maurice couvre ſon deſſein en donnant deux fauſſes attaques. On avoit beſoin d'un ſoldat aſſez intrépide pour ne pas raiſonner ſur le péril

péril & s'élancer le premier ſur le rempart. M. de Chevert, qui ſavoit parler à chacun ſa langue, adreſſe cette bizarre & perſuaſive inſtruction au grenadier qu'il choiſit pour être l'exécuteur de ſon deſſein.

« Ecoute-moi bien (lui dit-il avec un ton » d'aſſurance); quand tu ſeras ſur le rempart, » tu t'avanceras vers la ſentinelle ; elle criera, » *qui va là ?* Point de réponſe. Elle criera » une ſeconde fois, garde-toi bien encore » de répondre ; elle fera feu ſur toi, elle te » manquera ; alors tu t'élanceras ſur elle, tu » la poignarderas ; moi, je ſerai là pour te » ſoutenir. »

Qu'auroit fait un autre en pareille occaſion ? Une des maximes favorites des grands, eſt que tout eſt poſſible avec l'argent, quoiqu'ils ne tentent rien ſans éprouver le contraire. Ils ne connoiſſent que ce moyen pour mouvoir les hommes. Comme ils ne feroient rien ſans argent, ils ne conçoivent rien au-deſſus de l'argent. Le militaire que nous ſuppoſons à la place de M. de Chevert, n'eût

donc pas manqué de prendre, dans une compagnie de grenadiers, un homme de bonne volonté, à qui il eût promis & donné une bourse. Le soldat alloit fermer les yeux sur le danger; l'officier imprudent l'eût découvert par la récompense promise; & l'homme qui n'en voit jamais qu'il puisse mettre en équilibre avec sa vie, ou manquoit, ou hasardoit le succès par la crainte ou la précipitation que produit nécessairement un péril évident.

Il nous manque encore un plan de constitution militaire national, c'est-à-dire, un plan calculé sur les moyens, le génie & la puissance de la nation. Qui n'a senti la nécessité de conduire un peuple d'après son caractere? Ceux qui ne reconnoissent point cette importante vérité, ne risquent-ils pas de mener par tous les degrés du désespoir la partie de la nation dont l'état est de s'honorer, & celle de toutes les nations de l'Europe, qu'avec ces deux seuls moyens, l'honneur & la confiance, il est si facile d'élever à tous les genres de prodiges.

CURES DE CAMPAGNE.

Le clergé en France a pour chefs des prélats diſtingués par la naiſſance, & qui, environnés de la pompe du luxe, jouiſſent paiſiblement de leur opulence: ils fixent les regards; mais qui s'occupe de l'humble curé de paroiſſe, du pauvre paſteur de campagne, chargé de tous les travaux apoſtoliques? Jetons les yeux ſur ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle eſt de diriger les ames du peuple, & qui, par leur poſition, ſont capables de ſeconder en tout tems les vues bienfaiſantes de l'adminiſtration.

Le curé de paroiſſe dans les villes n'a qu'un revenu modique, & celui de village poſſede à peine le néceſſaire; il eſt une charge de plus pour les pauvres payſans dont il eſt appellé à être le pere. Ne feroit-il pas de la politique de leur accorder un peu plus d'aiſance? Le ſuperflu d'un curé ſe répand

toujours ſur ce qui l'environne. Appellé par ſon miniſtere à des actes de charité, il réſulteroit un double avantage de le mettre en état de ſoulager lui-même ſes paroiſſiens; & leur reconnoiſſance, jointe à la vénération qu'on porte à ſon caractere, donneroit plus de poids à l'autorité paſtorale.

L'état, en ſalariant davantage les fonctions des curés de campagne, ſeroit en droit d'exiger deux des travaux qui s'accorderoient parfaitement avec le loiſir dont ils jouiſſent. Inſtruits, ils inſtruiroient les autres. Ils ſont lettrés parmi des hommes ignorans & groſſiers; eux ſeuls parlent au peuple aſſemblé; ils poſſedent le genre d'éloquence convenable: quels autres organes le gouvernement pourroit-il choiſir pour répandre quelqu'idée nouvelle, & faire adopter un projet qui auroit beſoin d'être appuyé ſur la baſe de la confiance? Qui peut mieux préparer les eſprits, & les réconcilier avec l'adminiſtration qui de loin paroît toujours effrayante, détruire enfin ces bruits populaires dont on ne connoît

ni l'origine ni le but, & qui ſouvent s'oppoſent à toute amélioration ?

Enſeigner la ſaine morale, combattre la ſuperſtition & le fanatiſme, ruiner de vieux préjugés, expliquer quelques-uns de ces phénomenes qui effraient l'ignorant & malheureux villageois, donner quelques notions d'hiſtoire naturelle & d'agriculture ; quel bien peut faire un bon curé de campagne, s'il réunit un eſprit juſte à un cœur honnête ! Il fera chérir le gouvernement ; il répandra des lumieres utiles ; il formera des ſujets fidelles & de bons agriculteurs.

Dans ce tems où l'on appelle de toute part les lumieres les plus favorables, où l'on tend généralement au plus grand bien, les curés de campagne doivent être conſidérés comme les conſolateurs nés du peuple ; ils peuvent lui faire aimer ſon état. Si le gouvernement eſt un pilote attentif aux moindres orages, ne lui faut-il pas des mains promptes & habiles, pour ployer au beſoin les voiles & manier les cordages ? Or, les curés qui

commandent par la parole aux claſſes laborieuſes de la ſociété, aſſimilés à l'eſprit du bien public, peuvent contribuer dans plus d'une occaſion à l'exécution des ordres les plus ſages. Mais, je le répete, il faudroit que ces conducteurs ſpirituels fuſſent mieux récompenſés de leurs fonctions journalieres, & qu'un revenu plus ample les mît au-deſſus de toute dépendance de leurs ouailles.

Je connois pluſieurs de ces bons curés de campagne, qui, malgré l'extrême médiocrité de leur prébende, trouvent le moyen de faire infiniment plus de bien que des millionnaires même généreux : leur charité active, induſtrieuſe, ſait créer mille reſſources. Les uns ſavent préparer des remedes ſimples aux malades qu'ils conſolent, & s'oppoſent aux preſtiges des charlatans ; les autres, livrés aux travaux de l'agriculture, la perfectionnent par leur exemple.

En général, leur vie eſt innocente & leurs mœurs ſont honnêtes ; il y a peu de ſcandale parmi eux, parce qu'ils ont beſoin de l'eſ-

time de leur troupeau ; ces hommes reſpectables vivent loin du bruit & des regards du monde ; inconnus, oubliés & contens de leur obſcurité, leur vie s'écoule dans la pratique des devoirs preſcrits par l'évangile.

Oh ! qu'il m'eſt doux de rendre publiquement juſtice à cette portion d'hommes que j'honore, & que le gouvernement pourroit choiſir comme les canaux des idées les plus ſaines ! Toutes leurs fonctions ſont paternelles & pourroient embraſſer encore plus d'objets ; ils n'agiſſent que par la voie de la perſuaſion ; quel organe plus heureux & plus prompt entre l'autorité & le peuple !

FIN du Tome I.

TABLE.

Avant-Propos. Page 1
Océan. 4
Jugement dernier. 12
Feu. 14
Sommeil. 15
Economie. 17
Horace. 18
Conſcience. 19
Hymne au Printems. 20
Baleine. 26
Matelot. 28
Oiſeau. 29
Globe. 30
Firmament. 37
L'Optimiſme. Songe. 39
Crainte de Dieu. 74

Ruines. 78
Pape. 80
Amitié. 82
De la guerre. Songe. 87
Suicide. 118
Imprimerie. 121
De l'Amour. Songe. 127
Dialogue entre un Philoſophe & ſon Jardinier. 181
De la fortune & de la gloire. Songe. 213
Anatomie. 241
Contre l'Homere traduit en françois. 266
Diſcours prononcé par M... pour ſa réception à l'académie de... 293
Epître à un ami. 301
Derniere Lettre du roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloiſe. 308
Lettre d'Ovide exilé, à un ami. 317
Ecriture. 322

Ecrivains. 327

FABLES. *Le Peré mourant & ses deux Fils.* 333

Le Denier & le Louis d'or. 334

Le Coucou & l'Hirondelle. 335

L'Homme & le Buisson. 337

Le Singe & l'Huître. 338

Brièveté de la vie. 340

Abdication. 344

Conversation. 349

Milton. 353

Style laconique. 354

La tragédie de Brutus. ibid.

Batailles. 355

Du duel. 360

Livres élémentaires. 362

Etriers. 367

Pudeur. 368

Tacite. 371

Empereurs Romains. 375

Commerce. 378
Officiers. 381
Curés de Campagne. 387